

# John Adams Library,



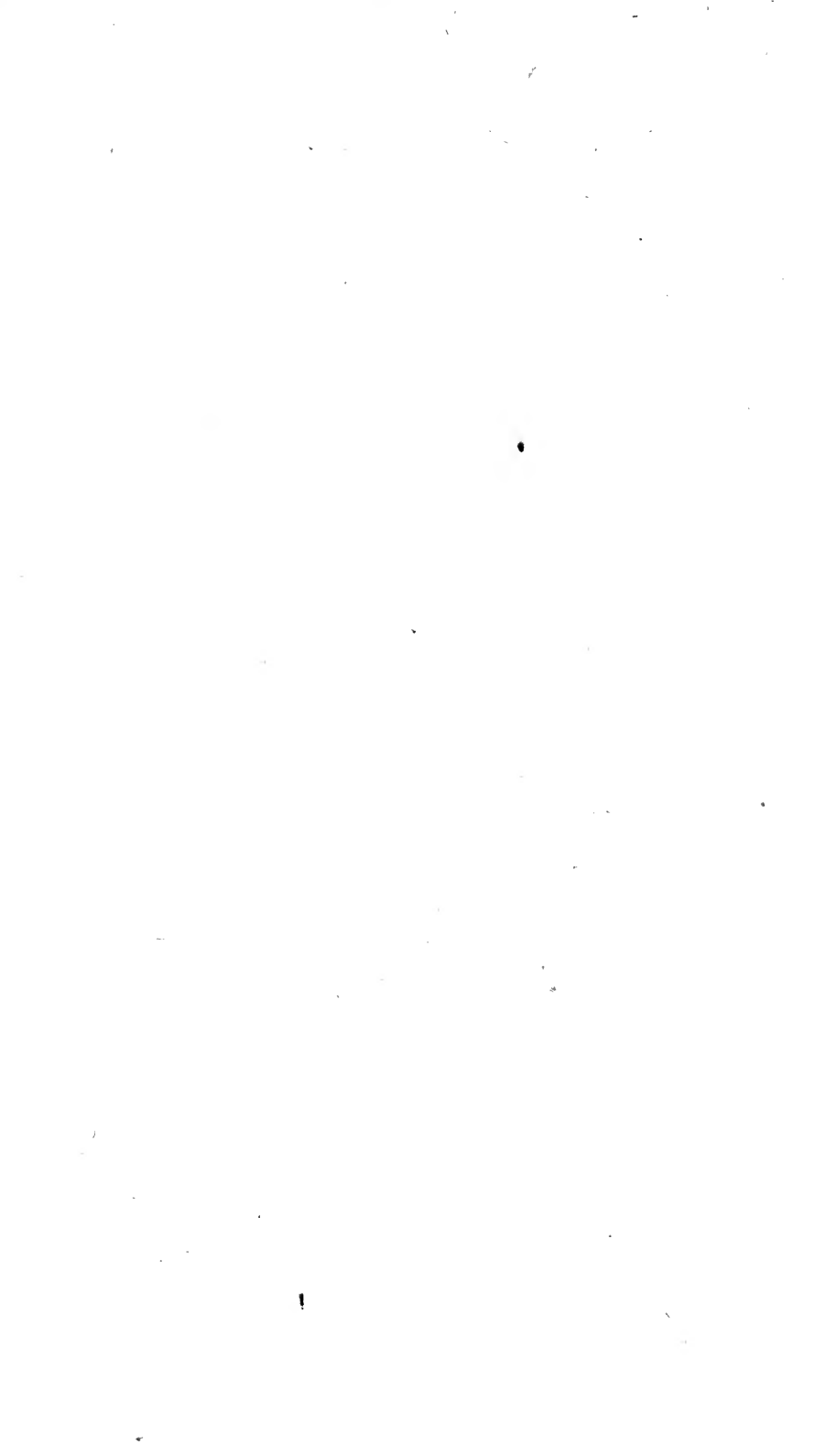
IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

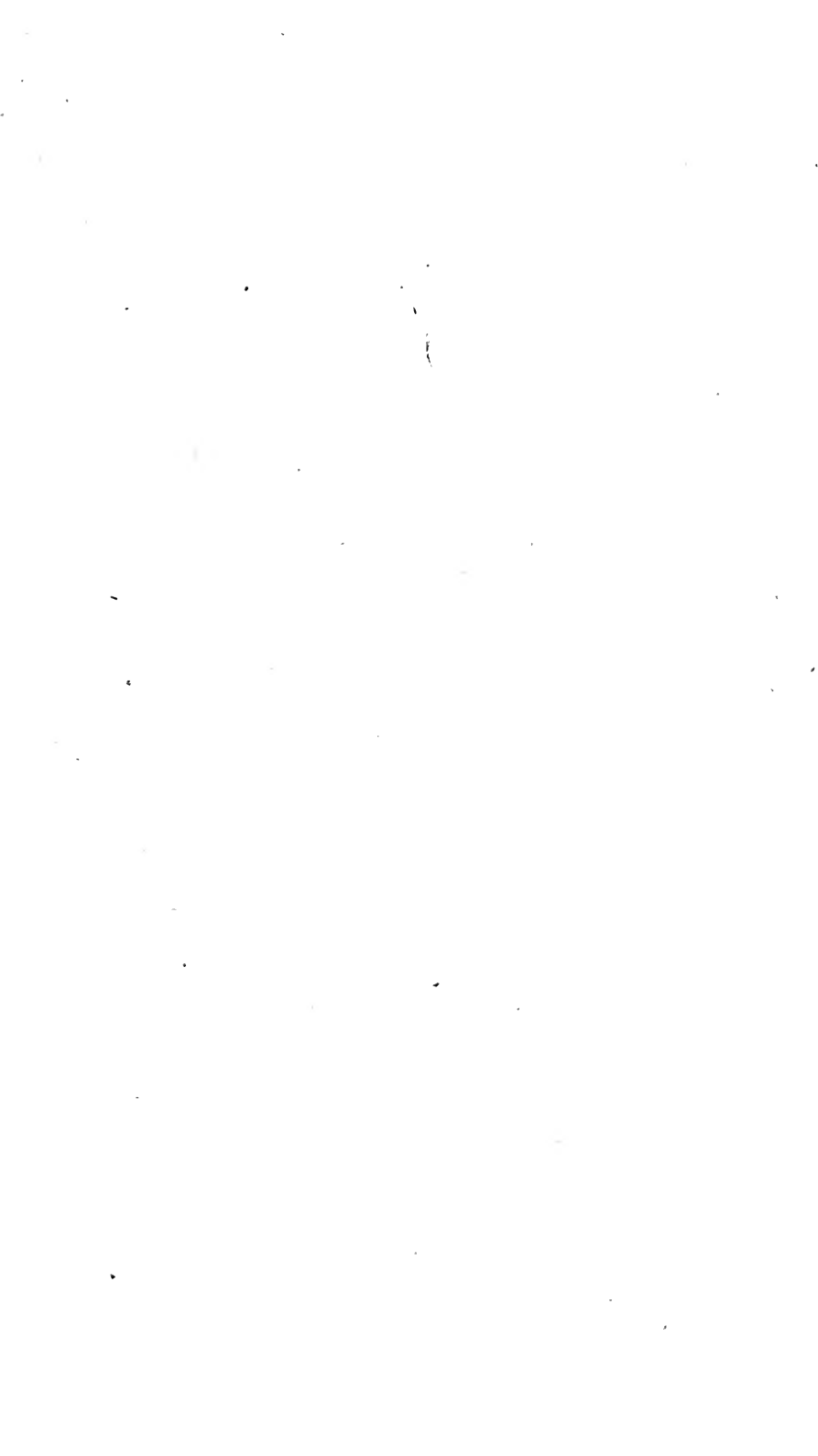


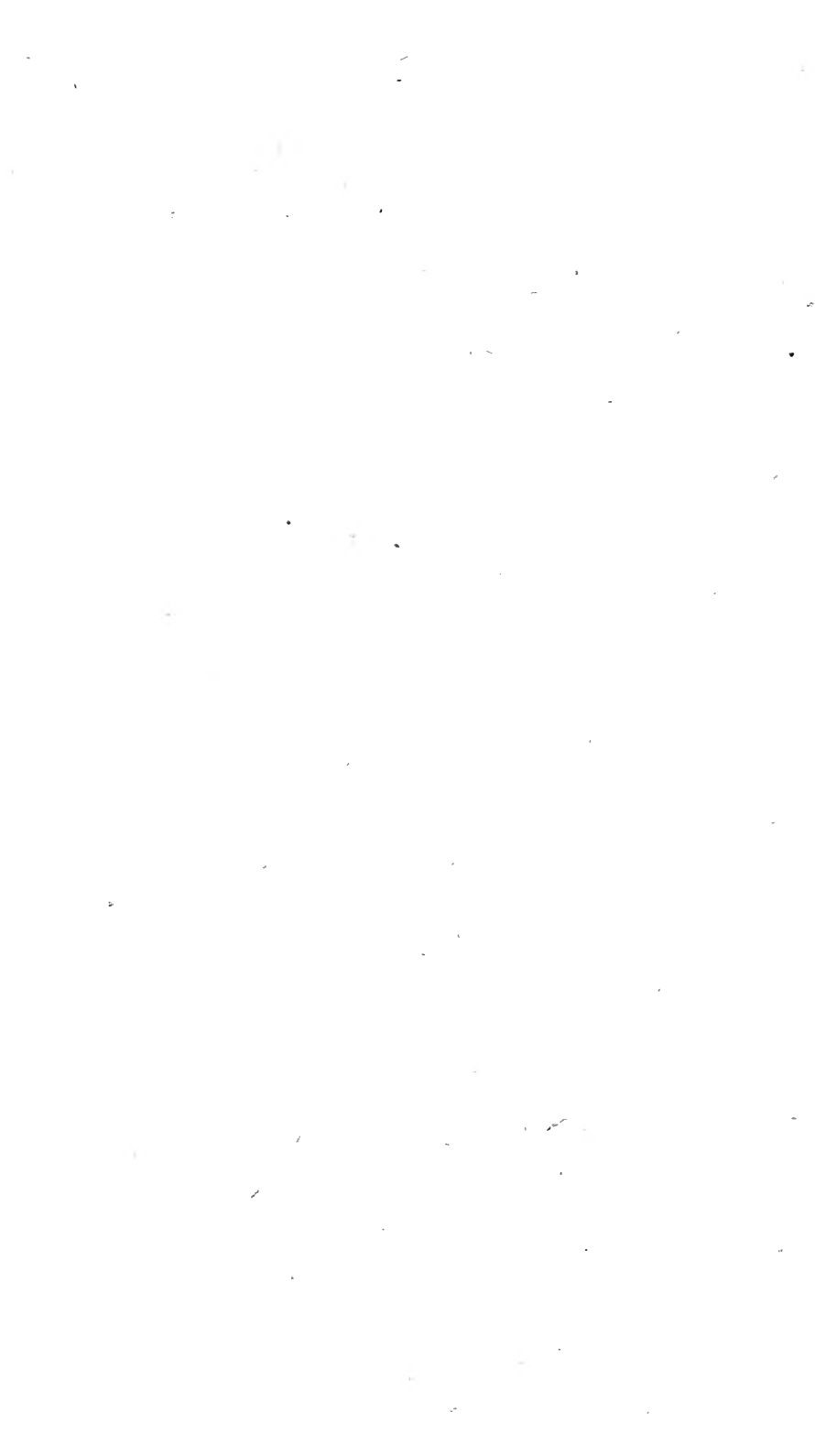
SHELF N<sup>o</sup>

ADAMS  
2201









O E U V R E S

P O S T H U M E S

D E

F R É D É R I C II,

R O I D E P R U S S E.

---

T O M E V I I.

S E C O N D E É D I T I O N O R I G I N A L E.

---

B E R L I N,

C H E Z V O S S E T F I L S E T D E C K E R E T F I I S.

1 7 8 8.

ADAMSZZU.6

107



---

## TABLE DES MATIERES.

Contenues dans le TOME VII.

---

### *P o é s i e s .*

<i>Au Marquis d'Argens.</i>	Page	3.
<i>Épître au Marquis d'Argens sur la prise de Schweidnitz.</i>		5.
<i>Au Marquis d'Argens sur un rhume que lui gué- rissoit le médecin Lieberkuhn.</i>		11.
<i>Au Marquis d'Argens sur le rhume qui avec Lie- berkuhn le tenoit au lit.</i>		16.
<i>Au Marquis d'Argens.</i>		23.
<i>Épître au Comte Hoditz sur Roswalde.</i>		27.
<i>Épître à la Reine douairière de Suède.</i>		35.
<i>A ma soeur Amélie , en passant la nuit sous sa fenêtre pour aller en Silésie.</i>		40.

<i>A la Reine de Suède.</i>	42.
<i>Au Sieur Noël, Maitre d'hotel.</i>	50.
<i>A une chienne.</i>	56.
<i>Vers pour Mademoiselle Schidley, qui avoit en- voyé au Roi une charrue angloise.</i>	57.
<i>A Voltaire.</i>	59.
<i>A Voltaire.</i>	60.
<i>A Voltaire.</i>	61.
<i>Épître.</i>	63.
<i>Épître à d'Alembert.</i>	74.
<i>Au Baron de Poellnitz sur sa résurrection.</i>	84.
<i>Épître à Mademoiselle de Knesebeck sur le saut qu'elle fit de son carrosse, lorsque ses che- vaux prirent le mors aux dents.</i>	89.
<i>Au Prince Frédéric de Bronswic.</i>	96.
<i>Épître au Comte de Hoditz sur sa mauvaise hu- meur de ce qu'il a 70 ans.</i>	98.
<i>Ode à mon frère Henri.</i>	105.

<i>Ode au Prince Ferdinand de Bronswic sur la retraite des François en 1758.</i>	115.
<i>Ode aux Germains.</i>	125.
<i>Ode au Prince héréditaire de Bronswic.</i>	135.
<i>Ode à ma soeür de Bronswic sur la mort d'un fils tué en 1761.</i>	146.
<i>Épître à ma soeur de Bareuth. En 1757.</i>	155.
<i>Épître à ma soeur Amélie.</i>	166.
<i>Épître chagrine.</i>	170.
<i>Épître au Marquis d'Argens.</i>	175.
<i>Épître sur le hasard à ma soeur Amélie.</i>	185.
<i>Épître à ma soeur de Bareuth.</i>	208.
<i>Congé de l'armée impériale et du Maréchal Daun, après la bataille de Lissa.</i>	213.
<i>Au Sieur Gellert.</i>	215.
<i>Épître à Phyllis. Faite pour l'usage d'un Suisse.</i>	217.
<i>Au Marquis d'Argens, que la peur des ennemis avoit déterminé à quitter Berlin.</i>	220.

<i>Épître à ma soeur de Bareuth sur sa maladie.</i>	223.
<i>A Milord Maréchal sur la mort de son frère.</i>	231.
<i>Épître au Marquis d'Argens.</i>	244.
<i>Lettre à Voltaire.</i>	250.
<i>Autre lettre à Voltaire, qui conjuroit le Roi de faire la paix.</i>	253.
<i>Lettre à Voltaire.</i>	254.
<i>Au Marquis d'Argens.</i>	261.
<i>Épître à Voltaire, qui vouloit négocier la paix.</i>	265.
<i>Au Marquis d'Argens, sur ce qu'il avoit écrit qu'un homme s'érigeoit en prophète à Berlin, et qu'il avoit déjà des sectateurs.</i>	273.
<i>Sur la lecture du Salomon de Voltaire.</i>	277.
<i>A Voltaire.</i>	278.
<i>Épître à d'Alembert, sur ce qu'on avoit dé- fendu l'Encyclopédie et brûlé ses ouvrages en France.</i>	279.

- Au Marquis d'Argens sur des louanges qu'il don-  
noit au Roi.* 284.
- A Voltaire. Toujours sur la paix.* 287.
- Au Marquis d'Argens, sur l'édition qu'il envoya  
au Roi des poésies de Sans-Souci.* 291.
- Au Marquis d'Argens. Après que les Autrichiens  
eurent pris Schweidnitz.* 293.
- A la Princesse Amélie, sur une négociation de  
paix qui échoua.* 295.
- Lettre à Voltaire.* 297.
- Épître au Marquis d'Argens. En lui envoyant  
les lettres de Phiphihu que le Roi avoit com-  
posées : elles contiennent une satire du Pape,  
qui avoit envoyé au Maréchal Daun une to-  
que et une épée bénites.* 300.
- La Princesse Amélie avoit écrit au Roi qu'elle  
craignoit bien que la paix ne se fit pas sitôt,  
et le Roi lui répondit par des vers.* 303.
- Épître.* 304.
- Conte. Les amours d'une Hollandoise et d'un  
Suisse, par correspondance.* 308.

<i>AVoltaire, qui avoit fait un compliment flatteur au Roi sur des vers qu'il lui avoit envoyés.</i>	312.
<i>Lettre au Marquis d'Argens.</i>	314.
<i>Épître au Marquis d'Argens, comme les Russes et Autrichiens bloquoient le camp du Roi.</i>	319.
<i>Épître au Marquis d'Argens.</i>	327.
<i>Épître sur la méchanceté des hommes.</i>	336.
<i>Le Stoïcien.</i>	350.

---

POÉSIES.

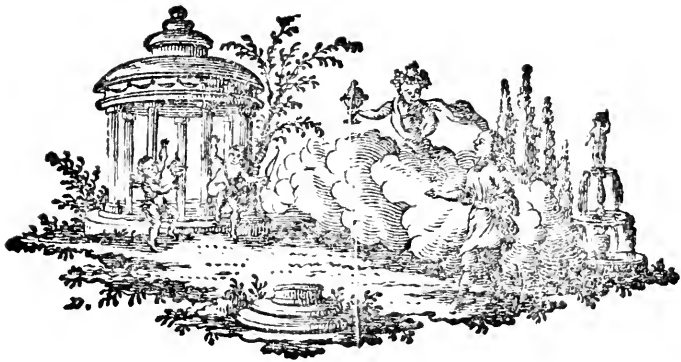
---

*TOME VII.*

A







A U

## MARQUIS D'ARGENS.

---

**R**edoutez-vous, Marquis, la clameur im-  
portune

De nos ennemis les bigots ?

Enhardis par mon infortune

Vous les voyez sur moi s'élançer à grands flots.

Je compare ces cris des docteurs idiots

A ceux d'un gros mâtin aboyant à la lune ;

L'astre, sans y prêter attention aucune,

Continue en repos son majestueux cours.

Ayons un sens de moins, Marquis, rendons-  
nous sourds ;

Et sachant imiter cette auguste planète ,

Laissons le fanatique au fond de sa retraite

Librement contre nous tempêter et hurler ,

Ses malédictions ne pourront nous troubler.

Que m'importe que me respecte

Un scarabée, un vil insecte ?

Il ne mérite pas qu'on daigne l'écraser.

Ce sont-là les beaux fruits que m'ont valu  
mes œuvres.

J'ignore par quel tour et par quelles manœuvres

Quelque scélérat de métier

A l'aide du larcin a pu les publier ;

Amant respectueux des filles de mémoire ;

Reçu chez Calliope, admis près de Clio,

Sans être insensible à la gloire,

J'étois poëte incognito.

Je n'ai jamais voulu m'affichant pour poëte,

Étourdir les passans du bruit de ma trompète,

Ni répandre mes vers dans l'idiot public,

De ses vains préjugés esclave pour la vie :

Je ne suis pas si fou, et n'eus jamais le tic

D'éclairer son foible génie

Aux rayons du flambeau de la philosophie.

Peut-il sentir, peut-il goûter

Des vers où le bon sens s'allie

Aux grâces de la poésie ?

Il n'est fait que pour végéter.

Je l'abandonne à sa bêtise :  
 L'erreur est sa divinité ;  
 Et tout auteur le scandalise  
 Qui lui montre la vérité.

Quand encor le démon du Pinde me domine,  
 Que mon esprit appesanti  
 Se ranimant excite un feu presque amorti,  
 S'il m'échappe en riant une pièce badine,  
 Sans que mon nom soit compromis,  
 Sans penser au public, ma Muse la destine  
 A désennuyer mes amis.

## ÉPI T R E

A U

M A R Q U I S D' A R G E N S

S U R

*la prise de Schweidnitz.*

**S**i j'étois le bon homme Homère,  
 Je chanterois en beaux vers grecs  
 Ni chevillés, ni durs, ni secs,  
 Le grand exploit qu'on vient de faire.

Si j'étois Monsieur de Voltaire ,  
Par le dieu du goût inspiré ,  
Et par conséquent sûr de plaire ,  
Je vous peindrois Schweidnitz livré  
A Tauenzien , à ce Le Fèvre ,  
Dont les bras l'ont récupéré ,  
Et de loin de colère outré ,  
Laudon , qui s'en mord bien la lèvre.

Ne me croyez point assez fou  
Pour fabriquer une Iliade  
Sur ce siège achevé par nous :  
Je laisse la rodomontade  
A l'orgueil révoltant et fade  
Dont s'infatuent nos jaloux.

Enfin la place est donc reprise ;  
Et nous réparons la sottise  
De ce butor de Commandant  
Qui la perdit naguère un an.

Les postillons pourront vous dire  
Ce que j'ometts ici d'écrire  
Du feu , des bombes , du canon ,  
Des approches , sapes , tranchées ,  
Des palissades arrachées ,  
Du globe de compression ,  
Des assauts , des brèches jonchées

De pandours sans confession  
Précipités dans l'Achéron.

Ma Muse humaine et plus timide,  
Ni de sang, ni de mort avide,  
Abhorre ce lugubre ton.

Qu'une autre Muse boursoufflée,  
Chante l'Europe désolée,

Victime de l'ambition :

Dans les champs de la fiction

Je choisis plutôt des images

Qui plaisent aux esprits volages ;

Que les feux et l'explosion

Du Vésuve et de ses ravages.

Quand de Noé le beau pigeon,

Vrai messager de patriarche,

L'olive au bec, volant à l'arche,

Apportera dans ce canton

La nouvelle tant désirée

D'une paix sûre et de durée ;

Alors tout rempli d'Apollon,

Cédant à l'ardeur qui m'embrase,

Et piquant des deux mon Pégase,

Je volerai vers l'Hélicon.

Mais en passant, je vous supplie,

Que ma Muse fort affoiblie,

Et que le froid de l'âge atteint,  
 Ranime son feu presque éteint  
 Au brasier de votre génie.

Ah! Marquis, quelle est ma manie!  
 Tandis que par Bellone astreint  
 A risquer chaque jour ma vie  
 Pour les foyers de ma patrie,  
 Plus Don Quichotte que jamais  
 Je ferraille encore à l'excès  
 Contre la grande hydre amphibie  
 Que compose la Germanie,  
 Au très-Chrétien Roi des François  
 Par la Pompadour réunie,  
 Jointe à la Suède, à la Russie;  
 Dois-je, hélas! penser à la paix?

Cette paix se fera sans doute:  
 Quand? et comment? je n'y vois goutte.  
 Mon ame lente à s'agiter,  
 N'a pas le don de s'exalter.  
 Très-incrédule en fait d'augure,  
 J'ignore encore incessamment  
 Quelle espèce d'événement  
 Produira l'aurore future;  
 Et bien moins puis-je deviner  
 Quand ces potentats en démence,

Las enfin de nous ruiner ,  
Arrêteront leur insolence.

Ah ! quel Roi, quel sot animal !  
S'écrira mon Marquis caustique ,  
Qui trottant comme un caporal ,  
Ignore de la politique  
Le grimoire conjectural.  
Quoi ! d'une infortune imprévue  
Il s'en prend au sort, il s'en plaint ?  
Un Monarque à si courte vue  
Devroit loger aux Quinze-vingts.

Ah ! Marquis, n'allez pas si vite ;  
Souffrez plutôt que je vous cite  
Un trait du nouveau Testament.

Apprenez donc par mon organe  
Que les scribes impunément  
A l'homme-Dieu cherchant chicane ,  
Lui montrèrent publiquement  
Une Israélite adultère ,  
Lui demandant quel châtiment  
Elle méritoit pour salaire ?

L'homme-Dieu, doux et débonnaire ,  
Leur répondit très-sensément :  
Race pécheresse et perfide ,

Qui de vous se croit innocent,  
Lève une pierre et la lapide.

Aucun scribe ne lapida,  
Et confondu par le Messie  
Chacun se tut et s'en alla,  
Et voilà mon apologie.

Croyez, Marquis, que ce trait-là  
A mon sujet très-bien s'applique.  
Depuis Machiavel à Kauniz  
De Richelieu jusqu'à Bernis,  
Il ne fut point de politique,  
Pussiez-vous tous les réunir,  
Dont la raison géométrique  
Ait pu déchiffrer l'avenir.

Qu'ils viennent donc à la barrière,  
Ces grands scrutateurs du destin,  
Et qu'un infallible devin,  
En levant la main la première,  
A l'honneur de l'esprit humain  
Sur moi lance à l'instant sa pierre.

---



A U

## M A R Q U I S D' A R G E N S

*sur un rhume,**que lui guérissait le médecin Lieberkuhn.*

**V**ous ignorez jusqu'à présent  
D'où vous vient cette maladie  
Qui vous mène toussant, crachant,  
Sous terre en triste compagnie.

De votre docteur ignorant,  
Qui jase avec effronterie,  
Et vous farcit très-lourdement  
Des drogues de sa pharmacie  
Et de grands mots d'anatomie,  
Vous croyez le raisonnement.

Que vous dit-il? Que votre vie  
Est dans un danger imminent.

On voit que votre mal empire,  
C'est une vérité de fait.  
Le médecin doit-il redire  
Ce que par malheur chacun sait?

Vous soulager est son affaire ;  
Mais saisir les sources du mal,  
C'est ce dont votre original  
Paroît ne s'embarrasser guère.

Hier au soir tout solitaire  
Je réfléchissois à loisir  
Sur les moyens de vous guérir ;  
Je disois : ô Destin contraire !  
Contre d'Argens qui peut t'aigrir ?  
Ne poursuis plus en ta colère  
Sa personne qui m'est si chère ;  
Le Marquis ne doit point mourir.

De larmes mes yeux s'obscurcirent ;  
Fatigué, mes sens s'assoupirent,  
Et las de m'entendre gémir,  
Le doux sommeil vint m'endormir.

Pendant qu'ainsi je me repose,  
L'esprit encor plein de regrets  
De vos maux et de leurs progrès,  
Ma paupière à peine étoit close,  
A peine je m'assoupiissois,

Que soudain du fond d'une nue  
Paroît un fantôme à ma vue,  
Tout environné d'argumens  
A l'œil vif, aux regards perçans ;

La Vérité, si peu connue,  
L'aimoit comme un de ses amans,  
Et de ses rayons éclatans  
Ombrageoit sa tête chenuë.  
C'étoit Bayle, qui si long-temps  
Lutta contre les vrais croyans.

„ Je viens du palais d'Uranie,  
„ *Dit-il*, pour te sauver d'Argens:  
„ C'est mon fils, je suis son Élie;  
„ Que mon esprit le fortifie.  
„ Ses docteurs sont des ignorans;  
„ Son mal n'est point la pulmonie,  
„ C'est réplétion de génie;  
„ Il faut que son cerveau purgé,  
„ Soit subitement déchargé,  
„ Par une main sage et hardie,  
„ Du fiel que contre les bigots  
„ Il a distillé dans son ame:  
„ Sinon, tu verras qu'Atropos  
„ Va sans pitié trancher sa trame.  
„ Laisse-lui déchirer \* \* \*;  
„ Qu'il travaille sur Ocellus,  
„ Et que son ardeur ranimée  
„ Commente longuement Timée.

„ En frondant cet amas d'abus  
„ Dont tous les peuples sont imbus. “

Il disparoît, et je m'éveille.

Ah ! Marquis, mettez à profit

Le récit de cette merveille ;

Qu'il soit ainsi que Bayle a dit.

Déjà votre teint s'éclaircit,

Votre peau redevient vermeille ,

La mort vous respecte et s'enfuit,

La santé paroît ; votre rhume ,

Se distillant par votre plume ,

Répandra son impureté,

Son venin et son âcreté

Sur plus d'un monstrueux volume.

Tremblez , pédans , docteurs fourrés ,

Qui de vos mystères sacrés ,

Et d'un ramas d'absurdes fables ,

Amusez les sots méprisables

Dont vos autels sont entourés.

Déjà sa trompette resonance ,

La renommée en tous lieux sonne ,

Partout on l'entend proclamer

Que votre toux vous abandonne ,

Que vous vous sentez enflammer

De courroux contre la Sorbonne.

Tous les bigots de s'alarmer :  
Chacun d'eux craint pour sa personne ;  
On croit dans leur tripot bouffon  
Que vous, nouveau Bellérophon,  
Vous terrasserez la chimère :  
Leur saint troupeau s'en désespère.

Tel quand de ses puissantes mains  
Jupiter saisit son tonnerre ,  
On voit de crainte sur la terre  
Trembler l'amas des vils humains.

Ainsi le Marquis de son foudre  
Va frapper et réduire en poudre  
L'erreur, les prêtres et les Saints.

---

A U

## M A R Q U I S D' A R G E N S

*sur le rhume**qui avec Lieberkuhn le tenoit au lit.*

**V**ous ignorez jusqu'à présent  
D'où vous vient cette maladie  
Qui vous mène crachant, toussant,  
A la fin de la comédie  
Que tout mortel jouëra céans.

N'en croyez point la pharmacie,  
Ni l'absurde raisonnement  
D'un docteur dont l'effronterie  
Veut prouver par l'anatomie  
Que vous souffrez réellement,  
Et qui pour vous rendre à la vie  
Va vous droguer cruellement.

Long-temps, à tête réfléchie,  
Sur vos maux que Babet publie,  
J'avois usé mon jugement.

Une nuit où tranquillement  
Je dormois, mon ame assoupie  
S'abandonnoit tout mollement  
Aux accès de sa rêverie,  
Lorsque je crus voir Uranie  
Dans la main un compas tenant:  
Je suis depuis long-temps l'amie,  
Dit-elle, de mon lit s'approchant,  
De ce d'Argens qu'on vous envie.  
Apprenez quelle est l'ennemie  
Qui le poursuit si vivement;  
Son nom est la Théologie.  
Non, il n'est point dans tout l'enfer  
Un monstre plus abominable,  
Son cœur est plus dur que le fer,  
Sa haine est toujours implacable.  
Son courroux naquit surement  
D'un mot que par plaisanterie  
D'Argens a lâché sur \* \* \*,  
Ou d'un trait plus fin, plus sanglant  
Contre le \* \* \* \* \*.  
Depuis ce jour sincèrement  
Elle hait sans discernement  
Philosophe et philosophie.

Dans son premier emportement,  
Son poil affreux se hérissant,  
Tout ce qui s'offre à sa farie  
D'abord elle l'excommunie.  
Eh quoi! l'on ose m'attaquer?  
Dit-elle; et quelle main hardie  
Sans trembler peut me critiquer,  
Et publiquement démasquer  
Mes tours de charlatanerie?  
Ah! qu'il apprenne à respecter,  
Cet infame apostat, ce traître,  
Tous ceux à qui sans les connaître  
Il a le cœur de se frotter.

Qu'importe que mon crédit baisse,  
Que la sainte inquisition  
Ne rôtitte plus en mon nom,  
Par zèle et par délicatesse,  
Tous ces fous dont l'opinion,  
Contraire à mon ambition,  
Ou me scandalise, ou me blesse?

Non, non, je ne suis pas si bas,  
Pour dévorer ces attentats,  
Sans manifester ma vengeance:  
J'ai des moyens en abondance;  
Je veux m'en servir dans l'instant!



Elle part, et va promptement  
Chez sa sœur la Sorcellerie.

Là tout ne vit que par magie :  
Son antre affreux n'est point réel ;  
On y voit des images vaines ,  
Et des fantômes par centaines ;  
Mercure , Astaroth , Gabriel ,  
Des Satyres et des Sirènes ;  
Là pensant lire dans les cieux ,  
On bouffit les ambitieux  
Des vains objets et des chimères  
Qu'avoient trop adoptés nos pères.

Là s'est tapis le vieux serpent ,  
Et son tortueux instrument ,  
Dont Eve fut un peu tentée ,  
Quand la pomme elle eut entamée ;  
Ce qui très-malheureusement  
Nous maudit éternellement.

C'est-là qu'arriva la harpie  
Digne d'habiter ce séjour ;  
Elle se presse avec furie  
Entre les farfadets de cour ,  
Et près du trône aussitôt crie :  
Sachez , ma sœur , qu'on m'humilie ;  
Un François , un Marquis maudit ,

Veut nous ravir notre crédit :  
C'est un philosophe, un impie ;  
Il rit de la crédulité,  
Et veut pour comble de folie  
N'admettre que la vérité.  
Ah ! ma sœur, il faut qu'on le tue,  
Ou pour jamais je suis perdue ;  
Et vous aussi, car vos destins  
Sont en tout semblables aux miens.  
Allons, que votre art s'évertue ;  
Broyez-moi, sans perdre de temps,  
Les poisons les plus violens.

Oui, répondit la sorcière,  
J'exaucerai votre prière ;  
Je veux que ce Marquis d'Argens,  
Notre ennemi depuis long-temps,  
Pour payer son effronterie,  
Soit atteint de la pulmonie.

Mais il nous faut des actions  
Et non pas de vaines paroles ;  
Faisons nos conjurations,  
Leurs vertus ne sont pas frivoles.

Puis son esprit aliéné  
Se trouble et tombe en frénésie.  
Telle montant sur son trépied

Parut à Delphes la Pythie.  
Son corps s'agite, elle frémit,  
Puis d'un ton terrible elle invoque  
L'astre présidant à la nuit;  
Aux durs accens de sa voix rauque  
La terre tremble et le jour fuit;  
Tout se confond dans la nature,  
Et parmi ce trouble et ce bruit  
On entend un affreux murmure;  
Éole a déchaîné les vents;  
Déjà la sorcière impure,  
En soulevant les élémens  
Avec les aquilons barbares,  
Sur un tas de vapeurs chargea  
Des asthmes, rhumes et catarrhes,  
Et les poussant les obligea  
De fondre tous sur la retraite  
Que le bon Marquis s'étoit faite.  
Précédés de longs sifflemens  
Arrivèrent les ouragans;  
A vous par un effet magique  
Tout leur venin se communique:  
Voilà mon Marquis alité  
Toussant, crachant comme un étique,  
Et moi dans la perplexité.

Tandis que sur vous se déploie  
Le mal avec son âpreté,  
Quel est le triomphe et la joie  
Qui brille avec férocité  
Dans les yeux de votre Mègère!

C'en est fait de la vérité,  
Dit-elle, et mon règne prospère.  
Elle croit que dans les poumons  
Consiste toute l'éloquence,  
Et qu'un rhume et des fluxions  
Réduisent un sage au silence;  
Car elle entendoit l'ignorance  
Plus applaudir dans des sermons  
Les cris aigus que la science.

Mais mon Marquis l'attrapa bien,  
Si la toux le force à rien dire,  
Sans pérorer il sut écrire,  
Et lui dédia Julien.

---

---

AU  
MARQUIS D'ARGENS.

---

Ah ! cher Marquis , quel grand sujet d'envie !  
 Vous n'êtes plus le seul dont Atropos  
 Dans nos cantons ait menacé la vie ;  
 Tout comme vous j'eus une maladie ;  
 Un gros catarre en m'accablant de maux  
 A de Berlin réjoui les bigots.

Mon sang pressé, trottant de veine en veine,  
 S'accumulant oppressoit mon cerveau,  
 Et redoubloit la fièvre et la migraine.  
 De mes poumons en forme de jets d'eau  
 On vit jaillir des gerbes d'écarlate.  
 J'ai vu pâlir les enfans d'Hippocrate ;  
 Mais glorieux qu'avec ces maux exquis  
 Je puisse au moins ressembler au Marquis ;  
 Je m'en console et mon orgueil s'en flûte.

Mon corps étoit de rouge tacheté,  
 Ainsi qu'une panthère marqueté.  
 Ah ! ce récit vous émeut et vous touche,  
 Vous m'enviez, l'eau vous vient à la bouche,

J'en lis la marque en votre œil irrité ;  
Car vous croyez qu'un chacun vous dégrade  
Qui comme vous prétend être malade.

Mais, calmez-vous, je ne suis qu'ap-  
prentif ;

Je n'atteins point à la longue tirade  
De tous vos maux au cortège plaintif.  
Gardez-les donc, mais sans qu'ils vous ex-  
cèdent ;

Selon vos vœux dès long-temps ils possèdent  
Sur votre corps privilège exclusif.

Obstructions, vapeurs d'hypocondrie,  
Relâchement, colique, strangurie,  
Transports ardents, catarrhes, fluxions,  
Poumons crachés, fièvre d'esquinancie,  
La gale aux doigts, des ébullitions,  
Un flux de sang, tantôt paralysie,  
Vomissemens, vertiges, pamoisons,  
Sont tous des maux remplis de courtoisie,  
Prêts d'obéir à votre fantaisie ;

Et que chez vous, cher Marquis, tour à tour  
Exactement on trouve être du jour ;  
Ainsi qu'on voit d'infâmes parasites,  
Des souverains serviles satellites,  
De leur essaim déshonorer la cour.

Ces maux affreux causent notre martyre,  
 Par eux enfin nous nous voyons détruire;  
 Mais près de vous trop familiarisés,  
 Par mauvais goût ou par bizarrerie,  
 Depuis vingt ans, Marquis, vous vous plaisez  
 Dans leur funeste et triste compagnie,  
 Et préférez par singularité  
 L'état fâcheux de souffrir maladie  
 Au doux plaisir qui naît de la santé.

Malade enfin par état, par coutume,  
 Un poêle ardent dans le lit vous consume,  
 Et s'il advient dans un temps limité  
 Qu'Éguille un jour proprement vous inhumé,  
 Sur votre tombe, au pied du grand autel,  
 Seront ces mots crayonnés par ma plume :  
 „ Ci-git, passant, l'auteur de maint volume,  
 „ Mort de frayeur d'avoir été mortel. “

Ah! qu'un héros dans une tragédie  
 En cent périls se puisse embarrasser,  
 Qu'à tout moment on tremble pour sa vie,  
 C'est là la règle, il doit intéresser.

Mais vous, Marquis, qui savez qu'on vous aime  
 Comment? pourquoi? par quel travers ex-  
 trême

De vos dangers nous faut-il menacer?

Là, près de vous, poudreuse de l'école  
Ne vois-je pas l'insolente hyperbole,  
Aux yeux taillés en deux tubes parfaits ;  
Amplifier, grossir tous les objets ?  
Elle gangrène une foible piquûre,  
Ou par malheur si sur votre encolure  
Dans le miroir vos regards inquiets  
Ont le soupçon d'une légère enflure,  
Elle prédit votre prochain décès ;  
Et quand Eole en vos boyaux murmure,  
Vous supposez qu'il va dans les forêts  
Pour vous cueillir de funèbres cyprès.

Chassez, Marquis, ce monstre qui m'outrage ;  
Qu'il n'entre plus dans le palais d'un sage :  
Je hais l'erreur, je hais la fausseté,  
Des fictions le frivole étalage  
Qui défigure et perd la vérité.

Ne pensez plus à tous ces noirs fantômes ;  
Ne craignez plus la mort, ni ses symptômes,  
Qui jusqu'ici de vos plus heureux jours  
Ont sans relâche empoisonné le cours.

Et que mon bras à jamais vous délivre  
De ces frayeurs qui troublent votre sort :  
Pensez-y bien ; vous négligez de vivre  
Par la terreur que vous donne la mort.



En attendant le temps fuit et s'envole.  
 Déchirez-moi ce vilain protocole  
 Que vous tenez, et de votre urinal,  
 Et de ce poulx au galop inégal.  
 Tandis qu'encor Lachésis pour vous file,  
 Sans toujours craindre et sans toujours oûir  
 Ce que vous dit un docteur imbécile,  
 De votre temps apprenez à jouir.

---

## É P I T R E

A U

C O M T E H O D I T Z

*sur Roswalde.*

---

O, singulier Hoditz! vous qui né pour la cour,  
 Avez fui, jeune encore, ce dangereux séjour;  
 Libre des préjugés qui trompent le vulgaire,  
 Vous riez de ces fous dont l'esprit mercenaire  
 N'amasse des trésors que pour les dépenser;  
 De ces fats dont l'orgueil sait si bien s'encenser,  
 Se dresse, se rengorge, et se mire en ses plumes;  
 Et de ces sombres fous qui dans les amertumes,

Toujours pour leur grandeur occupés de pro-  
jets ,

S'épuisent en travaux sans réussir jamais ,

Mécontents du présent à leurs vœux peu sor-  
table ,

Cherchent dans l'avenir un sort plus favorable.

Vous avez rejeté ce dangereux poison ;

Vous bornez vos desirs à suivre la raison.

Être heureux en effet, c'est bien la grande  
affaire :

L'orgueil est à mes yeux une triste chimère.

A quoi vous eût servi que valet grand sei-  
gneur ,

Vous eussiez quarante ans déchaussé l'empe-  
reur ?

Il est beau d'approcher de près du diadème ;

Mais il vaut mieux encor dépendre de soi-  
même :

Ainsi vous avez su d'un choix prémédité

Préférer aux grandeurs l'heureuse liberté ;

Sans faste et sans apprêts , guidé par la na-  
ture ,

Même sans y penser disciple d'Épicure.

Roswalde en héritage entre vos mains passé

Le disputa bientôt au palais de Circé ,

Et ce bourg ignoré du Tanaïs à l'Èbre ,  
 Graces à vos talens est devenu célèbre :  
 Ce n'est plus ce donjon sombre et peu fré-  
 quenté

Qu'à peine on toléroit pour son antiquité ;  
 C'est un séjour divin ; les yeux et les oreilles  
 S'étonnent d'y trouver cent charmes , cent  
 merveilles ;

Le Tasse et l'Arioste en deviendroient hon-  
 teux ,

S'ils voyoient vos travaux les surpasser tous  
 deux.

Là des enchantemens l'ingénieux prestige  
 Produit à chaque instant prodige sur prodige ;  
 Tout respire , tout vit , tout être est animé.  
 Par un charme soudain ce bois est transformé ;  
 C'est un jardin superbe , et là-bas par miracle  
 Vous lisez dans un puits les arrêts d'un oracle.  
 La nature paroît obéir à vos lois ;  
 Tout s'arrange , se fait , se plie à votre choix.  
 Tandis qu'en avançant , on examine , on cause ,  
 L'œil est soudain frappé d'une métamorphose :  
 En fuyant Appollon , plus prompt qu'un  
 coursier ,

Daphné subitement se transforme en laurier.

Là j'apperçois Renaud dans le palais d'Ar-  
mide ;

Ici sont tous les dieux célébrés par Ovide ;  
Vénus, Pallas, Diane, Apollon, Jupiter,  
Neptune, Mars, Mercure et le dieu de l'enfer.

Ces dieux, qui n'existoient qu'au code  
poétique

Ont retrouvé chez vous autels et culte antique ;  
Des prêtres revêtus d'habits pontificaux  
Amènent la victime, et puis de leurs couteaux  
L'égorgent en l'offrant aux dieux en sacrifice ;  
Ils aspergent l'autel du sang de la génisse ;  
Ils invoquent ces dieux, l'encens fume pour  
eux

Que l'ombre de Symmaque approuveroit  
vos jeux.

Si dans ce nombre outré de cultes ridicules  
Dont on charge à plaisir les peuples trop  
crédules ,

Il voyoit par vos soins ressusciter le sien !

Mais vous aimez la fable en restant bon  
chrétien ,

Etsans que la vraie foi puisse en être alarmée,  
Vous pouvez vous créer tout un peuple pig-  
mée ;

Je crus dans leur cité, quand leur essaim parut,  
Être avec Gulliver tombé dans Lilliput :

Je semblois un géant envers cette peuplade,  
Typhée, ou Géryon, ou du moins Encelade ;  
Et la cité bâtie à leur proportion  
N'avoit point de clocher qui m'atteignît au  
front.

Telle Virgile a peint la naissante Carthage,  
Où tout un peuple actif s'empressoit à l'ou-  
vrage,

Et travailloit aux murs qu'avoit tracés Didon.

Bientôt d'autres objets nous font diversion :  
De voix et d'instrumens la douce mélodie  
Par un plaisir nouveau change et diversifie  
Tout ce qu'ont prodigué les charmes précé-  
dens :

Tant l'esprit des humains se plaît aux chan-  
gemens !

Tantôt c'est l'opéra, tantôt la tragédie ;  
Ou bien le pantomime, ou bien la comédie,  
Qui viennent tour à tour par leur variété  
Ecarter les ennuis de l'uniformité.

Mais serai-je muet au sujet des actrices,  
Ces Vestales qu'encor je ne crois pas no-  
vices,

Qui venant étaler leurs grâces, leurs appas,  
 Semblent briguer l'honneur de passer dans  
 vos bras ?

Ce sérail de beautés qui forment les spec-  
 tacles,  
 N'aiment que leur Sultan, respectent ses  
 oracles ;

Sa volonté décide et marque leur devoir ;  
 Il fixe leur destin en jetant son mouchoir.

Ce Sultan, cher Hoditz, vous le devez  
 connoître ;  
 De ces lieux enchantés n'est-ce pas l'heu-  
 reux maître ?

Génie infatigable, inépuisable, égal,  
 Et qui toujours nouveau demeure original.  
 Ainsi vos jours heureux sans embarras s'é-  
 coulent,

Les Amours enfantins et les plaisirs les mou-  
 lent.

Lorsque dans vos jardins, vers la fin d'un  
 beau soir  
 La rivale du jour vient de son crêpe noir  
 Obscurcir les objets de la nature entière,  
 Vous parlez, et d'abord reparoît la lumière.

Tel

Tel Dieu créant ce monde auquel il se com-  
plut,

Dit: que le jour paroisse, et la lumière fut!

A Roswalde aussitôt cent raquettes s'élan-  
cent,

Et remplissent les airs des feux qu'elles dis-  
pensent,

De leur gerbe brillante éclairent l'horizon

Et semblent suppléer au char de Phaëton.

Vos prestiges de l'art égalent la nature.

Mais ce jour fortuné penche vers sa clô-  
ture.

Pour le finir ainsi qu'il avoit commencé,

Mon Comte va choisir dans son peuple em-  
pressé

Un tendron de quinze ans: grands dieux  
qu'elle étoit belle!

Le fameux Phidias, l'élégant Praxitèle,

En elle auroient cru voir une divinité;

Si ce n'étoit Vénus, c'étoit la Volupté;

Les charmes enchanteurs, les grâces l'ont pé-  
trie.

Elle doit cette nuit lui tenir compagnie;

L'Amour qui l'apperçoit, en rit malignement;

Ses rivales en feu s'en plaignent vivement.

Ah! qu'il est difficile en un sérail de  
belles

De contenter son goût sans causer des que-  
relles!

Toutes comme Vénus et Pallas et Junon,  
S'attendoient au mouchoir; chacune avoit  
raison.

Le plus sage des rois en entretenoit mille;  
S'il pouvoit y suffire, il étoit plus qu'habile;  
Mais mon Comte après tout peut bien être  
aujourd'hui,  
Sans qu'il soit Salomon, plus Hercule que  
lui.

Comment pourrai-je enfin tout conter,  
tout décrire?

Les mots me manqueroient pour peindre et  
vous redire

Les plaisirs différens qu'on savoure en ces  
lieux;

Vous n'en approchez pas, tristes plaisirs des  
cieux!

C'est ainsi qu'au dessus des pompeuses  
chimères

Qui flattent les mortels de destins plus pro-  
spères,



Vous vous êtes choisi le plus fortuné sort,  
Et libre de soucis, tranquille au sein du  
port,

O Comte! vous savez jouir, penser, pro-  
duire;

Aussi des voluptés l'ingénieux délire  
Partout sème de fleurs les traces de vos pas.

C'est dans ce choix surtout qu'on distin-  
gue ici-bas

Le jugement du fou du jugement du sage.  
Dans les jours fugitifs d'un court pèlerinage;  
L'un s'accablant de soins, de peines, d'em-  
barras,

Est toujours projetant surpris par le trépas;  
L'autre voit des objets le néant, la folie,  
Profite des plaisirs et jouit de la vie.

C'est votre lot, cher Comte, il faut vous y  
tenir:

Le plaisir est le dieu qui vous fait rajeunir  
Puissiez-vous en santé, dans le sein de la joie,  
Passer encor long-temps des jours filés de soie!

---

É P I T R E  
A L A  
REINE DOUAIRIÈRE DE SUÈDE.

---

Quoi donc , ô tendre sœur ! l'amour de vos  
parens

Vous a fait affronter Neptune et les autans ?  
Les abymes ouverts d'une mere orageuse  
N'ont point épouvanté cette ame courageuse ;  
Qui vous faisant quitter le trône et vos États ,  
En comblant tous nos vœux vous remet en  
nos bras.

C'est en vain que le temps , l'éloignement ,  
l'absence ,

Ont sourdement miné votre austère constance ;  
Six lustres révolus n'ont donc pu réussir  
A nous ôter ma sœur , de votre souvenir ?

Des droits sacrés du sang l'inviolable em-  
preinte  
De nœuds jadis formés resserre encore l'é-  
treinte.

Qu'un aussi grand exemple éclaire les mortels !

Assez et trop long-temps auprès de ses  
autels

L'Amitié languissoit isolée en son temple ;  
Dans nos jours dégradés il n'étoit point  
d'exemple

Que deux cœurs généreux , vrais et constans  
amis ,

Sans un vil intérêt fussent toujours unis.

Le temple étoit désert, il menaçoit ruine,  
Quand pour le réparer parut une héroïne :  
Sur son front éclatant luit l'étoile du nord ,  
La douce majesté s'annonce à son abord :  
Elle est par la déesse en son temple reçue ;  
Ses décombres plaintifs ont attristé sa vue ,  
Mais c'est par son secours qu'on va les relever.

Ma sœur , c'est donc ainsi que vous osez  
prouver ,

En dépit des fureurs et des cris de l'envie  
Contre les cours des rois, et leur règne et  
leur vie ,

Qu'en nos jours la vertu peut trouver dans  
ces cours

Des cœurs assez parfaits dignes de ses amours.

Allez, vils artisans de fraude et de mensonge ,

Répandre \*) sur les rois tout le fiel qui vous  
ronge ;

Vos efforts insensés sont désormais perdus ;  
Ulrique en prendra soin , on ne vous croira  
plus.

Par des traits trop frappans elle a su vous  
confondre ;

Contre l'expérience il n'est rien à répondre.  
Rentrez dans le néant dont vous êtes sortis ,  
Méprisés , détestés , confondus , avilis ;  
Le coup qui vous écrase , est émané du trône :  
C'est venger noblement les droits de la cou-  
ronne ,

Quand par l'aspect frappant de toutes les  
vertus

On atterre à ses picds les monstres confondus.  
Vous allez donc , ma sœur , sur les traces  
d'Hercule

Par de nobles travaux vous rendre son émule ;  
Écraser sous vos pas les calomniateurs ,  
Du vulgaire égaré dissiper les erreurs ,  
Venger les opprimés , et montrer qu'une Reine  
Peut encor sur les cœurs régner en souveraine.

\*) L'auteur du *Système de la nature* , qui conseille le régicide.  
L'auteur des *Préjugés* , qui adopte les mêmes maximes. Ils  
appellent les cours les foyers de la corruption publique.

Qu'il est beau de donner d'aussi grandes  
leçons!

Ah! pour vous admirer, ma sœur, que de  
raisons!

Avez-vous vu nos cœurs voler sur le rivage,  
Vous attendre à Stralsund à votre heureux  
passage,

Les peuples vous bénir, nos vœux vous de-  
vancer?

Sans doute en ce moment vous avez dû penser,  
Quelque odieux que soit l'éclat du diadème,  
S'il le vice me craint, tout cœur vertueux m'aime;  
Mes frères, mes parens, ma famille, mes fils,  
Sont tous par sentiment mes fidelles amis.

Ah! puissiez-vous, ma sœur, un temps  
immémorable

Profiter et jouir d'un sort si favorable!

Le rang, ni les grandeurs, ne font pas les  
heureux;

Il en est moins encor chez ces ambitieux,  
Qui de commandemens et de puissance avides,  
Par des tourmens pareils à ceux des Danaïdes,  
Sans remplir leurs désirs se laissent consumer.

Ma sœur, on n'est heureux qu'autant qu'on  
sait aimer.

A M A S O E U R

A M É L I E ,

*en passant la nuit sous sa fenêtre pour aller  
en Silésie.*

---

Sommeil, auteur du doux repos,  
Restaurateur divin de la santé perdue,  
Répands et jette tes pavots  
Sur les yeux de ma sœur dans sont lit étendue.  
Fais voltiger sur son chevet  
Les rêves les plus agréables;  
Qu'elle entende en rêvant les voix, sur son  
duvet,  
Des Nymphes d'Apollon, de Sirènes aimables,  
Chantant en chœur et d'un son net  
La tablature chromatique,  
Du *Contrapunto* pathétique,  
Mêlé des plus savans motets  
Tous harmoniques et bien faits.  
Qu'aucun rêve effrayant n'altère  
Ou n'échauffe son sang en sa course ordinaire;

Que la santé, dès son réveil,  
Et la vigueur, sa sœur cadette,  
L'accompagnent à sa toilette,  
Demain dès que le jour finira son sommeil.  
Pour moi, que le destin lutine,  
Toujours dans des travaux, toujours forcé  
d'errer,  
De fatiguer sans fin ayant pris la routine,  
Je consens que Morphée ose encor me frustrer  
Du doux repos, ma sœur, que mon cœur  
vous destine;  
Et si vous en jouissiez,  
Mes veilles et mes soins seroient tous oubliés.  
Puissiez-vous donc dans votre asile,  
Loin du fracas, loin de l'ennui,  
En conservant l'ame tranquile,  
Passer des jours heureux, et de plus douces  
nuits!  
Pensant, ma sœur, que partout où je  
suis,  
En quelque temps que ce puisse être,  
Absent, ou bien à vos genoux,  
L'attachement ne peut s'accroître  
Que jusques au tombeau je conserve pour  
vous.

A

## LA REINE DE SUÈDE.

N on, ma sœur, les grandeurs, les couronnes,  
les mitres,  
L'amas accumulé des plus superbes titres,  
Ces symboles pompeux de notre vanité,  
Ne sauroient cimenter notre félicité.

Du plus vil des humains aux têtes couronnées,  
Tout mortel est soumis aux lois des destinées,  
A souffrir, à se plaindre, à déplorer ses maux.  
Les dehors sont divers, les états sont égaux.  
Qu'importe donc quel rang décore ma misère ?  
Le bonheur n'est point fait pour ce triste hé-  
misphère.

Sous la pourpre ou la bure obligé de souffrir,  
Il est égal des deux qui sert à me couvrir.  
A trouver ce bonheur on consume sa vie ;  
Peu d'humains ont joui de sa superficie :  
L'un pensant le trouver en de vastes palais,  
Quitte en le poursuivant ses paisibles forêts,



Et ses troupeaux féconds, son champ, son toit  
de chaume;

Il arrive; et soudain disparoît le fantôme.

Les grands, remplis d'espoir, d'orgueil,  
d'ambition,

Adorent du bonheur l'aimable fiction,

Et pour le posséder, de l'ardeur la plus vive

Ils poursuivent en vain cette ombre fugitive;

Au lieu de la saisir, ô perfides destins!

Ils trouvent des soucis, des revers, des chagrins.

Tel est le sort commun de ces rois qu'on  
envie;

Par leur éclat trompeur la vue est éblouie;

En les voyant de près on gémit en secret

De leur sort que de loin l'ignorance admiroit.

Vous, dont l'éclat naissant d'une beauté  
touchante

Fixa sur vous les yeux de la Suède inconstante,

Vous montâtes au trône où vous plaça leur  
choix,

Et quoique fille, sœur, femme et mère de rois,

Le bonheur de chez vous s'échappa comme  
une ombre;

Sous vos pas les revers s'accumuloient sans  
nombre.

La Suède n'étoit plus l'Etat jadis fameux,  
 Vengeur des libertés des Germains belliqueux;  
 De son gouvernement la forme différente  
 Envoyoit de ce corps la masse languissante.

Dès-lors n'éprouvant plus le pouvoir sou-  
 verain ,

L'anarchie opprimoit l'état républicain :  
 Des grands dégénérés de leur noblesse antique  
 L'intérêt personnel bornoit la politique ;  
 Ils couvroient des beaux noms de lois, de li-  
 berté ,

La honte de se vendre avec impunité.

Rien de plus rare alors, tant tout abus excède,  
 Qu'un citoyen zélé, et fidelle à la Suède.

Vous voulûtes, ma sœur, dans ces cœurs  
 dépravés

Ranimer des vertus les germes énervés :

Ce fut en vain; long-temps le vice qui les  
 dompte ,

Effaçâ de leur front la pudeur et la honte ;  
 Par le lâche ascendant de la corruption  
 L'amour de leur pays n'étoit plus qu'un vain  
 nom.

Dans les convulsions des discordes civiles,  
 Momens si dangereux, en désastres fertiles,

Au fort de la tempête un flot impétueux  
Pensa vous engloutir dans ses flancs orageux :  
Des esprits échauffés la fureur effrénée ,  
Par des conseils cruels aigrie , empoisonnée ,  
Confondoient tous les droits , ce qu'on pou-  
voit tenter ,

Et les objets sacrés qu'on devoit respecter.  
Ils osèrent sapper les fondemens du trône ;  
Mais votre fermeté soutint votre couronne.  
Depuis , votre prudence éludant leurs assauts ,  
Sut apaiser leur haine et mater leurs com-  
plots.

Qu'il en coûte , ma sœur , pour acquérir la  
gloire !

Depuis ce temps encore une trame plus  
noire ,

Attaquant vos appuis , voulut vous isoler ;  
Sans honte à ses projets osant tout immoler ,  
Elle alluma soudain le flambeau de la guerre ,  
De ses bras énervés nous lança son tonnerre ,  
Poursuivit votre sang établi dans le nord ,  
Et contre un Empereur dirigea son effort.

A peine à tant de traits étiez-vous échap-  
pée ,

A peine voyoit-on la diète occupée

A rétablir la paix, objet de tous les vœux,  
Que des troubles nouveaux et non moins  
dangereux

Remplirent votre cœur des plus vives alarmes.

Que ce royaume, ô dieux ! vous a coûté de  
larmes !

La discorde en soufflant l'ardeur des fa-  
ctions,

Sut ranimer le feu de leurs dissensions,  
Et tournant contre vous leur noire perfidie,  
En vous calomniant aliéna la Russie.

La cabale depuis, marchant le front levé,  
De l'ordre se jouant par l'État approuvé,  
Epuisait tous les fonds par sa folle dépense,  
Et se plaisait à voir renaître l'indigence.

Le Roi trop rabaissé, se vit hélas ! réduit  
A voir en spectateur son royaume détruit ;  
Il fallut qu'il cédât à l'effort de l'orage,  
Qu'il s'unît au parti qui lui faisait outrage ;  
Et sans que ses liens en fussent compromis,  
Il agit de concert avec ses ennemis.

Ces traîtres endurcis bientôt vous traver-  
sèrent ;

A rompre vos desseins leurs chefs se signa-  
lèrent,

C'étoit à Norkiœping, au fort des démêlés.  
L'indigne Maréchal des États assemblés  
Vous manqua, vous trahit et vous devint  
parjure.

Aucun tigre jamais n'a changé de nature,  
Et jamais vos Suédois, républicains fougueux,  
N'atteindront aux vertus dont brilloient leurs  
ayeux.

Il vous restoit au moins un époux cher et  
tendre,

Qui savoit partager vos maux et vous défendre;  
L'impitoyable mort le frappa dans vos bras.

Voilà, ma sœur, voilà les sort des potentats,  
Surtout des rois privés du pouvoir monar-  
chique,

Tâchant de résister au torrent anarchique,  
Des roseaux jusqu'au cèdre et des rois aux  
manans,

Tout mortel est en proie aux chagrins dévorans:  
Un pauvre laboureur dont périt la génisse,  
Sent sa perte aussi bien, souffre même supplice  
Qu'un roi qui voit soudain avorter ses projets:  
La douleur est égale, autres sont les objets.  
Le pauvre a des parens ainsi que le monarque;  
L'un et l'autre gémit des rigueurs de la Parque.

Un ami tendre, un père, une sœur, un seul fils,  
Nous déchirent le cœur quand ils nous sont  
ravis,

Et nos fragiles corps, moulés sur un modèle,  
Cèdent à la douleur quand elle est trop cruelle.  
Ainsi tout est égal, soit grands, soit plébéïens,  
La somme de nos maux l'emporte sur les biens.

Épicure, autrefois contredit dans la Grèce,  
Mais dont on reconnut le grand sens, la sa-  
gesse,

Prescrivait pour maxime à tous ses auditeurs  
D'éviter avec soin les pièges des grandeurs.

Fuyez, leur disoit-il, les affaires publiques,  
Et laissant consumer ces sombres politiques,  
Conservez dans vos cœurs la paix et le repos.  
Atticus, qui l'en crut, au milieu des complots  
Qu'enfantoit chaque jour une guerre civile,  
Fut respecté de tous et se maintint tranquille ;  
Tandis que dans le trouble et Pompée et César  
Abandonnoient l'empire et leur sort au hasard.

Quand l'ame est fortement et long-temps  
agitée,

Par un essor si vif hors d'elle transportée,  
Sa gaité disparoît, et laisse dans l'esprit  
Un funeste levain qui le ronge et l'aigrit;

De ses noires vapeurs l'ambition l'enivre.

Ah! pour si peu de jours que nous avons à  
vivre,

Dans d'aussi vains projets faut-il se consumer?

Ce roi, ce souverain que l'on vient d'inhumer,

Voilà ses monumens qu'aussitôt on renverse;

Tout s'élève, s'accroît, enfin se bouleverse.

Alexandre conquit les plus vastes états,  
Il meurt: tout aussitôt des courtisans ingrats  
Partagent à leur gré les dépouilles du maître;  
Ses enfans sont exclus. Un capitaine, un  
traître

A ses souverains nés fait souffrir le trépas.

Ainsi ce conquérant a livré cent combats,

Pour qu'un Démétrius et pour qu'un Ptolémée

Jouît de ses travaux, hors de sa renommée.

Voilà, ma sœur, à quoi mènent ces grands  
desseins:

Les politiques sont pareils aux Quinze-vingts;

Ils agissent sans voir; le destin les attrape;

Il fit que Romulus travailla pour le Pape,

Que David éleva Sion pour Mahomet.

Enfin aucun de nous ne sait trop ce qu'il fait;

De projets en projets notre espoir nous engage;

Il est, vous le savez, des hochets pour tout âge.

Rejetant de ces jeux la folle illusion,  
 Vous détournez vos pas du bruyant tourbillon  
 De ce gouvernement tant agité d'intrigues,  
 Et loin de ses complots, à l'abri de ses brigues,  
 Vous jouirez enfin des charmes de la paix.

Ah! puissiez-vous, ma sœur, oublier pour  
 jamais

Vos ennuis, vos chagrins, vos revers et vos  
 pertes

Par des prospérités à l'avenir couvertes !  
 A l'abri des malheurs, dans un tranquille cours,  
 Puissiez-vous voir couler le reste de vos jours  
 Au sein de l'amitié ! C'est le bonheur suprême.

Ce sont les vœux, ma sœur, d'un frère qui  
 vous aime.

---

A U

S I E U R   N O Ë L.

*Maître d'hôtel.*

---

**J**e ne ris point; vraiment, Monsieur Noël,  
 Vos grands talens vous rendront immortel.



Sans doute il est plus d'un moyen de l'être ;  
Qui dans son art surpasse ses égaux ,  
Qui s'applanit des chemins tout nouveaux ,  
Est dans son genre un habile , un grand  
maître ;

Des cuisiniers vous êtes le héros.

Vous possédez l'exacte connoissance  
Des végétaux ; et votre expérience  
Assimilant discrètement leurs suc ,  
Sait les lier au genre de ses sauces ,  
Au doux parfum des jasmins et des roses ,  
Qui font le charme et des rois et des ducs ;  
Si quelque jour il vous prend fantaisie  
D'imaginer un ragoût de momie ,  
En l'apprêtant de ce goût sûr et fin ,  
Et des extraits produits par la chimie ;  
L'illusion , le prestige et la faim  
Nous rendront tous peut-être anthropophages.

Mais non , laissons ces repas aux sauvages ;  
Même épargnons la chair des animaux ;  
Prodiguez - nous plutôt les végétaux ,  
Ils sont plus sains , plus faits pour nos usages ;  
Que de filets par vous imaginés ,  
Que de pâtés par vos mains façonnés ,  
Que de hachis , de farces délectables ,

Dont nos palais souvent trop enchantés  
Sont mollement chatouillés et flattés !

Auteur fécond de ces mets admirables,  
Que cent festins ne sauroient épuiser,  
Vous inventez et savez composer  
Ce que jamais aucun de vos semblables  
Ne produisit pour s'immortaliser.

Aussi jamais, croyez-moi, la cuisine  
Egyptienne, ou grecque, ou bien latine,  
Ne put atteindre à la perfection  
Où la porta votre esprit qui combine,  
Et votre vive imagination.

Ce Lucullus, fameux gourmet de Rome,  
Dans ses banquets au salon d'Apollon,  
Festins fameux que Cicéron renomme,  
Ne goûta rien d'aussi fin, d'aussi bon  
Que cette bombe à la Sardanapale,  
Ce mets des dieux qu'aucun ragoût n'égale ;  
Dont vous m'avez régala ce midi.

Si l'on pouvoit ranimer Epicure,  
Si la vertu de quelque saint hardi  
Pouvoit encore le rendre à la nature,  
Ah ! que Noël en seroit applaudi !  
Il choisiroit Noël pour son apôtre ;  
Il l'est déjà, car son travail vanté

À tout palais prêche la volupté ;  
À nous tenter plus séduisant qu'un autre ,  
Il est vainqueur de la frugalité ,  
Et surpassant le philosophe antique ,  
Noël réduit ses leçons en pratique ;  
Ses mets exquis amorçant les Prussiens  
Les ont changés en Epicuriens.

Au temps passé la volupté grossière,  
Sans méditer sur des mets délicats ,  
Se contentoit de surcharger les plats ,  
Pour assouvir sa dent carnassière ;  
On étoit loin de nos raffinemens ,  
On ignoroit nos assaisonnemens ,  
On recherchoit la viande la plus rare ;  
Ce qui coûtoit le plus , passoit pour bon.

Pétrone ainsi peint le festin bizarre  
Que lui donna certain Trimalcion.  
On y servit avec profusion  
Des animaux entiers de toute espèce ;  
D'un porc surtout le cadavre hideux  
Si révoltant, si choquant à nos yeux ,  
Fut étalé , rôti tout d'une pièce ;  
Dès que ses flancs furent tranchés en deux ;  
On en tira l'oiseau brillant du Phase ,  
Chapons , dindons , becs-figues et perdrix :

Les conviés tous ravis, en extase,  
A cet aspect jetèrent de grands cris ;  
Le cuisinier fut loué par bêtise,  
Chacun mangea selon sa friandise,  
On dévora le porc et ses débris.

Qui serviroit à présent à ses hôtes  
Un tel repas? Au lieu d'être loué  
Des successeurs des Térences, des Plautes,  
En plein théâtre on seroit bafoué.  
Les fins gourmets à table délicate  
Ne souffrent point qu'un chétif gargotier  
Grossièrement travaille à la Sarmate.  
On veut surtout qu'habile en son métier,  
Par des ragoûts dont la saveur nous flate,  
L'artiste ait l'art de nous rassasier.  
Il faut encor, et j'allois l'oublier,  
Que toute table élégamment servie,  
Evite en tout l'air d'une boucherie ;  
Qu'un rôti coupé ne soit jamais sanglant ;  
Un tel objet d'horreur est révoltant.  
Un cuisinier qui brigue la louange,  
Doit déguiser les cadavres qu'on mange ;  
En cent façons il peut les disséquer,  
D'ingrédients il compose un mélange,  
La farce enfin lui sert à tout masquer.

Voilà par où le fameux Noël brille.  
Il imagine et jamais il ne pille  
De vieux menus d'autres maîtres d'hôtels ;  
C'est un Newton dans l'art de la marmite,  
Un vrai César en fait de léchefrite,  
Et surpassant nos héros actuels,  
Il les vaut tous aux palais sensuels.

Mais si ces vers tomboient à l'improviste  
Entre les mains d'un bourru janséniste,  
Zélé dévot et prompt à s'enflammer,  
Je crois d'ici l'entendre déclamer  
Contre ce monstre impie et sibarite  
Qui prône trop la volupté maudite ;  
Et vous loger l'auteur, sans le nommer,  
Au gouffre affreux que Lucifer habite.

Toutdoux, toutdoux, Monsieur le cénobite.  
Plus de bon sens, de grâce, moins d'humeur ;  
Entre nous deux c'est la raison, docteur,  
Qui seule doit juger notre querelle.  
A ses décrets ne soyez point rebelle ;  
Elle vous dit, si vous pouvez l'ouïr,  
Prétends-tu donc laisser évanouir  
Les dons du ciel qu'il verse en abondance ?  
S'il les donna, selon toute apparence,  
Ce fut afin que l'on pût en jouir.

User de tout, c'est le conseil du sage ;  
 Savoir jouir sans abuser de rien ,  
 Souffrir le mal , s'il vient , avec courage ;  
 Et bien goûter l'avantage du bien.

Hâtez-vous donc , Noël , servez la table :  
 Je sens déjà le parfum délectable  
 De vos ragoûts , on vient me les offrir.  
 Allons goûter de vos métamorphoses ;  
 Car puisqu'enfin , si l'on ne veut mourir ,  
 Tout homme doit chaque jour se nourrir ,  
 Ne nous donnez que d'excellentes choses.

### A UNE CHIENNE.

**J**e t'envie, ô bichon ! ta fortune prochaine !  
 Mon cœur voudroit te la ravir ;  
 Le sort te fait passer dans les mains de la  
 Reine ,  
 Et te dévoue à la servir.  
 Ah ! si le ciel vouloit par grâce  
 Me métamorphoser sous ton extérieur ;  
 D'abord j'occuperois ta place :  
 La servir , l'admirer , ce seroit mon bonheur.

## V E R S

P O U R

M A D E M O I S E L L E S C H I D L E Y ,

*qui avoit envoyé au Roi une charrue  
angloise.*

---

O Miss! vous pensez donc à moi?  
Cet instrument d'agriculture  
Dont vos bontés m'ont fait l'envoi,  
Désigne trop à quel emploi  
Vous allez mettre ma figure;  
Tout autrement organisé,  
Par vos mains métamorphosé,  
Je m'en vais donc changer d'espèce.

Vous savez quelle fut Circé :  
Vous lutes dans votre jeunesse  
De quel effroi parut glacé  
Le sage, le prudent Ulysse,  
Lorsque Circé par artifice  
Transforma tous ses courtisans  
En autant d'animaux broutans,

Dans votre généalogie  
Circé, dit-on, tient le haut bout,  
Et vous lui ressemblez en tout,  
Autant en beauté qu'en magie.

Mais pourquoi voulez-vous sur moi  
Eprouver l'effet de vos charmes?  
Vous savez que de bonne foi  
Vous voyant je rendis les armes.

Désormais leur pouvoir fatal  
Va charger ma tête chenue  
Du joug pesant de la charrue,  
Et me change en cet animal  
Dont le pas lourd trace avec peine  
Un léger sillon dans la plaine.

Certain Nabuchodonosor  
Eut autrefois un pareil sort.  
Jupiter prit bien l'enveloppe  
D'un jeune et ravissant taureau  
Pour enlever la belle Europe.  
Quand l'Amour leur ceint son bandeau  
On a vu les Nymphes, les belles,  
Vers les dieux faisant les cruelles,  
S'adoucir pour les animaux.

Ces traits ne nous sont pas nouveaux:  
Léda soupira pour un cygne:



L'or même fut l'amant indigne  
Qui triompha de Danaé;  
Vous savez de Pasiphaé  
Le goût bizarre et le caprice.  
Mais le sexe est plein de malice.

Si pour gagner votre faveur  
Il faut passer par telle chose,  
Je risque la métamorphose,  
Afin de fléchir votre cœur.

Quelle qu'enfin soit la figure  
Où vous voudrez me transformer,  
Je la prendrai, je vous le jure,  
Si vous promettez de m'aimer.

---

A

V O L T A I R E.

---

**S**ur la fin des beaux jours dont vous fîtes  
l'histoire,  
Si brillans pour les arts, où tout tendoit au  
grand,  
Des François un seul homme a soutenu la  
gloire.

Il sut embrasser tout : son génie agissant  
 A la fois remplaça Bossuet et Racine,  
 Et maniant la lyre ainsi que le compas,  
 Il transmit les accords de la Muse latine  
 Qui du fils de Vénus célébra les combats.  
 De l'immortel Newton il saisit le génie,  
 Fit connoître au François ce qu'est l'attraction;  
 Il terrassa l'erreur, la superstition.  
 Ce grand homme lui seul vaut une académie.

---

A

V O L T A I R E.

**C**ombien Tiriot a d'esprit  
 Depuis que le trépas en a fait un squelette;  
 Mais lorsqu'il vége-toit dans ce monde maudit,  
 Du Parnasse françois composant la gazette,  
 Il n'eut ni gloire ni crédit.  
 Maintenant il paroît par les vers qu'il écrit  
 Un philosophe, un sage, autant qu'un grand  
 poëte.

Aux bords de l'Achéron où son destin le jette,  
Il a trouvé tous les talens  
Qu'une fatalité bizarre  
Lui déma toujours lorsqu'il en étoit temps,  
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.  
Enfin les trépassés et tous nos sots vivans  
Pourront donc aspirer à briller comme à plaisir,  
S'ils sont assez adroits, avisés et prudens,  
De choisir pour leur secrétaire  
Virgile, Orphée, ou mieux Voltaire.

---

A

## V O L T A I R E.

**N**on, plus je ne veux à Paris  
Avoir de courtier littéraire.  
Je n'y vois plus ces beaux esprits  
Dont nombre d'immortels écrits  
En m'instruisant savoiènt me plaire.  
Je ne veux de correspondans  
Que sur les confins de la Suisse,  
Province qui jadis étoit très-fort novice  
En arts, en esprit, en talens,



## É P I T R E.

Dans ce vaste univers, le globe où nous  
vivons,

Lui sert à mon avis de petites maisons.

De fous, d'extravagans, la bizarre cohue

De Lisbonne à Peckin offre en grand à ma vue

Un pré de mille fleurs richement émaillé :

Sur cette ample pâture, un esprit éveillé

Saisit malignement la fleur du ridicule,

L'extrait et l'assaisonne au fond de sa cellule.

Un Quaker me dira d'un air sombre et  
chagrin

Qu'il faut toujours couvrir les défauts du  
prochain :

Mais lorsqu'un fat abonde en traits de ba-  
lourdise ,

Loin d'en verser des pleurs, je ris de sa sottise.

J'aime à rire, il est vrai, même aux dé-  
pens des rois ;

Je hais le misantrope et les fronts trop sournois.

Je préfère à ce fou que l'on nomme Héraclite ;  
 Ce fou plus gai que lui , l'enjoué Démocrite :  
 Sans se fâcher de rien , il s'amusoit de tout ;  
 De nos frivolités il avoit vu le bout.

Et qu'importe en effet qu'un esprit sot et  
 louche

D'un flux de pauvretés jaillissant de sa bouche  
 M'étourdisse un moment , bavardant sans  
 esprit ?

Cet arbuste est restreint à porter un tel fruit :  
 A m'amuser de lui mon penchant me convie,  
 Son ridicule est fait pour égayer ma vie.

Oui , je te le confesse ici , mon cher Da-  
 mon ,

Ma rate qui sans toi risquoit l'obstruction ,  
 T'entendant pérorer d'une mine effrontée ,  
 En riant cet hiver , s'est si bien dilatée ,  
 Qu'à ton seul souvenir mon mal a disparu.

Au beau monde , à la cour , Damon s'é-  
 toit intrus

Il décidait de tout sans jamais rien com-  
 prendre ;

Un cercle autour de lui se formoit pour l'en-  
 tendre ;

Là s'empressoit en foule un peuple curieux,  
Tendant le cou, ouvrant les oreilles, les yeux,  
Se pâmant de plaisir des traits de balourdise  
Qu'innocemment Damon leur lâchoit par  
bêtise.

Jem'empresse, et je perce à travers le concours  
Où notre fat s'épanche en sublimes discours.

La M\*\*\* a su, dit-il, toucher mon ame. —  
Ah! Monsieur, c'est beaucoup d'allumer une  
flame

A soixante et dix ans. — Elle en a trente au  
plus,

Répond le discoureur; telle parut Vénus  
Quand on la vit flotter sur le sein d'Amphi-  
trite. —

Sur son discernement chacun le félicite ;  
Il avoue à la fin qu'il ne la connoît pas.

Quelqu'un d'officieux sentant son embarras,  
De discours en discours vous le promène en  
France.

C'est le pays, dit-il, où brille la finance. —  
Eh! Monsieur, ce royaume est si fort en-  
detté. —

C'est le dernier effort de son habileté

D'épuiser les trésors de voisins économes ;  
 Berne ainsi qu'Amsterdam lui fournissent des  
 sommes.

Ah ! quel plaisir aura le plus chrétien des rois ,  
 Lorsque l'abbé Terray , par de nouveaux ex-  
 ploits

Englobant les voisins dans la chute commune,  
 D'un coup de plume un jour ravira leur for-  
 tune.

Voyez-vous , dans ceci tout est grand et nou-  
 veau ;

Faillite d'un banquier n'a pour moi rien de  
 beau ;

Mais quand un grand État vise à la banque-  
 route ,

Le crédit abymé, le richard en déroute ,  
 La consternation qui trouble les esprits,  
 D'un colosse ébranlé les étonnans débris ,  
 La chute des Crésus tombés de leur pinacle ,  
 L'ébranlement affreux que produit ce spec-  
 tacle ,

Le rend en même temps rare et majestueux. —

Eh ! quoi ! vous plaisez-vous au sort des  
 malheureux ? —

Non pas, mais on en parle, et ce sujet amuse —



Voilà vraiment, Monsieur, une excellente  
excuse —

On l'interrompt. L'un dit, en France on voit  
au moins

Que pour le militaire on épuisa ses soins.  
Tant de fameux héros, il est vrai sans prati-  
que,

Dans leurs savans écrits enseignent la tacti-  
que;

Il n'est dans leurs vieux corps pas jusqu'au ca-  
poral

Qui ne figure ailleurs comme un bon général;  
Chez eux de ce grand art il faudra nous in-  
struire. —

Oui, dit le Schach-Baham; mais j'y trouve  
à redire

Qu'à présent la colonne a moins d'admira-  
teurs;

Les Thébains s'en servoient, et tous nos vieux  
auteurs

Trouvent cette ordonnance admirable et re-  
quise;

Sa masse enfonce tout, et même dans Moïse  
Vous voyez précéder le Juif guidé par Dieu.  
Une colonne d'air, ou colonne de feu. —

Quelle érudition, s'écrioit tout le monde!  
Science universelle! ô caboche profonde!

Mais le canon, Monsieur, ce foudre des  
guerriers,

Ecrase la colonne et flétrit ses lauriers;

Elle est détruite avant que d'agir — je m'en  
moque —

Comment la garantir? — je marche, avance,  
et choque —

Cela pourroit manquer — vous êtes trop crain-  
tif;

Trois rangs ne peuvent rien contre un corps  
si massif.

Si l'on m'écoute, il faut que Monteynard  
ordonne

Que toujours le François vous attaque en  
colonne.

Ah! vous aurez le temps de mûrir vos  
projets:

Nous jouissons ici d'une profonde paix;  
Du temple de Janus les portes sont fermées,  
Les arts sont florissans à l'abri des armées,  
L'envie est enchaînée, et les grands potentats  
Font dans ce calme heureux prospérer leurs

Etats. —

Cela vous plait à dire, a répondu mon  
homme;

De l'Espagne en Ecosse, et du Pont jusqu'à  
Rome,

Des esprits agités la fermentation

Va mettre incessamment l'Europe en action.

Pouvez-vous supposer que de sang froid on  
souffre

Qu'un royaume en trois parts par trois voi-  
sins s'engouffre,

Qu'on s'arroe des droits, que trois princes  
d'accord

N'aient pas même imploré les arbitres du sort?--

Qui sont-ils, s'il vous plait? — La France et  
l'Angleterre.

Vous les verrez bientôt portant partout la  
guerre,

Corriger et punir des écoliers mutins,

Qui jouant les grands rois, ne sont que des  
gredins. —

Ah! pour la Prusse au moins nous vous de-  
mandons grace. --

Peine perdue, il faut que justice se fasse.

Que droit Richelieu, Philippe deux, Cromwel,  
Grands hommes qu'illustra l'art de Machiavel,

Si dans nos jours déçus, de lâches politiques  
 Craignoient de s'égarer sur leurs pas héroï-  
 ques?

On connoîtra dans peu la France et d'Ai-  
 guillon;

Le Sarmate a chez eux sonné le réveil.

Vous allez voir du nord la fierté confondue;

Catherine sera par Mustapha battue,

Du fond de la Gothie un innombrable essaim

Des murs de Pétersbourg changera le destin;

L'Hellespont rassuré ne verra plus de Russe,

Et l'on extirpera jusqu'au nom de la Prusse.—

Ah! votre ame s'exalte, et vous prophé-  
 tisez,

Dit doucement quelqu'un. — Les feux sont  
 attisés,

Lui repartit mon homme; on va voir des mi-  
 racles:

Ce sont des vérités et non pas des oracles. —

La Lippe à Buckebourg s'en réjouira bien,

Reprit-on, sans la guerre il ne tient plus à  
 rien;

Voilà l'occasion, il pourra reparoître. —

Il est mort. — Ce matin j'en reçus une let-  
 tre. —

Non , il est mort , vous dis-je , un gros mar-  
chand forain ,

Revenu de Bronswick , fut présent à sa fin . —

Mais ce marchand , Monsieur , est mal instruit  
sans doute . —

Eh ! quoi ! faut-il douter de tout ce qu'on  
écoute ? —

C'est qu'aucun mort jamais du tombeau n'é-  
crivit ,

Qu'un marchand n'a d'objet que celui du  
crédit ,

Et qu'on se voit moqué quand on est trop  
crédule . —

Non , répliqua Damon , je suis né sans scrupule ;

Je crois tout bonnement : comment examiner ,  
Vétiller les propos , sans succès me peiner ;  
L'esprit toujours tendu , peser dans ma ba-  
lance

La vérité dans l'un , en l'autre l'apparence ?

Non , j'y vais rondement , je crois tout ce  
qu'on dit ;

Journal , folliculaire , imprimé , manuscrit ,  
Miracles , s'il le faut , rien ne m'est indigeste ;  
Je figure , il suffit , que m'importe le reste ?

Mais, Monsieur, — mais Monsieur — mais La  
Lippe est vivant.—

Que m'importe qu'il vive ou soit agonisant ?

Voilà comme on entend raisonner le vul-  
gaire.

Diderot prévenu croit tout homme un Vol-  
taire.

Il se porte avec zèle à vouloir l'éclairer ;<sup>1</sup>

Il y perdra ses soins, sans le régénérer.

Mais vous, mes chers amis, qui dévorés de  
gloire,

Voulez tracer vos noms au temple de mé-  
moire,

Hélas ! examinez le public en détail,

Stupide, ignorant, sot, méprisable bétail ;

C'est là l'organe impur de votre renommée ;

Au prix de votre sang il vous vend sa fumée :

Vous placez le bonheur dans l'appât décevant

D'être applaudi, loué par ce peuple ignorant ;

Mais il blâme souvent, car la chance est dou-  
teuse.

Trompé par des frippons, sa langue veni-  
meuse

Flétrit ce Julien qu'on nomma l'Apostat ;

Ce philosophe étoit la gloire de l'Etat.

Un pontife insolent, natif de Naziance,  
Calomniant ses mœurs, sa bonté, sa clémence,  
En fit un monstre aux yeux de la postérité.

Après plus de mille ans parut la vérité.  
D'Argens rendit justice aux vertus du grand  
homme ;

La superstition en frémit jusqu'à Rome,  
Et le mensonge impur effacé de son nom  
Rétablit pour jamais sa réputation.

Que nous importent donc les rumeurs du  
vulgaire ?

Il critique, il approuve, il outrage, il révère,  
Il tourne à tous les vents ; qui connoît ses res-  
sorts ,

L'excite en se jouant, ou calme ses trans-  
ports.

C'est l'immortalité dont l'espoir nous enivre.  
En sauvant notre nom, nous croyons encor  
vivre ;

Mais sitôt que la tombe a renfermé nos corps,  
Les vains bruits du public sont perdus pour  
les morts ;

Ce sont des préjugés, il n'en faut point au  
sage ;

Il saura mépriser ce vil aréopage.

Mais que fais-je ? et de moi que penseroit  
Zénon ?

Tandis que je combats la vanité du nom ,  
D'un ascendant vainqueur sentant l'effort su-  
prême ,

Mon cœur de ma raison contredit le système.  
Je repolis ces vers au point de m'énerver ,  
Pourquoi ? Pour qu'à Ferney l'on puisse m'ap-  
prouver ,

Et qu'on imprime un jour dans quelques vers  
grotesques :

„ Il est le moins mauvais des rimailleurs tudes-  
ques. „

## ÉPIÎRE

à

D'ALEMBERT.

**V**ous ne le croirez point, sage Anaxagoras,  
Qu'au siècle où nous vivons, il soit en ces États,  
Même au sein révééré de notre Académie,  
Un ennemi secret de la philosophie,



Qui jadis reconnu pour très-mince aumô-  
nier ,

Fait métier maintenant de nous calomnier :

Cependant il s'érige en écrivain habile.

Ce bel-esprit pesant nourri \* \* \* \* ,

Soutient que tout penseur qui régimbe à son  
frein ,

Que tout bon raisonneur n'est qu'un franc li-  
bertin ,

Aux plaisirs adonné , séduit par Epicure ,

Qui suit brutalement l'instinct de la nature ;

Mais qu'il attend le jour de deuil , d'adversité ,

Où ce penseur hardi tristement alité

Verra de près la mort qui de sa faux tran-  
chante

Dans ses sens affoiblis portera l'épouvante ;

Qu'alors ses goûts charnels se réduisant à rien ,

La peur du vieux Satan le rendra bon chré-  
tien.

Passé qu'en un sermon un sot ainsi s'ex-  
prime ,

Mais mon docteur écrit, ce vil fatras s'imprime ,

On le lit en bâillant à l'honneur du Midas.

Faut-il donc me guetter au moment du  
trépas ,

Pour me persuader que deux fois deux font  
quatre ?

Je le crois en santé, sans même en rien ra-  
battre ;

Mais quand un imbécille, un bavard importun  
Soutient effrontément que trois ne valent  
qu'un ,

Je renvoie aussitôt ce zélé fanatique  
Aux premiers élémens de son arithmétique ;  
Ou je lui dis : Monsieur, quelle est la pension  
Que le synode attache à votre fonction ? ...  
Mille-écus... Mais, Monsieur, si contre votre  
attente

On vous dit, les voilà ; vous comptez trois  
cent trente :

Les yeux tout enflammés, frémissant de fureur,  
Vous vous rûrez d'abord sur ce mauvais pa-  
yeur...

*Distinguo*, me dit-il, c'est un fait ordinaire,  
L'autre est de notre foi l'ineffable mystère. ...

Et garde donc pour toi ton merveilleux secret.  
Pourquoi le divulguer ? tu n'ès qu'un indiscret,  
Qui, l'esprit tout farci de contes incroyables,  
Viens pour des vérités nous débiter tes fables.

Crois-tu donc, si j'étois malade agonisant,  
Obsédé par malheur d'un cafard insolent,

Qui me dit qu'en ce jour Jupiter par la tête  
 Accoucha de Minerve, et qu'en chômant sa fête,  
 Je pourrois à l'instant recouvrer ma vigueur,  
 Crois-tu que ce propos m'induiroit en erreur ?  
 Non, ce fourbe y perdrait toute son industrie.

Le cigne de Lédà, \* \* \* \*

Jadis ont fait fortune auprès des potentats,  
 Lorsqu'on étoit crédule et qu'on ne pensoit pas.  
 Le monde étoit tombé dans ces temps en  
 syncope ;

Maintenant la raison, l'esprit se développe  
 Rien n'est cru s'il n'est pas clairement démontré,  
 On rejette un verbiage obscur mais consacré,  
 Aux mots vides de sens ont succédé des choses,  
 Par des effets certains nous remontons aux  
 causes,

La nature muette apprit à s'exprimer,  
 On sut l'interroger, et même l'animer.  
 Les miracles dès-lors à nos yeux disparurent,  
 La vérité régna, les charlatans se turent,  
 La critique éclairée étourdit les docteurs,  
 Et partout la raison poursuivit les erreurs.

Non, non, dit mon cafard, c'est par li-  
 bertinage

Que l'incrédulité prévalut en cet âge. . . .

Eh! quoi donc! grand docteur, connois-  
tu Spinosa?

Qui jamais de débauche en son temps l'ac-  
cusa?

Et Bayle, plus profond, qu'un faquin mé-  
prisable

Persécuta long-temps d'un zèle charitable,  
Nul penchant sensuel ne put le détourner  
Du plaisir de penser et de bien raisonner.

Et ce bon Empereur, de tous rois le mo-  
dèle,

Cet homme en tout parfait, le divin Marc  
Aurèle,

Penses-tu que ce fût un gros voluptueux,  
Un pourceau d'Epicure, un prince crapuleux?  
Peux-tu d'un Antonin faire un Sardanapale?

O fureur de parti! rage théologale!

C'est toi qui corrompis la probité, les mœurs  
De ces fourbes tondus et de leurs sectateurs.  
Pour maintenir la foi chancelante et douteuse,  
Tout cagot sans rougir aima fraude pieuse;  
L'audace osa forger les livres Sybillins,  
La légende s'enfla de faux martyrs chrétiens,  
On supposa depuis de fausses décrétales,  
Et la religion n'offrit que des scandales.

Faut-il pour appuyer la simple vérité  
 Qu'un mensonge odieux souille sa pureté ?  
 Jamais Newton, ni Locke en leur philo-  
 sophie

N'ont mêlé des poisons aux sucs de l'ambroisie ;  
 L'expérience en main ils surent se guider.  
 Ils prouvent ; c'est ainsi qu'il faut persuader.

Mais si l'on en croyoit la troupe consacrée ,  
 En soutane , en rabat , à tête tonsurée ,  
 Dieu , qu'ils nous ont dépeint tout aussi mé-  
 chants qu'eux ,

Deviendrait un objet indigne de nos vœux ,  
 Ils l'ont fait le tyran le plus inexorable ;  
 Pour assouvir sa rage , il rend l'homme cou-  
 pable ;

Non content d'exercer sur lui sa cruauté ,  
 Il prétend le punir durant l'éternité ;  
 Si Lucifer sur nous eût usurpé l'empire ,  
 Notre condition ne pourroit être pire.

Ce n'est point là le Dieu dans mon cœur  
 adoré ;

Le mien doit mériter un hommage éclairé.  
 La terre me l'indique et le ciel me l'annonce ;  
 Un but marqué dans tout , en sa faveur pro-  
 nonce .

Mon estomac digère , et des sucs nourrissans  
 Vont réparer mon être et prolonger mes ans ;  
 Mon œil est fait pour voir , l'oreille pour en-  
 tendre ,

Le pied pour me porter , le bras pour me dé-  
 fendre ,

Et si j'ai de l'esprit , celui dont je le tiens ,  
 En doit posséder plus que n'en ont les hu-  
 mains.

Qui pourroit me donner ce qu'il n'a pas lui-  
 même ?

Voilà pourquoi j'admets ce mobile suprê-  
 me.

Le fameux Copernic, vos Newtons, vos experts  
 Ont deviné les lois qui meuvent l'univers ;  
 Les astres dans leur cours ont une allure stable ;  
 Comment un pur hasard, inconstant, variable,  
 Pourroit-il maintenir ces éternelles lois ,  
 Dont l'art pousse et suspend tant de corps à  
 la fois ?.

Convenons donc qu'un être intelligent préside  
 Au ressort qui produit ce spectacle splendide ;  
 Mais sans le définir mon cœur doit l'adorer.  
 Sans lui je ne pourrais vivre ni respirer :  
 Donc ce divin moteur est bon par excellence ;

Au

Au dessus des mortels, à l'abri de l'offense,  
Rien ne peut l'exciter à la méchanceté.

Je me suis vu souvent sur les bords du  
Léthé,

Et j'aurois entendu hurler de près Cerbère,  
Si l'enfer n'étoit pas un être imaginaire.

Dans ce moment fatal où la mort m'apparut,  
La peur ne m'a jamais fait payer de tribut;  
Recueillant mes esprits, concentré en moi-  
même,

Je fus inébranlable, et ferme en mon système;  
L'erreur que je bravois, étant plein de santé,  
Ne prit point à mes yeux l'air de la vérité;  
Aucun doute importun ne troubla ma con-  
science,

Et je fixai la mort d'un œil plein d'assurance.

C'est lorsque notre esprit jouit de sa vi-  
gueur

Qu'il faut examiner, sonder la profondeur  
Des secrets enfouis au sein de la nature,  
Trouver la vérité dans cette nuit obscure,  
Peser tout mûrement, avancer à pas lents.  
Quand on s'est décidé sur ces points importants,  
Rien ne peut plus dès-lors troubler la paix  
de l'ame.

Mais quoi! déjà ces vers font-ils rougir \*\*\*?  
 N'entends - je pas les noms de relaps, d'a-  
 postats?

Nous sommes à tes yeux plus vils que des  
 forçats;

Je suis un échappé des bancs de ses galères,  
 Ses droits sur moi sont tels que s'en font les  
 corsaires

Sur ceux que la victoire a rendus leurs captifs.  
 Que l'on me compte donc parmi ces fugitifs  
 Dont l'effort généreux a su briser les chaînes.

Heureux qui délivré de ces lois inhumaines,  
 De ce joug de l'esprit, mortel à la raison,  
 Méprise également Satan comme Pluton;  
 Qui d'un bras vigoureux terrasse le mensonge,  
 Et foule aux pieds l'erreur où l'Europe se  
 plonge.

Tels sont mes sentimens, ô profond d'A-  
 lembert!

Et neutre entre Calvin, Ganganelli, Luther,  
 Je tâche en tolérant leur fougueuse séquelle,  
 D'éteindre ou d'amortir la fureur de leur zèle;  
 Mais ces soins sont perdus et mes efforts sont  
 vains,

Un mortel rendroit-il des tigres plus humains?



Aussi froid au sujet de dispute et de haine ,  
Au fanatisme affreux dont leur mal se gan-  
gréne ,

Qu'exempt des passions dont la frivolité  
Entraîne à décider avec témérité ,

J'ai consacré mes jours à la philosophie.

J'admets tous les plaisirs innocens de la vie ,  
Et sachant que dans peu ma course va finir ,  
Je jouis du présent sans peur de l'avenir.

Que est après la mort l'épouvantail à craindre ?  
Seroit-ce ces enfers qu'Ovide eut l'art de  
peindre ,

Et que nos sots dévots ont depuis adoptés ?

Quittons , quittons l'amas de ces absur-  
dités :

Pensons comme on pensoit dans le sénat de  
Rome.

Que lui dit Cicéron, ce Consul, ce grand  
homme ?

„ Rien ne reste de nous , Messieurs , après la  
mort. “

Mais faut-il s'affliger que tel est notre sort ?

Si le corps et l'esprit souffrent la même injure ,

Je rentre et me confonds au sein de la na-  
ture ;

S'il échappe au trépas un reste de mon feu,  
Je me réfugîrai dans les bras de mon Dieu.

---

A U

BARON DE POELLNITZ

f u r

*sa résurrection.*

---

Ah! vous voilà ressuscité, Baron!  
Et près d'entrer dans la fatale barque,  
Heureusement repoussé par Caron  
Des bords du Styx, des rives d'Achéron,  
Vous vivrez donc en dépit de la Parque.

Avouez-nous que vous êtes plus fin  
Que Caron, joint avec l'esprit malin.  
Il espéroit d'un Baron bonne aubaine;  
Il se flattoit qu'il viendrait la main pleine  
De bons ducats, louis, fédéricis d'or,  
Pour lui payer tous les frais du transport.  
Mais le Baron poliment lui proteste  
Qu'il n'est venu qu'en équipage leste,

Que méprisant l'or et les vils métaux,  
Et que n'ayant su payer de sa vie  
Créanciers qui servoient sa folie,  
Il n'est séant de payer ses bourreaux.

    Tout aussitôt de ces morts qui passè-  
rent

Aux sombres bords, mille voix s'élevèrent;  
Ils disoient tous : nous lui fimes crédit,  
Et notre argent jamais il ne rendit.  
Distinctement, la mine refrognée,  
Le vieux Caron ces propos entendit,  
Et d'un grand coup de sa rame empoignée  
Qui durement sur votre dos fondit,  
Vous repoussa de sa barque et de l'onde;  
D'un soubresaut vous revintes au monde,  
Et notre vieux Baron il nous rendit.

    Qu'on est heureux quand domptant ses  
foiblesses

On se refuse à l'appât des richesses !  
Un avare est un faux calculateur,  
Qui se méprend sur le fait du bonheur,  
Qui sans jouir, sournois dans sa cellule,  
Sans cesse amasse et sans cesse accumule,  
Un rustre enfin, dont l'esprit sot et lourd  
Ne connut point les charmes de l'amour,

Des beaux esprits les fines gentillesse,  
Et les plaisirs des princes, des princesses,  
Qui, hors Plutus, pour tout le reste est sourd.

Mais vous, Baron, peu soucieux d'espèces,  
Vos jours sont purs, et votre esprit serein  
N'est point distrait des soins du lendemain ;  
Vous ignorez et calcul et finance,  
Et ne vivez que de bonne espérance.

Ainsi pensoit la grave antiquité.  
Souvenez-vous qu'en Grèce les sept sages  
Ont reconnu de plus grands avantages  
Dans l'humble état d'honnête pauvreté,  
Qu'à posséder de vastes appanages,  
Les vils objets de la cupidité.

Votre Mentor vous a dans la jeunesse  
Souvent parlé du puissant Roi Crésus  
Nageant dans l'or, plongé dans la mollesse,  
Et d'un manant nommé le pauvre Irus.  
L'orgueil du Roi se fondoit sur Plutus ;  
Il s'égaloit aux dieux par sa richesse,  
Quand tout-à-coup le conquérant Cyrus  
Dans des combats détruisit son armée.  
L'ame du Roi, de douleur abymée,  
Ne sentoit plus qu'horreur, que désespoir ;  
Tandis qu'Irus, insensible et tranquille,

Vit l'ennemi s'emparer de la ville,  
Voler, piller, brûler, sans s'émouvoir.

La pauvreté, qui nous met hors d'atteinte,  
Nous met encore à l'abri de la crainte.  
Sans bien on a l'esprit toujours égal ;  
Tandis qu'on voit ces grands, ces ames vaines,

Se consumer en d'inutiles peines,  
Pour se soustraire à leur destin fatal.

Loin des chagrins qui rongent ces illustres,  
Vous avez su, pour avoir mieux choisi,  
Sur votre chef rassembler seize lustres,  
Vivant toujours joyeux et sans souci.

Ne changez donc jamais de conduite,  
Dépensez tout, soyez bon parasite,  
Et vous vivrez satisfait et content,  
Toujours heureux et toujours jouissant  
Des biens qu'enfin vous laissa la fortune.  
Lorsque vos yeux sont chargés de pavots,  
Un rêve affreux d'une image importune  
Ne troublera jamais votre repos.

Permettez donc encor que je compare  
Votre destin au sort d'un vieil avare.  
Quand le jour vient, ce jour tant odieux,  
Qu'il lui faudra dénicher de ces lieux,

Ce gros richard qu'on dit homme de mise ;  
Tout moribond péniblement s'épuise  
A fabriquer un ample testament.  
Aux tribunaux, quoiqu'on s'en formalise ;  
Vingt avocats affamés, disputant,  
Trouvent pour eux ses biens de bonne prise,  
Et vont réduire, en vous le commentant,  
Ses volontés et ses dons à néant.

Vous êtes sûr, en perdant la lumière,  
Qu'exactement on exécutera  
Et codicille et volonté dernière ;  
Car, vieux Baron, rien ne vous restera,  
Et vous serez votre héritier vous-même.  
Que j'applaudis encor sur ce point-là,  
Ainsi qu'en tout votre prudence extrême !

Mais je m'é gare en n'appercevant pas  
Que ce n'est point, ô Pœllnitz ! votre cas ;  
Car si Caron veut que notre séquelle  
Du noir Pluton n'habite les États  
Qu'en lui payant le fret de sa nacelle,  
Exempt, Baron, à jamais du trépas,  
Vous jouirez d'une vie éternelle.

---

---

*ÉPIÏRE*

A M A D E M O I S E L L E

D E K N E S E B E C K

sur

*le saut qu'elle fit de son carrosse lorsque ses  
chevaux prirent le mors aux dents.*

---

Qui m'auroit dit qu'un jour sur ma guitare,  
Dont les accords sont peu mélodieux,  
Je chanterois, à l'envi de Pindare,  
Des Prussiens les exploits glorieux;  
Non ces combats qui renversent les trônes,  
Mais les hauts faits d'illustres Amazones,  
Plus beaux, plus grands et plus merveilleux.

Viens Calliope, il faut que tu m'inspires,  
Pour bien chanter ces exploits étonnans.

Ah! je te vois, en me rebutant, rire  
Qu'un vieux soudard, chargé du poids des ans,  
Le front ridé, les cheveux blanchissans,

Se croie encor dans l'âge du délire ,  
Et d'Apollon veuille toucher la lyre.

Hé bien ! sans toi , sans tes puissans secours ,  
Pour réveiller cette flamme divine ,  
Il suffira que ma Muse mesquine  
Se représente avec tous ses atours  
La Knesebeck , ce vrai phénix des cours ,  
Et de nos temps la plus grande héroïne :

Oui , je la vois ; son air est assuré ,  
Son front serein ; son esprit ferme et calme ,  
Qu'aucun péril n'a jamais altéré ,  
Est toujours sûr de remporter la palme.  
Telle autrefois , défendant les Latins ,  
Près de Turnus parut cette Camille ,  
Tant célébrée autrefois par Virgile ,  
Dont la valeur retarda les destins  
Du bon Énée et des guerriers troyens.

Notre Nymphé est plus belle et plus  
jolie ,  
Peut-être aux champs de Mars moins aguerrie ,  
Moin sanguinaire en livrant des combats ;  
Mais préférable en pudeur , en appas ,  
A ce qu'étoit la Nymphé d'Italie.  
Aurai-je assez de force en mes poumons  
Pour vous chanter sans abaisser mes sons ,



Sans verbiage , en rapporteur fidelle ,  
Ce qui rendit cette fille immortelle ?

Non , ce n'est point l'adresse des cour-  
siers

Qui triomphoient aux joutes olympiques ,  
Et dont Pindare en ses vers héroïques  
Peint les héros couronnés de lauriers ;  
Mais ce seront des efforts de courage  
Qu'Hercule auroit eu peine d'égaler :  
Voir de la mort la redoutable image ,  
Et cependant agir sans s'ébranler.

Venons au fait ; tableau d'après nature  
N'a pas besoin d'être orné de bordure ;  
Ceci n'est point la légende d'un saint ,  
Mais un grand fait reconnu pour certain.

La Knesebeck , sur un beau char portée ,  
Se promenoit au parc près de Berlin ;  
D'un ciel tout clair l'aspect l'avoit tentée  
De respirer un air pur et serein ,  
Qu'en toute ville opulente , habitée ,  
Il faut chercher dans les champs au lointain.

Son char à peine a passé la limite  
De nos remparts , que ses coursiers ardens  
Trop ressemblans aux chevaux d'Hyppolite,  
Bientôt fougueux prennent le mors aux dents ;

Mais aucun monstre à gueule flamboyante,  
Le dos couvert d'écaille jaunissante,  
Du fond des eaux sur eux ne s'élança ;  
Un hasard seul ainsi les courrouça.  
Mon héroïne, en gardant contenance,  
Vit sans pâlir, la grandeur, l'éminence,  
Du sort affreux qui ses jours menaça.  
Là se présente à son ame assurée  
Les flots profonds des rives de la Sprée.  
Ah! quel spectacle affreux et plein d'hor-  
reur,  
D'être exposée à se voir bien mouillée,  
Et qui pis est, engloutie ou noyée!  
Quand à la cour on est Dame d'honneur,  
Que faire hélas! en un pareil malheur?  
Désespérer est chose fort commune;  
Mon heroïne avoit un plus grand cœur:  
Elle sut bien gouverner la fortune,  
Et se sauver par excès de valeur.

Tel et moins fier parut le grand Eugène,  
Quand de Belgrad à demi ruiné  
Accélérant la conquête prochaine,  
Il fut soudain des Turcs environné;  
Il soutint bien l'honneur du diadème,  
Prenant d'abord un parti décisif,

Il marche au Turc dans ce péril extrême,  
Le bat, le force, et le rend fugitif.

Mon héroïne agit en tout de même,  
Sans s'émouvoir, lamenter ou pleurer,  
Hors de son char, sans se désespérer,  
L'air assuré, le maintien toujours libre,  
Elle s'élançe, et connoissant à fond  
Les lois qu'observe un corps en équilibre,  
Elle retombe heureusement à plomb ;  
Tandis qu'au loin, d'une course rapide,  
Ses six coursiers entraînent leur guide.

Tout étoit grand ; la résolution,  
Et le projet, et l'exécution,  
Qui délivra notre illustre héroïne  
Du soin fâcheux, plus qu'on ne l'imagine,  
De présenter ses charmes à Pluton,  
Ou d'assister dans ce gouffre profond  
Au grand couvert de Dame Proserpine,  
Ce qui n'est plus à présent du bon ton.

Que Rome encor avec faste publie  
La fermeté, l'audace de Clélie,  
Dont le cheval rapidement nagea,  
En la sauvant du camp de Porséna ;  
Au quadrupède en est tout le mérite ;

Mais la Romaine ainsi prenant la fuite,  
À sa parole indignement manqua :

La Knesebeck n'étoit point en ôtage ;  
Elle pouvoit selon sa volonté  
Sauter d'un char dont la rapidité  
Près de quitter les dunes du rivage  
Alloit noyer elle et son équipage.

Plus d'un guerrier a partagé l'honneur  
De ses exploits avec toute l'armée ;  
Quand d'un beau feu sa troupe est animée,  
Ce feu peut rendre un ignorant vainqueur.

Mais notre belle a le noble avantage  
Plus recherché, plus rare et plus flatteur,  
Que ses exploits lui sont dûs sans partage ;  
Par sa valeur surmontant le danger,  
Elle dédaigne un secours étranger.

Si tout concourt à sa solide gloire,  
Il manquera pourtant à son histoire  
Un grand poëte, un célèbre artisan,  
Comme il en fut aux bords de l'Éridan.

Combien de noms, bien dignes de mé-  
moire,  
Sont peu connus dans ce vaste univers ?  
Un exploit perd, s'il n'a pour le repandre

Un fier prôneur qui le vante en beaux vers.  
A tout propos on nous cite Alexandre,  
Sans rappeler les faits d'un conquérant  
Aussi rapide, et dans le fond plus grand,  
Qui subjugua lui seul l'Asie entière.  
Si l'on néglige à ce point Tamerlan,  
C'est qu'il ne put trouver dans le levant,  
Pour relever sa vertu guerrière,  
Un Quinte - Curce, un Virgile, un Homère.  
Ce Tamerlan se trouvoit dans le cas  
Où vos exploits seront réduits, ma chère;  
Pour les chanter vous ne trouverez pas  
Un Arioste, un Dryden, un Voltaire.

De ces grands saints, je suis l'humble  
valet,

Et leur trompette en mes mains est sifflet.  
Quel prix auront des vers velches, tudesques,  
Sans élégance, encor, moins pittoresques,  
Et réprouvés par l'Abbé d'Olivet.  
Un rimailleur rebuté d'un puriste  
A devant lui la perspective triste,  
Qu'étant beaucoup rabaissé sous Brébeuf,  
Il est chanté par le coq du Pont-neuf.

Mais en dépit des talens que refuse  
Le dieu des vers à mon ingrate Muse,

Je puis pourtant, sans trop m'aventurer,  
A l'univers prouver et démontrer  
Qu'on trouve ici parmi nos prussiennes  
Autant et plus que n'a souvent vanté  
La très-bavarde et docte antiquité  
Dans les hauts faits de ses concitoyennes ;  
J'honore fort Homère et ses Sirènes,  
Mais quoi qu'ait dit ce grand poète grec,  
Je lui soutiens que sa Pentésilée  
Ne peut en rien jamais être égalée  
A notre illustre et brave Knesebeck.

---

A U

P R I N C E F R É D É R I C

D E B R O N S W I C .

---

**L**es fruits nés dans les sols arides  
De Berlin et de Sans-Souci,  
Quand tout a le mieux réussi ;  
Ne valent pas les fruits splendides  
Du beau jardin des Hespérides :

Ils étoient d'or, et leurs appas  
Eblouissoient les cœurs avides  
Qui préféroient ces biens solides  
A des fruits bien plus délicats.

Virgile aux chants de l'Énéide  
Nous peint d'un trait son pinceau  
Énée, ayant Vénus pour guide,  
A peine hors de son vaisseau,  
Qu'il trouve au milieu des bois sombres  
La pomme d'or et le rameau:  
Il le saisit; un don si beau  
Fut pour le Roi des pâles ombres.

Pour moi, si par faveur du sort  
Je cueillois un fruit aussi rare,  
Je n'offrirois pas ce trésor  
Au noir souverain du Ténare,  
Mais vous auriez la pomme d'or.

---

## É P I T R E

A U

C O M T E D E H O D I T Z

S U R

*sa mauvaise humeur de ce qu'il a 70 ans.*

**J**e vous ai vu, cher Comte, accablé de tristesse.  
 Vous voulez seconer le joug de la vieillesse ;  
 Vous voulez être tel que vous l'avez été.

Mais on regrette en vain la vigueur, la  
 santé ;

Ce temps ne revient plus, il s'écoule, il s'en-  
 vole.

L'amour propre en gémit, le sage s'en console.  
 Dix lustres surchargés de vingt hivers complets  
 Rangeroient Mars lui-même au rang des \*\*\*\* ;  
 Hercule à septante ans ne seroit plus Hercule,  
 Sa massue orneroit le bras de son émule.  
 Rien n'est stable, et le temps absorbe et dé-  
 truit tout.

Vous vivez cependant et vous êtes debout.



Combien peu de mortels ont atteint à votre  
âge ?

Vous en avez joui, que faut-il davantage ?

Remerciez plutôt le ciel de ses bienfaits.

Si vos sens épuisés ne trouvent plus d'at-  
traits

Dans le sein des plaisirs, au milieu de ces fêtes  
Où vous entassiez conquêtes sur conquêtes ,  
Songez donc que Voltaire et même Richelieu  
Ne vont plus à Paphos en invoquer le dieu.

Ce sérail si peuplé, ce séjour de délices,  
Devient à vos regards un gouffre de supplices.  
Vous avez consumé ces feux dont le retour  
De désirs renaissans attisoit votre amour,  
Et d'un corps languissant la vigueur affoiblie  
Vous livre aux noirs soupçons, même à la ja-  
lousie.

De ces serpens cruels votre cœur est rongé.  
Ah! cher Comte, à ce point peut-on vous  
voir changé ?

Qu'un Espagnol jaloux, possédé de colère,  
Qu'un fier Napolitain, cruel et sanguinaire,  
De leur amour trahi brûlent de se venger ;  
Ce n'est pas sur leurs pas qu'il faut vous en-  
gager.

La jeunesse a des droits , et peut au moins  
prétendre ;

Mais qui ne jouit plus , doit savoir condescendre .

La jalousie enfin doit-elle consumer

Un cœur que la nature a formé pour aimer ?

Philis est inconstante et Chloé trop volage :

De quoi vous plaignez-vous , et qu'importe à  
votre âge ,

Si l'amour à leurs pas enchaîne des amans ?

Gardez-vous de troubler leurs doux embrasse-  
mens :

Vous eutes votre tour ; que d'autres en jouis-  
sent .

Ces sentimens si vifs , trop tôt s'évanouissent .

Quel Roi pourroit lier par son autorité

Au vieillard décrépît la naissante beauté ?

Ni l'amour ni les goûts ne sont point à com-  
maude ,

Et chacun de son cœur fait librement l'offrande .

Mais , Comte , examinez nos cheveux blan-  
chissans ,

Nos fronts cicatrisés et nos membres trem-  
blans ;

Qui pensera qu'encor ces détestables charmes

Puissent porter aux cœurs le trouble et les  
alarmes ?

Oui, nos vœux doivent être à coup sûr rejetés.

Quittons plutôt un dieu, puisqu'il nous a  
quittés,

Et d'un cœur magnanime abandonnons à  
d'autres

Ces plaisirs enchanteurs qui ne sont plus les  
nôtres.

La nature abondante et prodigue en ses  
dons

Nous en a dispensé pour toutes les saisons.

Au printemps de nos jours, heureux temps  
d'innocence,

La joie est dans les pieds, on court, on saute,  
on danse.

Bientôt le plaisir monte, et les adolescens

Au centre de leur corps ont le siège des sens.

Au midi de nos jours, ce feu s'élève aux têtes;

Le gain, l'ambition y causent des tempêtes.

Et quand l'hiver des ans amortit notre ardeur;

La raison nous enchante et fait notre bonheur.

Ainsi par une loi constante, irrévocable,

La nature a voulu que tout fût variable.

Tout ce qui naît, s'accroît, se mine, et se détruit;

Le plus beau jour se voit succédé par la nuit.

Le sage à cette loi se soumet sans murmure;

Il profite en passant des dons de la nature ;  
Il ne peut en hiver exiger le printemps.  
Mais vous , que la nature a comblé de présens,  
Soyez reconnoissant , à ses faveurs sensible.  
Qu'un fou présomptueux, ingrat, incorrigible,  
Lui demande à grands cris d'augmenter ses  
bienfaits ;  
Que la volupté seule ait pour lui des attraits.  
Comment peut-il toujours nager dans les  
délices ?  
L'homme est à chaque instant au bord des  
précipices.  
Affoibli, décrépité, et surchargé de jours,  
Qu'il laisse loin de soi folâtrer les amours.  
Que vois-je ? ah, quel regard ! et qu'est ce  
que m'indique  
Ce visage allongé, cet air mélancolique ?  
Votre esprit accablé se livre au désespoir.  
Avouez franchement que sans vous émouvoir  
La mâle austérité de la philosophie  
Répugne à votre esprit, l'abat, le mortifie.  
Au lieu d'un ami vrai, vous cherchez un flatteur,  
Afin d'autoriser, d'aigrir votre douleur.  
Je voudrois la guérir, en arracher le germe,  
Et rendre votre esprit plus tranquille et plus  
ferme.

Les temps qui sont passés ne sauroient revenir,  
 Mais vous pouvez encor, cher Comte, rajeunir.  
 N'est-il d'autres plaisirs que dans la source im-  
   pure

Où s'en vont se vautrer les pourceaux d'Épi-  
   cure ?

Voyez ces partisans des sâles voluptés,  
 N'en sont-ils pas enfin et las et dégoûtés ?

Il est, il est, croyez, de plaisirs pour tout  
   âge.

Ecoutez ce qu'a dit un grand homme, un vrai  
   sage,

Ce sauveur des Romains, l'immortel Cicéron ;  
 Déchu de ses honneurs, paisible en sa maison,  
 Au sein tumultueux de la guerre civile,  
 Détestant les tyrans, gardant l'esprit tranquile,  
 Voici comme il s'exprime en parlant aux Ro-  
   mains :

Les lettres font, dit-il, le bonheur des hu-  
   mains :

Lajeunesse à leurs soins doit sa course brillante,  
 Par elles la vieillesse est moins sombre et pe-  
   sante ;

L'heureux extravagant y reprend sa raison ;  
 Le misérable y voit sa consolation ;

Chez nous, chez nos voisins, exilés, solitaires,  
Leur secours en tout temps adoucit nos mi-  
sères.

Quel plus noble plaisir que d'apprendre à  
penser ?

Tout ce que vous perdez, ne peut le com-  
penser.

Le temple des beaux arts vous ouvre son  
asile ;

C'est-là qu'est réuni l'agréable à l'utile ,  
C'est-là que vous pourrez à l'abri des soucis  
Voir d'un soleil couchant les rayons éclaircis,  
Contempler le néant des vanités du monde ,  
De vos plaisirs passés l'illusion profonde ,  
Rester inébranlable aux divers coups du sort  
Et jouir du présent sans redouter la mort.  
L'unique et le seul bien digne qu'on le ré-  
clame ,

Est la santé du corps et le repos de l'ame.

---

---

O D E  
à  
MON FRÈRE HENRI.

---

**T**el que d'un vol hardi s'élevant dans les nues,  
Et déployant dans l'air ses ailes étendues,  
Il échappe à nos yeux,  
L'oiseau de Jupiter fend cette plaine immense  
Qui du monde au soleil occupe la distance,  
Et perce jusqu'au cieux :

Ou telle que soudain dans l'ombre étincelante  
Dans son rapide cours la comète brillante  
Éclaire l'horizon ;  
Elle éclipse les feux de la céleste voûte,  
Et trace au firmament dans son oblique route  
Un lumineux rayon :

Tel subjugué du dieu dont la fureur m'in-  
spire,  
Plein de l'enthousiasme et du fougueux délire  
De ses transports divins,

Je prends un fier essor des fanges de la terre  
 Au palais d'où les dieux font tomber le ton-  
 nerre

Sur les pâles humains.

Mes accens ne sont plus ceux d'un mortel  
 profane;

C'est Apollon lui-même animant mon organe  
 Qui parle par ma voix.

Des destins éternels la volonté secrète  
 Se dévoile à mes yeux, je deviens l'interprète  
 De leurs augustes lois.

O Prussiens! c'est à vous que l'oracle s'adresse,  
 A vous que le destin barbarement oppresse  
 Par tant d'adversités;

Sachez qu'aucun Etat dans sa grandeur nais-  
 sante

Ne fournit sans revers la course triomphante  
 De ses prospérités.

Rome parut souvent au bord du précipice,  
 Sans que pour son secours l'appui d'un dieu  
 propice

Repoussât son affront.



Les sénateurs en deuil pleuroient la république,  
Lorsqu' Annibal vainqueur, de ses guerriers  
d'Afrique

Eut écrasé Varron.

Rome au sein du danger accrût son espérance ;  
Elle maintint ses murs bien plus par sa con-  
stance

Que par ses légions.

Mars, pour récompenser ce sublime courage,  
Suscita pour vengeur d'un si cruel outrage  
L'aîné des Scipions.

Du Tibre désolé le Démon de la guerre  
Transporte aux régions de la coupable terre  
Le carnage et l'horreur.

Dans les champs africains l'ennemi prend la  
fuite ;

Scipion sauve Rome , et Carthage est réduite  
Sous les lois du vainqueur.

L'arbitre des destins , de ses mains libérales ,  
Verse sur les mortels , de deux urnes éga-  
les ,

Et les biens et les maux ;

Et sa fécondité sur les champs répandue  
 Fait croître également la casse et la ciguë,  
 Le cèdre et les roseaux.

Ce mélange fâcheux d'infortune et de gloire  
 De l'archive du temps remplit la longue hi-  
 stoire

De cent revers cruels.

Une prospérité dont l'éclat se conserve,  
 Se refuse à nos vœux, le destin la réserve  
 Pour les dieux immortels.

Dans nos jours désastreux, la guerre qui vous  
 mine

Semble annoncer, Prussiens, la prochaine ruine  
 De vos vastes États;

L'Europe conjurée, à l'œil brûlant de rage,  
 Porte jusqu'en vos champs la flamme, le car-  
 nage,

L'horreur et le trépas.

Cette hydre en redressant ses têtes enflam-  
 mées,

Nomit des légions, enfante ces armées  
 Qui s'élancent sur vous;

En vain elle sentit de vos mains triomphan-  
tes

Les redoutables traits , ses têtes renaissantes  
Bravent encor vos coups.

De ces fiers potentats l'espérance superbe  
Désire que nos murs ensevelis sous l'herbe  
Atteste notre deuil.

O guerriers généreux ! abattez leurs trophées ;  
Leurs couleuvres dans peu sous vos pieds  
étouffées  
Confondront leur orgueil.

C'est dans les grands dangers qu'une ame  
magnanime  
Déploie avec vigueur la fermeté sublime  
Du courage d'esprit.

Le lâche , qui frémit au bruit de la tem-  
pête ,  
Plein d'effroi du péril qui menace sa tête ,  
Est le seul qui périt.

Au courage obstiné la résistance cède ;  
Un noble désespoir est l'unique remède  
Aux maux désespérés.

Le temps termine tout, rien n'est long-temps  
extrême ,  
Et souvent le malheur devient la source même  
Des biens tant désirés.

Les vents impétueux d'un ormeau qu'on né-  
glige  
Par leurs fougueux efforts font incliner la tige,  
Et courber ses rameaux :  
Mais de la molle arène et du niveau de l'herbe  
Il s'élançe, et dans peu de sa tête superbe  
Il brave leurs assauts.

Dans les bras d'Amphitrite, où son éclat  
expire ,  
Le soleil de la terre abandonne l'en pire  
Aux ombres de la nuit ;  
Ses rayons renaissans au point du jour éclip-  
sent  
Le feu de ses rivaux ; tous les astres pâlisent.  
Et l'obscurité fuit.

Telle m'apparoissant, couverte de ténèbres ,  
Ma patrie éplorée, à ses voiles funèbres  
Attachant ses regards ,

De nos calamités l'ame encor effrayée,  
Sur nos lauriers flétris tristement appuyée ;  
Maudissant les hasards.

Avec elle pleurant ses revers mémorables,  
Accablé par le poids des destins implacables  
Contre elle déchaînés,  
J'entrevois, dans l'horreur de l'ombre que j'ab-  
horre,  
Les prémices charmans et la naissante aurore  
De ses jours fortunés.

Les dieux en ce séjour ne font plus de mi-  
racles  
Les mortels entourés de gouffres et d'obstacles,  
Qui bordent leur chemin,  
Ont reçu d'eux en don l'esprit et le cou-  
rage,  
Utiles instrumens dont l'admirable ouvrage  
Corrige le destin.

La mort est un tribut qu'on doit à la na-  
ture ;  
C'est lui rendre son bien dont on tira l'usure  
Dans l'âge florissant :

Mévius le paya de même que Virgile ;  
 Et le lâche Pâris , et le vaillant Achille ;  
 Aucun n'en fut exempt.

Cette mort dont on craint la redoutable image,  
 Peut vous rendre immortels , si vous vengez  
 L'outrage  
 De vos lares , Prussiens.

L'amour de la patrie à Rome secourable  
 Changeoit en demi-dieux de ce peuple ado-  
 rable

Les moindres citoyens.

Eh quoi ! notre siècle est-il donc sans mé-  
 rite ?

Du monde vieillissant la masse décrépite  
 Est-elle sans vertus ?

Par ses productions la nature épuisée  
 Laisse-t-elle en nos jours la terre sans rosée,  
 L'océan sans reflux ?

Non, non, de ces erreurs écartons les chi-  
 mères :

Rome, de tes guerriers les vertus étrangères  
 Ont illustré nos camps.

Nos triomphes fondés sur cent faits héroïques  
 Transmettent des Prussiens aux fastes histo-  
 riques  
 La gloire et les talens.

Vous, que notre jeunesse avec plaisir con-  
 temple,  
 De ses futurs exploits le modèle et l'exemple,  
 L'ornement et l'appui,  
 Soutenez cet État dont la gloire passée,  
 Mon frère, sur le point de se voir éclipsee,  
 S'obscurcit aujourd'hui.

Ainsi les temps féconds qui jamais ne s'épui-  
 sent,  
 Fourniront des appuis, tant que les astres  
 luisent,  
 O Prusse! à ta grandeur.

Ainsi ma Muse annonce en ses heureux pré-  
 sages  
 Du bonheur de l'État jusqu'à la fin des âges  
 La durable splendeur.

Que le sein déchiré des serpens de l'Envie,  
 Maudissant nos lauriers, l'affreuse Calomnie  
 Frémisse de fureur;

Quelle lance sur nous de ses armes fatales  
 Des traits empoisonnés aux ondes infernales  
 Pour noircir notre honneur.

Qu'importe à ma vertu sa colère implacable ?  
 Je retrouve un vengeur dans l'arrêt équitable  
 De la postérité.

Une ame magnanime, amante de la gloire,  
 Malgré ses envieux fait passer sa mémoire  
 A l'immortalité.

C'est ainsi que ma Muse au pied d'un vieux  
 trophée.

A pu ressusciter de la lyre d'Orphée  
 Les magiques accords,

Que par des sons hardis ma trompette guer-  
 rière

Des Prussiens aux combats d'une illustre car-  
 rière

Excita les transports.

Dans le trouble des camps, aux rives de la Saale  
 Tandis qu'à ses fureurs la Discorde infernale  
 Livroit tout l'univers,

Que des antres du nord les neiges pacifiques  
 S'apprétoient à voiler tant d'images tragiques,  
 Phébus dicta ces vers.

Fait à l'Eckartsberg, le 6 d'Octobre 1757.



## O D E

A U

## P R I N C E F E R D I N A N D

D E B R O N S W I C

*sur la retraite des François en 1758.*

---

Ainsi près du Capitole  
Le vaillant Cincinnatus  
Disperse, poursuit, immole  
Les cohortes de Brennus ;  
Comme des épis fauchées,  
Les plaines en sont jonchées,  
Et tous les champs du vainqueur.  
Ce consulaire si illustre,  
A Rome rendant son lustre,  
Fut son second fondateur.

Ainsi lorsque de la terre  
Les enfans audacieux  
Osèrent porter la guerre  
Au brillant séjour des dieux ;

Tandis qu'ils l'escaladèrent  
Qu'avec peine ils entassèrent  
L'Ossa sur le Pélion ,  
Jupiter saisit son foudre ,  
Et les réduisant en poudre ,  
Punit leur rebellion.

Tels ces peuples de la Seine  
Armèrent leurs foibles mains ,  
Sûrs de subjuguier sans peine  
Les indomptables Germains.  
De la gloire voyant l'ombre  
S'appuyant sur leur grand nombre ,  
D'un trophée ils font l'apprêt ;  
Mais des ruines fatales  
Sont leurs pompes triomphales,  
Et leur gloire disparoît.

Pendant que leur insolence  
Ne trouve dans son chemin  
Nul corps dont la résistance  
Peut balancer le destin ,

Ils s'enflent, ils s'enhardissent,  
Et les fleuves qu'ils franchissent,  
Se couvrent de leurs roseaux;  
La gloire tant méprisée  
De cette entreprise aisée  
D'orgueil bouffit ces héros.

Jusqu'en ses grottes profondes  
Le Rhin se sent outrager,  
Il s'indigne que ses ondes  
Portent un joug étranger.  
Le Vésér dans l'esclavage  
Appelle sur son rivage  
Ses défenseurs enflammés;  
Il assemble la tempête  
Qui, François, sur votre tête  
Venge ses bords opprimés.

En faveur de leur vaillance;  
Et des plus nobles desseins,  
On excuse l'arrogance  
Des triomphateurs romains.

Mais vous, montrez-moi les marques  
(Grands écraseurs de monarques)  
De vos succès couronnés.  
Je veux voir de vrais trophées,  
Des querelles étouffées,  
Non des peuples ruinés.

Quoi, cet armement immense,  
Qui devoit nous extirper,  
Comme une ombre sans substance,  
Vient donc de se dissiper ?  
Quoi ce fantôme effroyable  
Ne laisse de mémorable  
Que ses vestiges sanglans ?  
Comme la flotte invincible,  
Dont l'appareil si terrible  
Devient le jouet des vents.

Sous l'ombre douce et trompeuse  
D'imaginaires lauriers,  
La sécurité flatteuse  
Endormoit tous vos guerriers ;

Rassasiés de pillage ,  
Ils estimoient leur courage  
Par l'amas de leur butin.  
O tranquillité traîtresse !  
Tu voilois à leur mollesse  
L'affreux réveil du matin.

Tel , en ouvrant sa carrière.  
Du tendre sein de Thétis  
Dardant sa vive lumière  
Par les airs appesantis ,  
Le flambeau qui nous éclaire ,  
Abat la vapeur légère  
Qui déroboit son retour ;  
Elle fuit , s'affaisse & tombe ,  
Et le brouillard qui succombe  
Cède aux doux rayons du jour.

Tel Ferdinand , cet Alcide ,  
Par des coups prémédités  
Dissipe en son cours rapide  
Les François épouvantés ;

L'ennemi manque d'audace  
Il fuit, un dieu le terrasse,  
Il redoute les combats.  
Voilà le juste salaire,  
O nation téméraire!  
De vos derniers attentats.

Devant Ferdinand tout plie  
Il affranchit le Vésér,  
Il tire la Westphalie  
Du joug du François altier;  
Les ennemis en déroute  
De Paris prennent la route.  
La Gloire d'un air chagrin  
Les retient à la frontière;  
Mais ils n'ont point de barrière  
Qu'au delà des bords du Rhin.

Le héros dont rien n'arrête  
Le cours rapide et triomphant,  
Signale d'une conquête  
Chaque pas et chaque instant;

Et du Rhin l'onde captive  
Soudain sur son autre rive  
Voit flotter ses étendards.  
Créfeld , témoin de sa gloire ,  
Dans les bras de la victoire  
Le prend pour le fils de Mars.

Ainsi le puissant génie ,  
Dont l'infatigable ardeur  
Veille sur la Germanie ,  
Lui suscite un défenseur ;  
Cette multitude immense ,  
Dont nous inondoit la France ,  
Conduite par un Varus ,  
Dans sa course triomphante  
Trouve , contre son attente ,  
Un nouvel Arminius.

O nation frivole et vaine !  
Quoi ! sont - ce là ces guerriers  
Sous Luxembourg , sous Turenne ;  
Couverts d'immortels lauriers ?

Ceux - là zélés pour la gloire ,  
Affrontoient pour la victoire  
Les périls & le trépas.  
Vous, je vois votre courage  
Aussi bouillant au pillage  
Que foible dans les combats.

L'intérêt, ce vice infame ,  
S'il devient tyran d'un cœur ,  
Etouffe la noble flamme  
De la gloire & de l'honneur.  
François, vantez vos richesses ,  
Votre luxe , vos mollesses ,  
Et tous les dons de Plutus ;  
Ma nation plus frugale ,  
Aux mœurs de Sardanapale  
N'oppose que ses vertus.

Quoi ! votre foible Monarque  
Jouet de la Pompadour ,  
Flétri par plus d'une marque  
Des chaînes d'un vil amour ,



Lui qui détestant les peines ,  
Au hasard remet les rênes  
De son royaume aux abois ;  
Cet esclave parle en maître ,  
Ce Céladon sous un hêtre  
Croît dicter le sort des rois.

Par quel droit , ou par quel titre ,  
Croît-il dompter les destins ?  
L'orgueil ne rend point arbitre  
Des droits d'autres souverains.  
Qu'il soutienne ses oracles  
A force de grands miracles ;  
Mais déjà l'ennui l'endort ,  
Il ignore dans Versailles  
Que par le gain des batailles  
Du monde on fixe le sort.

De l'Europe en Amérique  
L'intérêt , l'ambition ,  
La barbare politique ,  
Sèment la confusion ;

L'Allemagne encor fumante,  
Et de carnage sanglante,  
Ressent la fureur des loix ;  
La licence et l'avarice,  
Et la force et l'injustice,  
Y règnent au lieu de loix.

Quel démon de vous s'empare,  
Monarques de l'univers ?  
Quelle vengeance barbare  
Change nos champs en déserts ?  
Vos passions sacrilèges  
Vous attirent dans les pièges,  
Par les crimes apprêtés ;  
Vous que le pouvoir seconde,  
Nés pour le bonheur du monde,  
C'est vous qui le dévastez ?

Cette grandeur passagère  
Dont se bouffit votre orgueil,  
Peut par un destin contraire  
Se briser contre un écueil ;

Vous êtes ce que nous sommes,  
 Monarques, mais toujours hommes,  
 Et votre temps accompli,  
 La fortune de sa cime  
 Vous fait tomber dans l'abyme  
 De la mort et de l'oubli.

Fait à Griessau, le 6 d'Avril 1758.

---

O D E  
 A U X G E R M A I N S.

---

**O** malheureux Germains! vos guerres in-  
 testines,  
 Vos troubles, vos fureurs annoncent vos  
 ruines.  
 Que de cris douloureux font retentir les airs!  
 Quels monumens affreux de vos longues  
 alarmes!  
 Vos cités sont en poudre et vos champs  
 des déserts,  
 Et des fleuves de sang ruissellent sous vos  
 armes.  
 Vos triomphes odieux  
 Précipitent la patrie  
 Dans l'affreuse barbarie  
 Qu'ont bannie vos ayeux.

L'œil brûlant de fureur, la Discorde infernale

Excite en vos esprits cette haine fatale,  
La soif de vous détruire & de vous égorger.

Vos sacrilèges mains déchirent vos entrailles;  
Le ciel, le juste ciel, qui se sent outrager,  
N'éclaire qu'à regret vos tristes funérailles;  
Et craignant de se souiller,  
Déjà le flambeau céleste,  
Comme au festin de Thyeste,  
Est tout prêt à reculer.

Teis dans ce gouffre affreux, impur, abominable,  
Où la haine établit son trône impitoyable,  
On dépeint ces esprits orgueilleux, malfaisans,  
Dont la troupe inquiète insolemment conjure,  
Dont la rebellion et les vœux impuissans.  
Tendent à renverser l'ordre de la nature.  
Ils disent dans leurs complots:  
Des cieus brisons la barrière,  
Et replongeons la matière  
Dans son antique chaos.

Perfides! vous craignez qu'au tranchant  
de l'épée

Du sang des citoyens une goutte échappée  
Ne reproduise encor de nouveaux défenseurs.

Enfans dénaturés d'une commune mère ,  
Pour consommer le crime et combler vos  
noirceurs ,

Vous armez des brigands d'une terre étran-  
gère ;

Compagnons de vos exploits

Déjà leur fureur conspire

A renverser dans l'Empire

Et l'équilibre et les lois.

Telle s'abandonnant à sa fougue insen-  
sée ,

Par trop d'ambition à soi - même opposée ,

La Grèce s'épuisa par ses divisions ;

L'impérieuse Sparte & l'orgueilleuse Athène,

Se brisant par l'effort de leurs dissensions ,

Virent passer le sceptre à la ligue achéenne ;

Par ses troubles intestins

La république ébranlée ,

Demanda , trop aveuglée ,

L'appui des Consuls romains.

Mais de ses défenseurs le secours redou-  
table  
L'affaissa sous le poids d'un joug insup-  
portable ,  
Et les Grecs de faisceaux partout environnés,  
Par leur expérience apprirent à connoître  
Que de leurs passions les transports effrénés  
Au lieu d'un protecteur leur donnèrent un  
maître.

Ainsi par rivalité ,  
Et par leurs complots iniques  
Ces puissantes républiques  
Perdirent leur liberté.

Vous appelez ainsi pour accabler la Prusse  
Le François , le Suédois , et l'indomptable  
Russe.

Malheureux ! vous creusez des gouffres sous  
vos pas :

Vous leur payerez cher leur funeste assistance ;  
Ces superbes tyrans , intrus dans vos États ,  
Vous comptent asservis sous leur obéissance.

Que leurs dangereux essaims  
Vous feront verser de larmes !  
 Vos mains aiguissent les armes  
De ces perfides voisins.

Que

Que n'armez-vous vos bras comme au temps  
de vos pères ,  
Pour réprimer l'orgueil de puissans adver-  
faires ,  
Des fiers usurpateurs dont le fer s'est soumis  
Du Danube et du Rhin les plus riches pro-  
vinces ,  
Redoutables voisins , éternels ennemis ,  
De votre liberté, de vos droits, de vos princes?  
Mais vos cruels armemens ,  
Applaudis des Euménides ,  
Souillent vos bras parricides  
Du meurtre de vos parens.  
Conquerez , abattez ces remparts de la  
Flandre ,  
Secondez les Hongrois , mettez Belgrad en  
cendre.  
A ces noms votre ardeur devoit se réchauffer.  
Dans ces champs glorieux , sur ce sanglant  
théâtre ,  
On vit en l'admirant Eugène triompher  
De tous les ennemis qu'il avoit à combattre.  
Ah ! tout doit vous enhardir ,  
Et tout cœur patriotique  
A ce dessein héroïque  
Doit vivement applaudir.

Là signalant vos bras, votre ardeur peut  
détruire  
D'un voisin envieux le redoutable empire,  
Immense réservoir d'ennemis belliqueux,  
Dont les débordemens si souvent inondèrent  
D'un innombrable amas de combattans fou-  
gueux  
Ces champs qu'en gémissant vos ayeux cul-  
tivèrent.

Ce sont vos vrais ennemis :  
Votre audace extravagante ,  
Dans sa fougue violente,  
N'accable que ses amis.

N'appercevez-vous point aux rives du Bos-  
phore  
L'impérieux Sultan dont l'orgueil vous abhorre  
Il bénit votre rage et vos cruels débats ;  
Votre discorde affreuse avance son ouvrage.  
C'est vous qui lui prêtez vos sanguinaires  
bras,  
Pour épargner aux siens le meurtre et le  
carnage ,  
Et de ses pompeuses tours  
Il contemple , plein de joie ,  
L'aigle et le faucon en proie  
Au bec tranchant des vautours.



Tel le Romain vainqueur voyoit au Co-  
lisée

Des ennemis captifs la troupe méprisée  
Pour son amusement se livrer des combats ;  
Où des gladiateurs que dans ces jeux atroces  
Un plaisir inhumain devoit au trépas,  
Se laissoient déchirer par des bêtes féroces ?

Il s'abreuvoit en repos ,  
Sans se reprocher ses crimes ,  
Du sang de tant de victimes  
Que moissonnoit Atropos.

Mais n'avez-vous, cruels, que l'étranger  
à craindre ?

Le péril est pressant, il n'est plus temps de  
feindre.

Regardez le Danube enfanter vos tyrans.  
Tandis qu'aveuglément votre audace me brave  
La Liberté s'indigne, et ses regards mourans  
Pleurent un peuple vil qui veut se rendre  
esclave.

Ah ! détestez vos écarts ,  
Votre étrange fanatisme  
Va fonder le despotisme  
Qu'ont préparé vos Césars.

Leur noire ambition nous a tendu le piège.  
Ah! que près d'y tomber la raison vous pro-  
tège !

Rougissez de servir de lâches instrumens  
Au tyran dont l'orgueil guida votre vail-  
lance ,

Et ne cimentez point les secrets fondemens  
D'une trop rigoureuse et durable puissance.

Vous triomphez aujourd'hui ,  
Enivrés de votre gloire ;  
Hélas ! de votre victoire  
Les fruits ne sont que pour lui.

Que des antiques faits le récit vous éclaire,  
Voyez-vous Charles Quint dans son destin  
prospère ,

Des Germains divisés chef trop ambitieux ,  
Par ses fiers Espagnols subjuguier vos pro-  
vinces ,

A son joug absolu façonnant vos ayeux ,  
Enchaîner à son char vos plus illustres  
princes ;

Et bientôt Ferdinand trois ,  
Versant le sang hérétique ,  
Par son pouvoir tyrannique  
Prêt à supprimer vos lois.

Mais je vous parle en vain : mes discours  
vous déplaisent.

Répondez, malheureux ! . . . les perfides se  
taisent.

Ils ont dégénéré de l'antique vertu ;  
Leur liberté qu'enchaîne une main insolente ;  
Sous un servile joug baisse un front abattu ;  
Aux pieds de ses tyrans elle est souple et  
rampante.

Ils se laissent opprimer ,  
Et ces lâches , par foiblesse ,  
A leurs fers avec bassesse  
Sont prêts à s'accoutumer.

Partez , partez Prussiens , et quittez cette  
terre

En proie à l'injustice , aux fléaux de la  
guerre ,

Où l'esprit de vertige aveugle vos parens ;  
Et puisque le Germain rempli d'ingratitude  
Proscrit ses protecteurs pour servir ses tyrans ,  
Trahit sa liberté pour vivre en servitude ,

Abandonnons ces pervers ;  
Qu'ils deviennent la victime  
Du tyran qui les opprime ,  
Puisqu'ils ont forgé leurs fers.

Sous un ciel plus heureux cherchons une  
   contrée ,  
 Où renaissent les jours de Saturne et de  
   Rhée.

Le repaire où se tient l'homicide Iroquois ,  
 Les stériles rochers que baigne l'eau du Phaxe,  
 Les déserts dont le tigre ensanglante les bois,  
 Les antres ténébreux qu'enserme le Caucase,  
     Sont pour nos cœurs ulcérés  
     Des demeures préférables  
     A ces bords abominables ,  
     A tous les forfaits livrés.

Mais non , braves amis, une ame magna-  
   nime  
 D'un dessein si honteux et si pusillanime  
 Étouffe lorsqu'il naît l'indigne sentiment.  
 Sauvons au moins l'honneur , bravons la de-  
   stinée ;  
 Les équitables dieux par un grand châti-  
   ment  
 Vengeront et Thémis, et la paix profanée.  
     Volez , vaillans escadrons :  
     Élancez - vous dans la foule ;  
     Que le sang perfide coule ,  
     Et lave tous vos affronts.

A tant de nations contre vous conjurées ,  
 D'ambition , d'orgueil et d'audace enivrées ,  
 Portez sans vous troubler les plus vigoureux  
   coups ,  
 Et que de vos succès le cours inaltérable  
 Laisse au monde un trophée unique et mé-  
   morable.

Dans l'ardeur de vous venger ,  
 Pensez au sein du carnage ,  
 Qu'il n'est pour un vrai courage  
 Point de gloire sans danger.

Fait à Freyberg le 29 Mars 1760.

---

## O D E

au

*PRINCE HÉRÉDITAIRE*  
*DE BRONSWIC.*

---

**L**orsque les nations, fougueuses, égarées ,  
 Offrent dans les combats, de leur sang alté-  
   rées ,

Des objets abhorrés ;

Qu'au milieu de l'effroi , des horreurs , des  
   alarmes ,

La pitié recueille et fait sécher les larmes  
 Des peuples éplorés ;

Tandis que du destin la maligne influence  
S'obstine à fatiguer par sa persévérance

Les Prussiens accablés ,

Que par les longs assauts de vingt rois en  
furie

Les fondemens du trône et ceux de ma patrie  
Déjà sont ébranlés :

Tandis que dans les camps de ces peuples  
perfides ,

Des gouffres infernaux je vois les Éuménides  
Sortir de chez les morts ,

Mêler leurs noirs flambeaux aux foudres meur-  
trières ,

Aux feux de la discorde, aux flammes incen-  
diaires

Qui désolent ces bords :

Mes esprits accablés d'une douleur perçante  
Ont entendu soudain une voix consolante ,

Digne de les calmer ,

Qui réveille en mon cœur, à ses chagrins en  
proie ,

Un sentiment éteint d'espérance et de joie ,  
Lent à se ranimer.

Ainsi, quand l'Aquilon par de fougueux ravages,  
D'un pôle jusqu'à l'autre amassant les nuages,  
Répand l'obscurité,  
En perçant l'épaisseur de cette vapeur sombre,  
L'astre éclatant du jour darde à travers cette ombre  
Un rayon de clarté.

Ainsi, dans les horreurs du destin qui m'op-  
presse  
La clarté reparoît, j'apperçois ma Déesse,  
J'entens ses sons flatteurs :  
Elle ne sème point la crainte et l'épouvante ;  
Le plaisir, l'espérance, et leur troupe char-  
mante  
Sont ses avant-coureurs.

Dans les airs je la vois, de cent bouches ar-  
mée,  
Faire en tous les climats de sa voix renfor-  
cée  
Retentir les échos ;  
Je l'entens entonner la trompette guerrière,  
Traçant dans un cartouche éclatant de lu-  
mière  
Quelques noms de héros.

On ne la vit jamais plus brillante et plus vive,  
 Plus prompte à publier à l'Europe attentive  
 De rapides progrès.

Quel est ce nom chéri que profère sa bouche ?  
 Qui l'occupe tout seul, qui ravit et qui touche  
 Mes sens par ses attraits ?

Sans interruption l'indiscrète révèle  
 Sa vertu, ses exploits, sa valeur immortelle,  
 Si dignes de son rang ;  
 Ce héros dont l'esprit unit dès sa jeunesse .  
 Le solide au brillant, l'ardeur à la sagesse ,  
 Est de mon propre sang.

Regardez-le, ma sœur, l'amour vous y convie ;  
 Dans vos flancs vertueux ce héros prit la vie,  
 Et ses rares talens :  
 Votre belle ame en lui retraça son image ;  
 De son auguste père il a tout le courage  
 Et les grands sentimens.

Dans ses plus beaux succès, toujours doux  
 et modeste ,  
 Lorsque son bras vainqueur au François trop  
 funeste  
 Remplit leur camp de deuil,



Dans le cours triomphant d'une heureuse  
 fortune ,  
 Toujours sans s'éblouir son ame peu com-  
 mune  
 A repoussé l'orgueil.

Ces victimes de Mars près du Rhin moisson-  
 nées ,  
 Passant les sombres bords, aux ombres éton-  
 nées  
 Ont publié son nom :  
 Le dépit des héros troubla tout l'Élysée ;  
 Mais votre ombre en courroux parut la plus  
 lésée ,  
 O Henri le lion !

Des abymes profonds que le Cocyte enferme  
 Elle part indignée, et cherche sur la terre  
 Son fils et son rival :  
 Elle en apprend bien plus que de la renom-  
 mée ;  
 Elle voit le héros au milieu d'une armée  
 Sur un char triomphal.

„ Je vous cède, dit-elle, et jamais mon courage  
 „ N'a produit les hauts faits qui dès votre jeune  
 âge  
 „ Étonnent les humains :

- „ J'ai dû tous mes succès à ma grandeur sans  
borne ;
- „ Vos lauriers sont, ainsi que tout ce qui vous  
orne ,
- „ L'ouvrage de vos mains.
- „ Heureux sont les parens aussi tendres  
qu'habiles
- „ Dont les sages conseils à votre aurore utiles ,
- „ Mon fils , vous ont conduit :
- „ Ils sont récompensés par un immense usure ;
- „ D'un champ reconnoissant au soin de leur  
culture
- „ Ils recueillent le fruit.
- „ Adieu, vivez heureux ; qu'une tête si chère
- „ Soit à l'abri des coups dont un destin con-  
traire
- „ Peut menacer les jours ;
- „ Et que le juste ciel dont le bras vous protège ,
- „ Vous préservant du plomb et du fer sa-  
crilége ,
- „ En prolonge le cours ;

En finissant ces mots, cette ombre magnanime  
S'éloigne en gémissant, s'élance dans l'abyme,  
Et se dérobe aux yeux ,

Par trois coups redoublés les dieux, de leur  
  tonnerre ,  
Ont daigné confirmer et promettre à la terre  
Des présages heureux.

Tandis que sans penser cette foule commune  
De guerriers indolens a blanchi sans fortune  
    Dans les travaux de Mars ,  
Et voit sans profiter ce que l'expérience  
Des sublimes secrets de la haute science  
    Découvre à ses regards :

O vous, jeune héros ! dans un âge débile ,  
Comment avez-vous pu dans ce siècle stérile,  
    En tout abâtardi ,  
Vous élever tout seul à côté des Turen-  
  nes ,  
Des Weimars, des Condés, et des grands ca-  
  pitaines ,  
Par un vol si hardi ?

Ce généreux effort c'est le sceau du génie ,  
Qui libre en ses transports, loin de la route  
  unie ,

Vole se signaler ;

Par sa rapide course au bout de la carrière  
 Il voit que lentement la méthode en arrière  
 Rampe sans l'égal.

N'allez pas soupçonner qu'une lâche ten-  
 dresse ,  
 D'un sang qui vous chérit la force enchante-  
 resse ,

Puissent m'en imposer ;  
 J'en atteste vos faits, votre ame noble et pure ;  
 Ce sont mes préjugés : quelle est donc l'im-  
 posture

Qui puisse m'abuser ?

Ah ! périsset à jamais toute éloquence impie,  
 Qui pour empoisonner une aussi belle vie,  
 D'orgueil veut l'infecter ;

Qui prodigue au hasard l'encens et le men-  
 songe ,

La remplit de dédains et dans l'erreur la  
 plonge ,

Trop lâche à la flatter !

Mais quand les nations du même ton s'ex-  
 priment ,

Lorsque nos ennemis à regret vous estiment ,  
 Et chantent vos exploits ,

Dans ce concert charmant que l'univers ré-  
pète ,  
Par quel droit faudra-t-il que ma bouche  
muette  
Vous refuse sa voix ?

Jamais la politique, ou l'intérêt infame ,  
Tâchant de remuer les ressorts de mon ame,  
Ne purent l'ébranler :  
Trop sincère ennemi de toute extravagance,  
Ma Muse auroit mieux fait en gardant le  
silence ,  
De la dissimuler.

Non, non, les plus grands rois, si fiers de leur  
puissance ,  
Ne forcèrent jamais ma libre indépendance  
A vanter leurs talens ;  
L'audace couronnée, avide de louange ,  
N'attirera jamais, si mon cœur ne s'y range ,  
L'odeur de mon encens.

Et comment célébrer ces fardeaux de la terre,  
Fantômes, qu'à leur honte on arma du ton-  
nerre ,  
Sur le trône engourdis ?

Ou caresser l'orgueil de ces ames altières ;  
Vivant dans la mollesse , inflexibles et fières,  
Dignes de nos mépris ?

On ne me verra point par des soins si frivoles  
Trahissant ma raison, aux pieds de ces idoles,  
Parer leurs vains autels ;  
Malgré ma probité, malgré ma conscience ;  
Par d'infidelles poids peser sur ma balance  
La vertu des mortels.

Ah ! ne profanons point les sons de l'har-  
monie ,  
Et le charme enchanteur qui rend la poésie  
Le langage des dieux.  
Loin de prostituer les accords de ma lyre ,  
Je laisse déchirer aux dents de la satire  
Les vices odieux.

Mais lorsque la vertu s'offre avec la victoire,  
En brûlant d'élever un trophée à la gloire ,  
J'entonne mes concerts :  
Charmé de son éclat, ses beautés immortelles  
Raniment de mon feu les vives étincelles ,  
Et m'inspirent des vers.

Tandis

Tandis que mon ardeur au Pinde me trans-  
porte ,  
Et que l'enthousiasme et la brillante escorte  
Subjuguent ma raison ,  
Qu'échauffé des exploits du héros que j'ad-  
mire ,  
Leur charme tout-puissant , auteur de mon  
délire ,  
Me tient lieu d'Apollon :

Sur mon front décrépît les fleurs se sont  
fanées ;  
Le temps amène en hâte et l'âge et les années  
Sur les rapides pas ;  
De mes jours passagers la brève durée ,  
Trop prompte à s'écouler , dans peu sera  
livrée  
A la faux du trépas.

Ah ! quoique de mes sens la force s'évapore ,  
Cher Prince, satisfait d'avoir de votre aurore  
Vu les premiers rayons ,  
Si mes yeux ne sont plus témoins de votre  
gloire ,  
Si la mort me ravit d'une aussi belle histoire  
Grand nombre d'actions :

Je puis au moins prévoir par mes heureux  
 présages ,  
 En perçant l'avenir et de la nuit des âges  
 La sombre obscurité ,  
 Qu'après les longs travaux d'un courage in-  
 trépide  
 Votre nom s'accroissant ira d'un vol rapide  
 A l'immortalité.

---

## O D E

à

*MA SOEUR DE BRONSWIC*

*sur la mort d'un fils tué en 1761.*

---

**O** jours de sang, de deuil, de regrets et  
 de larmes !

Les crimes effrénés, échappés des enfers  
 Répandent en tous lieux la terreur, les alar-  
 mes ;

Tous les fléaux unis désolent l'univers.

L'aurore et le couchant, l'océan et la terre  
 Aux funestes lueurs des flambeaux de la  
 guerre



Contemplant leurs malheurs.  
Un cruel brigandage ,  
La fureur du carnage ,  
Ont étouffé les mœurs :

L'ardeur de dominer , la soif de la ven-  
geance ,  
Ont infecté les rois de leurs poisons mortels :  
La loi, c'est leur pouvoir ; leur droit , la vio-  
lence ;  
Et la terre est en proie à ces tyrans cruels ;  
Les yeux étincelans de rage et de furie ,  
Ils excitent de loin l'affreuse barbarie  
De leurs cruels soldats ;  
Si leur foi brille aux temples ,  
Ils donnent les exemples  
De tous les attentats :

Oppresseurs des humains, sanguinaires mo-  
narques ,  
D'esclaves prosternés souverains odieux ,  
Vous dont l'orgueil outré, malgré tant d'Ar-  
starques ,  
Malgré tant de forfaits , vous met au rang  
des dieux ,

Jusqu'à quand verrons-nous vos discordes fa-  
tales ,  
Vos désirs effrénés , vos haines infernales ,  
Perpétuer leur cours ,  
Causer ces incendies ,  
Tramer ces perfidies  
Qui dégradent nos jours ?

Dans sa fausse éloquence un flatteur vous  
compare  
Aux dieux , de nos destins arbitres éternels ;  
Vous qui semblez vomis des gouffres du  
Ténare ,  
Nés parmi des Démons, comme eux durs et  
cruels.  
Eblouis de l'éclat de vos titres suprêmes ,  
Follement enivrés de l'amour de vous-mêmes,  
Vous vous croyez chéris :  
Que ce songe s'efface ,  
La vérité vous place  
Au rang des Busiris.

Oui, les traits de ces dieux que vous char-  
gez d'outrages ,  
Ont perdu leur empreinte en vos cœurs  
malfaisans ;

Leur immense bonté leur valut nos homma-  
ges ;

Mais jamais les démons n'obtinrent notre  
encens.

Dévaster des cités, et les réduire en poudre ,  
C'est imiter les dieux lorsqu'ils lancent la  
foudre.

Imitez leurs bienfaits ;  
Terminez cette guerre ,  
Et consolez la terre  
En lui rendant la paix.

Où tendent ces complots que des ressorts  
iniques

Ont tramés pour remplir vos projets inhu-  
mains ?

Téméraires mortels ! aveugles politiques !  
Vous croirez-vous toujours arbitres des des-  
tins ?

Quoi , vous n'apprirez point par votre ex-  
périence

Que les plus beaux desseins de l'humaine  
prudence

Aux revers sont sujets ,  
Et que de la fortune  
L'inconstance commune  
Renverse vos projets ?

Quelle époque a produit des mœurs plus  
détestables

Que notre âge fécond en illustres forfaits ?  
Vit-on comme à présent des rois impitoyables

Envers leurs ennemis, comme envers leurs  
sujets ?

L'ambition, l'orgueil sont leurs dieux en ce  
monde ;

Le sang de leurs sujets dont le flux nous  
inonde

Ne leur cause aucun deuil ;

Il en périra mille ,

Sans que leur cœur stérile ,

Y jette un seul coup d'œil.

Parcourez les recueils d'exploits et de ba-  
tailles ,

Ces monumens d'audace et d'intrépidité

Ne vous fourniront point autant de funé-  
railles

Qu'un seul de nos combats vous en a pré-  
senté.

Cette terre de sang, de carnage abreuvée ,

Cette foule de morts par le fer enlevée ,

Redoublent mes regrets ;  
Et des pompes funèbres  
Couvrent nos faits célèbres  
De lugubres cyprès.

Vous cimentez d'un sang à vos regards  
servile

Votre gloire abhorrée , atroces conquérans.  
Les humains sont-ils donc d'une espèce assez  
vile

Pour s'égorger entre eux au gré de leurs tyrans?  
Mais vos cœurs endurcis et façonnés aux crimes  
Méprisent ces guerriers, généreuses victimes,  
Offertes au trépas ,  
Et dans vos jeux infames  
Vous perdez cent mille ames ,  
Pour gagner des États.

Voyez ce peuple en deuil , ces femmes  
désolées ,

Dont les sanglots amers réclament leurs enfans ;  
D'aussi vives douleurs sont-elles consolées  
Par l'espoir d'amasser leurs tristes ossemens?  
Rois, écoutez ces cris, que vos cœurs en gé-  
missent :

Ces soupirs douloureux , ces voix qui vous  
maudissent ,

Sont un prix réservé  
A tout tyran farouche  
Qu'aucun malheur ne touche  
Qu'il n'a point éprouvé.

Je te perds donc aussi , doux espoir de ma  
vie ,  
Prince aimable , que Mars auroit dû préserver  
Des flèches du trépas que lançoit en furie  
Le parricide bras que ton cœur sut braver ?  
Sur la fin de mes jours ma vieillesse pesante  
A pu ravir à peine à la mort dévorante  
Tes membres palpitans.  
Je vois donc la lumière ,  
Pour fermer la paupière  
A mes plus chers parens.

Il n'est point de mortel dont l'ame coura-  
geuse  
Résiste sans frémir à ces coups d'Atropos.  
O vous , ma tendre sœur , mère trop mal-  
heureuse !  
En perdant votre fils vous perdez un héros ;

Comme un rapide éclair , rayonnant de lumière ,  
A peine brille-t-il entrant dans la carrière,  
Qu'il disparoît soudain.  
Telle au printemps la rose  
Demeure à peine éclosé  
L'espace d'un matin.

Ton glaive destructeur , ô malheureuse  
Europe !  
Répand le sang abject et le sang précieux ;  
Il frappe également et le cèdre et l'hysope ,  
Et le soldat obscur et le chef généreux.  
L'âge du vieux Nestor, la jeunesse d'Achille,  
Les grâces , les vertus ne servent point  
d'asile  
Contre l'arrêt du sort.  
Cette race proscrite  
Tombe et se précipite  
Dans les bras de la mort.

Ah ! pourquoi n'ai-je point la voix douce  
et sublime  
De l'amant d'Eurydice , ou du tendre  
Amphion ?  
J'irois, j'irois pour vous, ô Prince magnanime !  
Fléchir dans les enfers Rhadamanthe et Pluton ;

Mes sanglots toucheroient la Parque inexorable ,

Mes chants feroient tomber de sa main redoutable

Les rigoureux ciseaux ;

Plus heureux que Thésée ,

J'irois de l'Elysée

Ramener mon héros.

Malheureux ! où m'égare un fortuné délire ?  
 Quel mortel peut passer l'Achéron à deux fois ?  
 Tout espoir est perdu. Muse, brisons ma lyre,  
 Terminons les accens de ma tremblante voix :  
 Ces chants que m'inspira ma plainte doulou-  
 reuse ,

Trop foibles pour percer la voûte ténébreuse,

De nos tristes clameurs

Retracent des peintures ,

Qui r'ouvrent nos blessures ,

Et redoublent nos pleurs.

Fait à Breslau 1761.

---



## É P I T R E

à

MA SOEUR DE BAREUTH.

*En 1757.*

O doux et cher espoir du reste de mes jours!  
O sœur ! dont l'amitié si fertile en secours  
Partage mes chagrins , de mes douleurs  
s'attriste ,  
Et d'un bras secourable au sein des maux  
m'assiste.

Vainement le destin m'accable de revers,  
Vainement contre moi s'arme tout l'univers.  
Si sous mes pas tremblans la terre est entr'ou-  
verte ,

Si la foule des rois a conjuré ma perte ,  
Qu'importe ? Vous m'aimez, tendre et sen-  
sible sœur :

Etant chéri de vous, il n'est plus de malheur.

J'ai vu, vous le savez, s'épaissir les nuages  
Dont les flancs ténébreux ont vomis ces ora-  
ges.

J'ai vu, vous le savez, tranquille et sans effroi,  
 Ces dangereux complots se tramer contre moi,  
 La fortune ennemie excitant la tempête ,  
 M'ôta jusqu'aux moyens d'y dérober ma tête :  
 Soudain en s'élançant du gouffre des enfers ,  
 La Discorde parut et troubla l'univers.

Ce fut dans ton sénat , ô fougueuse An-  
 gleterre !

Où ce monstre inhumain fit éclater la guerre,  
 D'abord ce feu s'embrase en de lointains  
 climats ,

D'Europe en Amérique engage des combats.  
 La mer en est émue en ses grottes profondes ;  
 Neptune au joug anglois voit asservir ses ondes ;  
 L'Iroquois, qui devient le prix de ces forfaits,  
 Déteste les tyrans qui troublent ses forêts.

La Discorde aussitôt contemplant son ou-  
 vrage ,

S'applaudit des horreurs que produisit sa rage,  
 Rit des foibles mortels qui pour se déchirer  
 Traversent l'océan fait pour les séparer.

Dans ses brillans succès aussitôt elle aspire  
 A rendre universel le trouble et son empire :  
 Elle passe en Europe, elle s'adresse aux rois :

„ Jusqu'à quand serez-vous esclaves de vos  
 loix ?

„ Est-ce à vous de plier sous l'aveugle caprice  
„ De préjugés usés d'équité, de justice?  
„ Il n'est de Dieu que Mars, la force fait vos  
droits ,  
„ *Dit-elle*, et tout monarque est né pour les  
exploits “

O fille des Césars! l'ambition ardente  
Se ranime à ces mots dans ton ame flottante.  
La probité, l'honneur, les traités, le devoir,  
Trop fragiles liens pour borner ton pouvoir,  
S'effacent de ton cœur; tes mains peu scrupuleuses

Dégagent de leur frein tes passions fougueuses.  
Au Germain généreux, à ce peuple indompté,  
Tu brûles de ravir sa noble liberté,  
D'abaisser tes égaux, d'anéantir le schisme,  
Et sur tant de débris fonder ton despotisme.  
A d'aussi grands projets il faut de grands  
moyens ;

Chez les plus puissans rois tu cherches des  
soutiens.

Tes conseillers experts, rompus aux arti-  
fices ,

Par l'imposture et l'or ameutent tes complices.  
Il n'est point de forfait, il n'est point d'attentat  
Qu'on n'emploie à former ce fier triumvirat.

Ce complot monstrueux opprime en une  
année

De son terrible poids l'Europe consternée.

L'ami timide feint de craindre le danger ,

L'ami perfide à Vienne accourt pour s'engager.

Depuis le Roussillon jusqu'au climat sauvage

Où le Russe glacé croupit dans l'esclavage ,

Tout s'arme pour l'Autriche, on marche sous  
ses lois ,

On conjure ma perte, on foule aux pieds  
mes droits.

La fille des Césars dévorait sa conquête ;

Présageait son triomphe, en préparait la fête ;

Vivait dans l'avenir, et goûtoit les douceurs

De recueillir les fruits de ses projets flatteurs.

Tel est le sort des grands dont la vertu com-  
mune

Basse dans les revers, haute dans la fortune,

S'enivrant du poison de la prospérité ,

Ne peut poser de terme à sa cupidité.

L'insolent intérêt, abusant du délire ,

Nomme au triumvirat les rois qu'il doit pro-  
scrire ,

Et ces tyrans ingrats par le crime liés

S'immolent sans remords leurs plus chers  
alliés.

O jour digne d'oubli ! quelle atroce imprudence !

Thérèse , c'est l'Anglois que tu vends à la France ,

Ton généreux soutien dans tes premiers malheurs ,

Lui qui résista seul au nombre d'opresseurs  
Dont l'espoir divisoit ce puissant héritage

Que ton pere en mourant te laissoit en partage.  
Tu régnes : mais lui seul a sauvé tes États.

Les bienfaits chez les rois ne font que des  
ingrats.

Louis dans son palais semble perdre la trace  
De celui qui jadis a délivré l'Alsace :

Mes regards étonnés dans ses camps amollis,  
Ont vu flotter un aigle entre les fleurs de lis.  
Quand chez lui des bienfaits s'efface la mémoire ,

Rendra-t-il une femme arbitre de sa gloire ?  
Son sceptre sera-t-il au pouvoir de l'amour ;  
Vienne dictant ses lois à son coeur , à sa cour ?

Et Pompadour vendant sa faveur au plus  
riche ,

Rend la France en nos jours esclave de l'Autriche ,

Le Canada bientôt est en proie aux Anglois :  
Louis semble oublier la gloire des François.

Thérèse , après ces coups , l'ame de l'al-  
liance ,

Veut par de grands exploits signaler sa puis-  
sance.

Aussitôt tout s'émeut dans ses vastes États ,  
Et l'Autriche en travail enfante des soldats.  
La Bohème opprimée et saignant de ses pertes ,  
Voit par des camps nombreux ses campagnes  
couvertes.

Le trouble, la terreur, le désordre s'accroît,  
La paix s'envole aux cieux, l'équité disparoît;  
On respire le sang, le meurtre, les alarmes;  
Les champs restent déserts, tout peuple est  
sous les armes.

Cet ange qui préside au destin des combats,  
Qui dirige ou retient les flèches du trépas,  
Arrache la fortune ou soudain la ramène,  
Soutenoit nos drapeaux d'une main incertaine;  
Il permet que le nombre accable la vertu.

L'Autrichien souvent par nos coups abattu  
Sur des monts escarpés s'assied plein d'arro-  
gance ,

Provoque nos soldats et brave leur vaillance.

Tout

Tout ce qu'ont pu jamais le courage, l'honneur,  
Le mépris des dangers, la gloire, la valeur,  
Parut en ce combat: les assauts se succèdent,  
Les monts sont emportés, déjà nos rivaux  
cèdent;  
Mais le nombre nous manque; en ce moment  
fatal  
La Victoire s'envole au camp impérial.

De la Prusse aux abois on crut la chute  
sure;  
On présageoit sa mort d'une foible blessure.  
Ce qui restoit de rois jusqu'en ces jours  
d'horreurs,  
De nos combats sanglans tranquilles specta-  
teurs,  
L'esprit préoccupé de frivoles attentes,  
Flattés de partager nos dépouilles sanglantes,  
Des triumvirs vainqueurs grossissent le parti.

Ce peuple confiné vers le pôle applati,  
Sous des rois belliqueux si redouté naguère,  
Qu'avilit maintenant un sénat mercenaire,  
La Suède long-temps l'émule des Germains,  
S'arme pour profiter de leurs maux intestins,

Que dis-je ? mes parens, pour combler la  
mesure,

En outrageant leur sang étouffent la nature,  
Ou séduits ou craintifs, entraînés ou trompés,  
Dans ce complot d'horreurs de même en-  
veloppés,

Couvrant leur trahison de voiles hypocrites,  
Des heureux triumvirs se font les satellites.

O décrets inconnus de la Fatalité,

Qui prescrivez un terme à la prospérité!

O Fortune inconstante, ô déesse légère

Que tout ambitieux au fond du cœur vénère!

On ne m'entendrapoint profanant l'art des vers,

Célébrer tes faveurs, déplorer mes revers.

Je sais que je suis homme, et né pour la souff-  
rance;

Je dois à tes rigueurs opposer ma constance.

Et toi, peuple chéri, peuple objet de mes  
vœux,

O toi, que par devoir je devois rendre heureux!

Ton danger que je vois, ton destin lamentable

Me perce au fond du cœur; c'est ton sort qui  
m'accable.

J'oublirai sans regret le faste de mon rang;

Mais pour te relever j'épuiserai mon sang.



Oui , ce sang t'appartient, oui, mon ame atten-  
drie

Inmole avec plaisir ses jours à ma patrie.  
Long - temps son défenseur , j'ose du même  
front

Ranimer nos guerriers à venger son affront,  
Défier le trépas au pied de ses courtines ,  
Vaincre, ou m'ensevelir couvert sous ses ruines.

Tandis que je m'apprête à braver mon  
destin ,

Dieux ! quels lugubres cris s'élèvent de Berlin ?  
A travers les sanglots d'une douleur amère  
Se distingue une voix. . La Mort frappe ta mère,  
Les ombres du trépas. . que dis - je ? . . . . c'en  
est fait.

Ah ! du Sort irrité voilà le dernier trait.  
Tous genres de malheurs sur moi fondent en  
foule ;

Ma vie en vains regrets funestement s'écoule :  
J'ai trop vécu, hélas ! pour un infortuné.

Malgré moi de vos bras, ô ma mère ! en-  
traîné,

Que ce dernier congé dans ces momens d'a-  
larmes

Par mes pressentimens fut arrosé de larmes ?

Mon cœur, mon triste cœur, facile à s'attendrir,  
Ne m'annonçoit que trop ce cruel avenir.

J'espérois qu'Atropos, flexible à ma prière,  
Contente de mon sang respecteroit ma mère.

Hélas ! je me trompois, la Mort fuit mes mal-  
heurs,

Pour étendre sur vous ses livides horreurs.

Ce sombre monument est donc ce qui con-  
serve

Vos restes précieux, mon auguste Minerve ?

Je vous devois le jour, je vous devois bien  
plus ;

Votre exemple instruisoit à suivre vos vertus :

Malgré l'affreux trépas je les respecte encore,

Votre tombe est pour moi le lieu saint que  
j'honore.

Si tout n'est pas détruit, si sur les sombres  
bords

Les soupirs des vivans pénètrent chez les morts,

Si la voix de mon cœur de vous se fait en-  
tendre,

Permettez que mes pleurs arrosent votre cen-  
dre,

Et qu'emplissant les airs de mes tristes regrets,

Je répande des fleurs aux pieds de vos cyprès.

Du déclin de mes jours la fin empoisonnée  
D'un tissu de tourmens remplit ma destinée.  
Le présent m'est affreux, l'avenir inconstant.

Quoi! serois-je formé par un dieu bien-  
faisant?

Ah! s'il étoit si bon, tendre pour son ouvrage,  
Un sort égal et doux seroit notre partage.

Maintenant, promoteurs de mensonges sacrés,  
D'un long amas d'erreurs organes révévés,  
Égarez des humains l'esprit rempli de crainte  
Dans les détours obscurs de votre labyrinthe.  
L'enchantement finit, le charme disparaît.

Je vois que du Destin tout homme est le  
jouet.

Mais s'il subsiste un être inexorable et sombre,  
D'un troupeau méprisé laissant grossir le  
nombre,

D'un œil indifférent il voit dans l'univers  
Phalaris couronné, Socrate dans les fers,  
Nos vertus, nos forfaits, les horreurs de la  
guerre,

Et les fléaux cruels qui ravagent la terre.

Ainsi, mon seul asile et mon unique port  
Se trouve, chère sœur, dans les bras de la mort.

## É P I T R E

à

M A S O E U R A M E L I E.

Vous souffrez donc aussi de nos cruelles  
guerres ?

Et le François fougueux, insolent et pillard,  
Conduit par un obscur César,

A, dit-on, ravagé vos terres,

Tandis que sans raison, guidé par le hasard,  
Un ennemi cent fois plus dur et plus barbare,  
Par le fer et le feu signalant ses exploits,

Par le Cosaque et le Tartare

A réduit la Prusse aux abois.

Effaçons de notre mémoire

Des objets révoltans qui doivent lui peser ;  
Nous rappeler toujours notre funeste histoire,  
Seroit aigrir des maux que l'on doit apaiser.

Moi, dont les blessures ouvertes,

Saignent encor de tant de pertes,

M'approchant du bord du tombeau,

Pourrai-je en rimes enfilées

Peindre, d'un languissant pinceau,

Dans le deuil, dans l'ennui tant d'heures  
écoulées,  
Et de nos pertes signalées  
Renouveler l'affreux tableau?  
Lorsque de l'occident amenant les ténèbres;  
Étendant sur l'azur des cieux  
Les crêpes épaissis de ses voiles funèbres,  
La Nuit vient cacher à nos yeux  
De l'astre des saisons le globe radieux ;  
Philomèle au fond d'un bocage  
Ne fait plus retentir de son tendre ramage  
Les échos des forêts alors silencieux :  
Elle attend le moment que la brillante Aurore,  
Versant le nectar de ses pleurs ,  
Avec l'aube nous fasse éclore  
Le jour, les plaisirs, et les fleurs.  
Ma cœur, en suivant son exemple,  
Muet dans ma douleur, sensible à nos revers,  
Laisant pendre mon luth, laissant dormir les  
vers,  
J'attends que la Fortune, à la fin, de son  
temple  
Me rende les sentiers ouverts ;  
Mais si je vois que la cruelle  
D'un caprice obstiné me demeure infidelle.

Du fond de ses tombeaux et des urnes des  
morts

Je n'entonnerai point la plaintive élégie,

Dont l'artifice et la magie,

Par ses lamentables accords,

Versant sur les esprits sa triste lèthargie,

Les endort sur ses sombres bords.

Ah! plutôt sur le ton de la vive allégresse

Jaimerois à monter mon luth ;

Suivre des ris la douce ivresse,

Aux plaisirs payer mon tribut.

Qui se trouve au milieu de fleurs à peine  
écloses ,

Respirant leurs parfums , contemplant leurs  
attraits ,

Choisit l'œillet, les lis, les jasmins, et les  
roses ,

En se détournant des cyprès.

Tandis que ces rians objets

A moi se présentent en foule ,

Emporté d'un rapide cours,

Le temps s'enfuit, l'heure s'écoule ,

Et m'approche déjà de la fin de mes jours :

Pourrai-je encor sur le Parnasse,

Me traînant sur les pas d'Horace,

Monter en étalant mes cheveux blanchissans ?

Quand neuf lustres complets dont me char-  
gent les ans ,

Me montrent la frivole audace

D'efforts désormais impuissans.

Les Muses , on le sait, choisissent leurs amans

Dans l'âge de la bagatelle ;

Hélas ! j'ai passé ce bon temps.

Si pourtant, m'honorant d'une faveur nou-  
velle ,

Calliope daignoit, en réchauffant mes sens,

M'inspirer par bonté des sons encor touchans,

Rempli des feux de l'immortelle,

Croyant mes beaux jours renaissans ,

Je chanterois vos agrémens ,

Votre amitié tendre et fidelle ,

Vos grâces, vos divers talens.

Par les accords de l'harmonie ,

De l'émule de Polymnie

Je pourrois attirer les regards indulgens.

Trop promptement hélas ! de cet aimable  
songe

Se dissipe l'illusion.

Déjà le réveil me replonge

Dans la triste réflexion.

Qu'importe qu'une muse folle  
M'égare par légéreté ?  
Heureux, quand l'erreur nous console  
Des ennuis de la vérité!

---

E P I T R E    C H A G R I N E.

---

Ici-bas tout est vanité :  
Ce roi sage et couvert de gloire ,  
Ce roi des Hébreux, tant vanté ,  
Salomon nous l'a répété :  
Puisqu'il l'a dit, il faut l'en croire  
Sur cette triste vérité.  
Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être  
Aussi savant que ce grand maître ,  
L'école de l'adversité  
Me l'a, malgré moi, fait connoître.  
J'ai tout vu , j'ai de tout goûté.  
La bonne et mauvaise Fortune  
M'ont souvent , à leur tour chacune ;  
Impertinemment ballotté.  
Las de la blonde et de la brune ,



J'abandonne à de plus heureux  
Ma place, qui surement tente  
Les novices désirs de ceux  
Qui, voyant sa face brillante,  
N'ont pas vu son revers affreux.

Sur cette scène si mouvante  
Où l'Europe nous représente  
Ces bizarres événemens,  
Où la cruelle Politique,  
Chaussant le cothurne tragique ;  
Se plaît à culbuter les grands,  
Acteur malgré moi dès long - temps,  
Quelquefois, contre mon attente,  
J'entendis la voix consolante  
De légers applaudissemens.

A présent de longs sifflemens  
Dont mon oreille s'épouvante,  
De toutes parts glacent mes sens.

Ah! quittons, lorsqu'il en est temps,  
Ce théâtre qu'à tort l'on vante,  
Et toute la troupe insolente  
D'actrices, d'acteurs sans talens,  
Race infame autant qu'ignorante,  
Qui n'a raison, esprit, ni sens.

Irai - je encor sur mes vieux ans  
Flotter au gré de l'onde errante  
Qu'agite le souffle des Vents,  
Ou de la Fortune inconstante  
Gueuser les frivoles présens ?  
Toujours dans la cruelle attente  
De ses dons ou de ses refus,  
Sentir dans mon ame flottante  
Le choc des mouvemens confus ?

Pourrai - je après l'expérience  
De tant de malheurs superflus,  
M'en retourner par imprudence,  
Dans l'empire de l'Inconstance,  
Exilé de chez ses élus,  
De la crainte et de l'espérance  
Epruver le flux et reflux.

Non, non, il est temps d'être sage,  
Puisque la Fortune m'outrage,  
Suffit: je ne l'implore plus.

Que l'ame joyeuse et ravie,  
La jeunesse au front ceint de fleurs,  
Ivre de plaisirs et d'erreurs,  
Soit idolâtre de la vie,  
Elle en écrème les douceurs.

Le charme passe : elle est suivie  
D'afflictions et de malheurs ,  
Et ce cercle qui se répète ,  
Au mouvement de la navette  
Mêlant le bien avec le mal ,  
Me rappelle cette coquette ,  
Dont l'esprit sans cesse inégal ,  
Par un caprice de toilette ,  
Décidant de son amourette ,  
Quitte l'amant pour son rival.

Qu'elle aille donc offrir ses charmes  
A quiconque en voudra jouir ;  
Ni ses caresses ni ses larmes  
N'ont plus le don de m'attendrir.

Mon œil dans l'avenir discerne ,  
Sans le secours de la lanterne  
Dont Diogène se para ,  
Tout ce que le Destin fera ;  
Pourrai - je donc en subalterne  
Souffrir que l'insolent me berne  
Aussi long - temps qu'il le pourra ?

Ah ! qu'il berne qui le voudra ,  
Des fous que sans cesse il gouverne.

Bien fin qui m'y rattrapera :  
Et, s'il ne se peut par la porte ,

Par la fenêtre sauvons - nous.  
Une ame généreuse et forte  
Du moindre outrage entre en courroux.

Sans que l'amour propre me flatte,  
Je vois sans pâlir les revers  
Dont m'atteint la Fortune ingrate,  
Et las d'en avoir trop souffert,  
L'exemple de plus d'un Socrate,  
Pour descendre dans les enfers,  
Me montre des chemins ouverts.

Rempli des vapeurs de ma rate,  
J'imite un amiral que mate  
Un grand nombre d'autres vaisseaux;  
Sitôt que son navire éclate  
D'un coup qui perce sous les flots,  
Et qu'il voit le cruel pirate  
Près d'assaillir ses matelots;  
Pour se sauver de l'abordage,  
Pour prévenir son esclavage,  
L'officier courageux et fier  
Se détermine, et fait résoudre  
Ses soldats d'allumer la poudre :  
Le vaisseau saute, et vole en l'air.

## E P I T R E

A U

M A R Q U I S D' A R G E N S .

---

A mi, le sort en est jeté ;  
Las du destin qui m'importune ;  
Las de ployer dans l'infortune  
Sous le poids de l'adversité,  
J'accourcis le terme arrêté,  
Que la nature notre mère  
A mes jours remplis de misère  
A daigné départir par prodigalité.  
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,  
Je m'approche de l'heureux terme  
Qui va me garantir contre les coups du sort.  
Sans timidité, sans effort,  
J'entreprends de couper, dans les mains de la  
Parque,  
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux ;  
Et sûr de l'appui d'Atropos,

Je vais m'élançer dans la barque ,  
Où sans distinction le berger , le monarque,  
Passent dans le séjour de l'éternel repos.

Adieu, lauriers trompeurs , couronnes  
des héros.

Il n'en coûte que trop pour vivre dans l'his-  
toire ;

Souvent quarante ans de travaux  
Ne valent qu'un instant de gloire ,  
Et la haine de cent rivaux.

Adieu, grandeurs ; adieu, chimères ;  
De vos bluettes passagères  
Mes yeux ne sont plus éblouis :

Si votre faux éclat dans ma naissante aurore  
Fit trop imprudemment éclore

Des désirs indiscrets, long-temps évanouis ;  
Au sein de la philosophie ,  
École de la vérité ,

Zénon me détrompa de la frivolité  
Qui fait l'illusion du songe de la vie ;  
Et je sus avec modestie

Rejeter les poisons qu'offre la vanité.

Adieu, divine volupté ;

Adieu, plaisirs charmans, qui flattez la mollesse,  
Et dont la troupe enchanteresse

Par des liens de fleurs enchaînant la gâité,  
 Compagnes dans notre jeunesse  
 De la brillante puberté,

Qui fuyez de nos ans l'insipide vieillesse,  
 Les arides glaçons de la caducité.

Ah! que l'Amour me le pardonne,  
 Plaisirs, si je vous abandonne.

(Ma muse ne sait point flatter:)

Quand neuf lustres complets m'annoncent  
 mon automne,

Plaisirs, je vous voyois tous prêts à me quitter.

Mais que fais - je, grand Dieu! courbé  
 sous la tristessè

Est - ce à moi de nommer les plaisirs, l'allé-  
 gresse ?

Et sous les griffes du vautour,

Voit - on la tendre Philomèle,

Ou la plaintive tourterelle,

Chanter, ou soupirer d'amour ?

Depuis long - temps pour moi l'astre de la  
 lumière

N'éclaira que des jours signalés par nos maux.

Depuis long - temps Morphée, avare de pavots,

N'en daigna plus jeter sur ma triste pau-  
 pière.

Je disois au Matin, les yeux chargés de pleurs:

Le jour qui dans peu va renaître,

M'annonce de nouveaux malheurs:

Je disois à la Nuit: Ton ombre va paroître

Pour éterniser mes douleurs.

Lassé de voir toujours la scène injurieuse

D'un concours de calamités,

Des coupables mortels la rage audacieuse

Décharger contre moi leur haine furieuse,

Et les traits dangereux de leurs iniquités;

J'espérois que du temps le tardif bénéfice

Feroit renaître enfin un destin plus propice,

Que les cieus long-temps obscurcis,

Livrés aux ténébreux ravages

Des aquilons et des orages,

Seroient à la fin éclaircis

Par l'astre lumineux, qui perçant les nuages,

De ses rayons brillans dorant les paysages,

Rameneroit des jours par ses feux radoucis.

Je me trompois hélas! tout accroît mes soucis.

La mer mugit: l'éclair brillant dans la tempête,

Le tonnerre en éclats va fondre sur ma tête;

Environné d'écueils, couvert de mes débris,

A l'aspect des dangers qui partout me menacent,

Les cœurs des pilotes se glacent,



Ils cherchent, mais en vain, un port ou des  
abris.

Du bonheur de l'État la source s'est tarie;  
La palme a disparu, les lauriers sont fanés.  
Mon ame de soupirs et de larmes nourrie,  
De tant de pertes attendrie,  
Pourra-t-elle survivre aux jours infortunés  
Qui sont près d'éclairer la fin de ma patrie?

Devoirs jadis sacrés, désormais superflus!  
Défenseur de l'État, mon bras ne peut donc  
plus

Venger son nom, venger sa gloire,  
En perpétuant la mémoire  
De nos ennemis confondus?

Nos héros sont détruits, nos triomphes  
perdus:

Par le nombre, par la puissance,  
Accablés, à demi vaincus,  
Nous perdons jusqu'à l'espérance  
De relever jamais nos temples abattus:

Vous, de la liberté héros que je révère,  
O manes de Caton! ô manes de Brutus!  
C'est votre exemple qui m'éclaire  
Parmi l'erreur et les abus;  
C'est votre flambeau funéraire

Qui m'instruit du chemin, peu connu du  
vulgaire ,

Qu'ont aux mortels tracé vos antiques vertus.

Tes simples citoyens, Rome, en des temps  
sublimes

Étoient-ils donc plus magnanimes

Qu'en ce siècle les plus grands rois?

Il en est encor un qui jaloux de ses droits,  
Fermement résolu à vivre et mourir libre ,

De lâches préjugés osant braver les lois ,

Imite les vertus du Tibre.

Ah! pour qui doit ramper, abattu sans  
espoir

Sous le tyrannique pouvoir

De nouveaux monstres politiques ,

De triumvirs ingrats , superbes, despotiques,

Vivre devient un crime et mourir un devoir.

Le trépas, croyez-moi, n'a rien d'épou-  
vantable ;

Ce n'est pas ce squelette au regard effroya-  
ble ,

Ce spectre redouté des timides humains :

C'est un asile favorable ,

Qui d'un naufrage inévitable

Sauva les plus grands des Romains.

J'écarte ces romans , et ces pompeux  
fantômes

Qu'engendra de ses flancs la Superstition,  
Et pour approfondir la nature des hommes  
Je ne m'adresse point à la dévotion.

J'apprends de mon maître Épicure  
Que du temps la cruelle injure  
Dissout les êtres composés ;  
Que ce souffle, cette étincelle,  
Ce feu vivifiant des corps organisés ,  
N'est point de nature immortelle ;  
Il naît avec le corps, s'accroît dans les en-  
fans ,

Souffre de la douleur cruelle ;  
Il s'é gare , il s'éclipse, il baisse avec les ans ;  
Sans doute il périra quand la nuit éternelle  
Viendra pour nous voiler l'empire des vivans.

Je vois quand l'ame est éclipsee ,  
Qu'il n'est plus hors des sens mémoire, ni  
pensée ,

Et que l'instant qui suit la mort ,  
Se trouve en un parfait rapport  
Avec le temps dont l'existence  
A précédé notre naissance.

Ainsi par un ancien accord

Tout homme est obligé de rendre  
Au sein divers des élémens  
Ces principes moteurs , invisibles agens ,  
Que la nature avoit su prendre  
Pour former la texture et le jeu de nos sens.

Tout disparoît enfin de ce songe bizarre :  
Mégère, Tisiphone, et le sombre Tartare ,  
La vérité détruit ces fantômes savans.

Lieux que la vengeance prépare ,  
Vous êtes vides d'habitans.

Ainsi donc, cher ami, d'avance je m'attends  
Que ton esprit un peu profane  
Ne prendra pas le ton des mystiques pédans,  
Dont la rigidité condamne  
Tous sentimens hardis, des leurs trop différens.

Je ne m'étonne point, d'Argens ,  
Que ta sagesse aime la vie ;  
Enfant des Arts et d'Uranie ,  
Bercé par la douceur des chants  
Des Grâces, et de Polymnie,  
Sybarite tranquille, abreuvé d'ambroisie,  
Tes destins sont égaux, tes désirs sont contens.  
Ainsi sans crainte et sans envie ,  
Sans chagrins, noirceurs, ni tourmens,  
Ta prudente philosophie

Trouve dans ces amusemens  
Que ton goût sagement varie,  
Avec ta moitié tant chérie,  
Sur le trône des agrémens,  
Couvert des ailes du génie,  
Le paradis des fainéans.

Pour moi, que le torrent des grands  
événemens

Entraîne en sa course orageuse,  
Je suis l'impulsion fâcheuse  
De ses rapides mouvemens :  
Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,  
Trahi par des amis pervers,  
J'éprouve en ma douleur profonde,  
Plus de maux dans cet univers,  
Que dans la fiction, dont la Fable est fé-  
conde,

N'en a souffert jamais Prométhée aux enfers.

Ainsi, pour terminer mes peines,  
Comme ces malheureux au fond de leurs ca-  
chots,

Las d'un destin barbare, et trompant leurs  
bourreaux,

D'un noble effort brisent leurs chaînes,  
Sans m'embarrasser des moyens,

Je romps les funestes liens  
Dont la subtile et fine trame  
A ce corps rongé de chagrins  
Trop long - temps attacha mon ame.

Adieu , d'Argens ; dans ce tableau  
De mon trépas tu vois la cause.

Au moins ne pense pas du néant du caveau  
Que j'aspire à l'apothéose.

Tout ce que, l'amitié par ces vers te propose ,  
C'est que, tant qu'ici - bas le céleste flambeau  
Éclairera tes jours tandis que je repose ,  
Et lorsque le printemps paroissant de nouveau  
De son sein abondant t'offre les fleurs écloses ,  
Chaque fois d'un bouquet de myrthes et de

roses ,

Tu daignes parer mon tombeau.

A Erfort, ce 23 de Septembre 1757.

---

## E P I T R E

*sur le Hasard*

à

M A S O E U R A M E L I E.

**N**on, vous ne croyez point que l'humaine  
misère

Attire les regards du Dieu qui nous éclaire,  
Et c'est avec raison : de sa félicité  
Rien ne peut altérer l'impassibilité.

Ce Dieu, sourd à nos vœux, ignore nos  
demandes,

Et lorsque ses autels fument de nos offrandes,  
Insensible aux parfums dont on vient l'en-  
censer,

Sans daigner nous punir, sans nous récom-  
penser,

A d'aussi vils objets loin d'attacher sa vue,  
Ne gouvernant qu'en grand cette masse éten-  
due,

Et ces globes nombreux qui flottent dans les  
airs ,

Aux primitives lois il soumet l'univers.

Mais quelle , direz - vous , est la source fé-  
conde

Des destins différens que l'homme a dans le  
monde ?

Si Dieu ne prévoit rien , s'il n'a rien résolu,  
S'il n'étend point sur nous son pouvoir absolu,

De ce nombre infini de fortunes diverses ,

De succès , de revers , de grandeurs , de tra-  
verses ,

Qui de nos tristes jours remplissent le courant,

L'homme seroit - il seul le puissant artisan ?

Nous a - t on bien prouvé ce qu'avance Vol-  
taire ?

*Où l'imprudent périt , le prévoyant prospère.*

Je ne veux pas , ma sœur , misanthrope  
fâcheux ,

Outrant de notre état le destin malheureux,

Ravaler devant vous avec trop de rudesse

Les lueurs que souvent accorda la sagesse.

La nature aux humains dispensant ses fa-  
veurs ,

Fut avare en tout temps de dons supérieurs ;



Cependant l'on a vu l'art et la politique  
 Préparer des succès au vainqueur du Granique,  
 César joignant l'audace à ses prudens desseins,  
 Par son puissant génie asservir les Romains.  
 A côté des héros que leurs exploits signalent,  
 Mahomet ou Vasa peut-être les égalent.

De ces âges nombreux avant nous écoulés,  
 Parmi tant de grands faits sans choix accumulés,

Il est bien peu de noms dignes qu'on les rappelle.

La vertu rarement a le bonheur pour elle.

N'apercevez-vous pas la foule d'inconnus,  
 De fous, d'extravagans, aux honneurs parvenus,  
 Sans grâce, sans talens, sans esprit, sans mérite,

Passer étourdiment à leur grandeur subite  
 Les regards éblouis d'un éclat emprunté,  
 Dédaigneux, arrogans, ivres de vanité,  
 Des peuples prosternés mépriser les hommages,  
 Tandis que le malheur persécute les sages ?  
 Le monde est donc, ma sœur, l'empire du  
 Hasard;

Il élève, il détruit : bizarre à notre égard,  
 Il usurpe les droits de notre prévoyance.

Ne vous figurez point cette aveugle puis-  
 sance,  
 Ce Dieu du paganisme, émule du Destin,  
 Qui dispose de tout sans choix et sans dessein.  
 Le Hazard est l'effet de ces causes secondes  
 Dont les ressorts couverts de ténèbres profon-  
 des  
 Sous leur déguisement sachant nous échapper,  
 Par leur fausse apparence ont l'art de nous  
 tromper.

Le philosophe sait que dans toutes les choses  
 Les effets sont produits du sein fécond des  
 causes ;  
 D'un pas sûr, mais tardif, par le raisonnement  
 Il remonte au principe après l'événement.

L'insolent politique, ambitieux et sombre,  
 Porte d'un bras hardi sa lumière en cette  
 ombre ;  
 Il perce l'avenir sans l'avoir aperçu ;  
 Il règle, embrouille tout, et se trouve déçu.  
 L'aveugle en tâtonnant prend pour des certi-  
 tudes

La trompeuse apparence et les vicissitudes,  
 Et dans ce labyrinthe ardent à pénétrer,  
 Sans fil pour le guider, il y court s'égarer,

Bronchant à chaque pas au bord des précipices.  
Qui peut lui révéler les bizarres caprices  
De tant de foibles rois p<sup>ê</sup>tris d'illusions,  
Changeans dans leurs fav<sup>é</sup>urs, jouets des pas-  
sions ?

Quels seront les devins, ou quels esprits  
sublimes

Pourront lui désigner l'espèce de victimes  
Que l'Ange destructeur, armé par le trépas,  
Moissonnera l'hiver au sein de tant d'États ?  
Qu'un roi soit emporté, que son fils le remplace,  
Le monde politique en prend une autre face ;  
Par d'autres passions se laissant dominer,  
Sur un plan différent ce roi va gouverner ;  
De nouvelles erreurs chassent les anciennes,  
Et changent les motifs des fav<sup>é</sup>urs ou des  
haines.

Mais que dis - je ? au Conseil un moindre  
choc suffit.

Qu'on exile un ministre, une femme en crédit,  
Jamais les successeurs dans ces premières places  
De leurs devanciers n'ont poursuivi les traces,  
Et souvent dans les Cours pour un moindre  
sujet

**Tout prend une autre forme et change de projet.**

Tant d'intérêts divers, tant d'intrigues hor-  
ribles,

Des révolutions les secousses terribles,  
C'est l'océan en proie aux aquilons fougueux:  
De leur contraire effort le choc impétueux  
Fait soulever les flots, les enfle, les irrite,  
Les pousse avec fureur, les rompt, les précipite,  
Et la mer mugissante en frappant à ses bords,  
Y jette en reculant des débris et des morts.

Notre frêle vaisseau, sans mats et sans boussole,  
Flotte sans avirons au gré du vague Eole,  
Il range des écueils, il désire un abri;  
L'un trouve son salut où l'autre avoit péri:  
La prudence n'est donc qu'un art de conjecture.

L'exemple prouve bien cette vérité dure.  
Étoit-ce son mérite, étoit-ce sa beauté  
Qui du rang le plus bas et de l'obscurité  
Quand ses attraits flétris touchoient à leur  
automne,

Éleva Catherine et la mit sur le trône?  
Si d'un œil amoureux le lubrique regard  
Ne l'eût dans ses transports fait convoiter au  
Czar,

A son destin obscur à jamais condamnée,  
Le Pope dans Moscow ne l'eût pas couronnée.

Mais consultons sans choix les fastes de  
l'Amour ;

Entre mille beautés qui brilloient à sa Cour ,  
Pour remplacer trois sœurs qui furent ses  
maîtresses ,

Louis n'adressa point ses vœux à des duchesses ;  
Le rejeton obscur d'un financier proscrit  
Devint l'heureux objet dont son cœur se nourrit.  
Toujours plus amoureux et resserrant ses  
chaînes ,

En ses mains de l'État Louis remit les rênes.  
Ce d'Amboise en fontange est l'Atlas des Fran-  
çois ,

A son bureau se traite la guerre et la paix.  
Pompadour ne fait point filer le fils d'Alcmène,  
C'est un cœur affoibli que l'habitude en-  
chaîne ,

Et ces charmes divins que nous n'aurions  
connus

Qu'en quelque temple obscur , sous les lois  
de Vénus ,

Décident à présent des destins de l'Europe :

Dites - moi quel devin habile en horoscope,  
En consultant les cieux et son astre en naissant,  
Pouvoit lui présager ce destin florissant ?



Des brigands de finance, arbitres des humains,  
Des reclus tonsurés, devenus souverains,  
Et des greffiers poudreux , en France conné-  
tables.

Ces exemples récents , ma sœur, sont innom-  
brables.

L'occasion sert mieux que ne font les projets.

Mais pour en revenir à de plus grands  
objets,

Abandonnons des cours l'habitant idolâtre.

La guerre me fournit un plus vaste théâtre,

C'est-là que la Fortune étale avec orgueil

Et son mépris bizarre et son flatteur accueil.

Parmi tant de guerriers dont le nombre l'as-  
siège ,

Ses dons sont prodigués à ceux qu'elle protège ;

Elle embellit leurs traits de brillantes couleurs,

Et noircit les talens de leurs compétiteurs.

Dans la noble carrière où le héros s'élance ,  
Son génie au Hasard dispute l'influence ;

Mais il épuise en vain ses soins et ses efforts ,

Il dépend malgré lui des plus foibles ressorts.

Ces hommes ramassés dont se forme une  
armée,

Sont les vils instrumens qui font sa renommée ;

La crainte, le désordre, ou l'ardeur du soldat,  
Fixent l'incertitude et le sort du combat.

Parmi tant de hasards qu'il court ou qu'il évite,  
Ses solides projets attestent son mérite :

C'est d'eux qu'on doit juger, et non sans fon-  
dement

L'applaudir, le blâmer, selon l'événement.

Dans ce sens, des héros considérons l'histoire.

Eugène dont le nom présageoit la victoire.

Parut trop confier ses succès aux hasards,

Alors qu'il insulta les fameux boulevards

Dont l'Ottoman superbe environna Belgrade ;

Il brave les périls, son cœur le persuade

Qu'il peut forcer ses murs et renverser ses tours,

Avant que l'ennemi lui porte des secours.

Le Visir indigné vient l'assiéger lui-même ;

Il envoie aux Chrétiens la disette au teint  
blême ;

Le désespoir, la mort s'offrent à leurs regards.

Pressés par le Visir, accablés des remparts,

Le Danube à leur dos rend leur retraite vaine :

Tout conspiroit enfin à la perte d'Eugène.

Il faut mourir ou vaincre : un noble désespoir

L'oblige à tout risquer, ainsi qu'à tout pré-  
voir.



Il fond sur l'ennemi couvert par des tranchées :  
Tout cède ; des mourans les campagnes jon-  
chées

Laissent un libre cours aux vainqueurs em-  
pressés ;

Les Ottomans confus sont pris ou dispersés.

Long-temps le vieux Visir tint par sa résistance

Le sort des deux États en égale balance ;

De ses nobles desseins les beaux commence-  
mens

Furent mal secondés par les événemens ;

Le Germain couronné des mains de la Victoire,

En emporta lui seul l'avantage et la gloire.

Ah ! si jamais, Eugène, un de tes hauts  
projets

Aux yeux d'un guerrier sage annonça des  
succès,

Ce fut près de Luzare, où tes soins et ta ruse

Ont préparé le piège au François qui s'abuse.

Te déroband tu pars, et, plus prompt que l'éclair,

Des digues du Zero ton camp est à couvert.

A ces bords dangereux, sans nulle défiance,

Vendôme conduisoit les guerriers de la France :

Eugène attend l'instant que le soldat mutin

Sorte du camp françois pour courir au butin :

Pendant tout ce désordre il veut par la surprise  
Fixer en sa faveur la fortune indécise.

Quel fut l'effet d'un plan si bien imaginé ?

Un François curieux , par la digue borné ,  
Y monte sans dessein ; il voit dans la campagne  
Eugène et ses héros vengeurs de l'Allemagne :  
Il vole en rapporter la nouvelle en son camp ;  
Bientôt on se rassemble, on combat sur le champ.  
Eugène fut battu. Tel est le sort des armes.

Dans ce métier si dur , et pourtant plein de  
charmes ,

Souvent un rien peut nuire , et dérober le fruit  
Du plus savant dessein presque à sa fin conduit.

Eugène l'éprouva lorsqu'il surprit Crémone ;  
Par un canal secret que ne connoît personne ,  
Il entre dans la ville , il borde le rempart.

On l'en croît déjà maître. Admirez le hasard.  
Un Irlandois actif, qui veilloit pour la France,  
Accourt auprès du Pô , prépare sa défense ;  
La garnison l'apprend , tout se joint à son corps,  
On combat , on repousse, on redouble d'efforts ;  
Le François enhardi, que le sort favorise ,  
Force enfin le héros d'abandonner sa prise.

Le Hasard rit ainsi de l'orgueil des humains.  
En se jouant dérange et confond leurs desseins ;

Injuste dans ses choix, capricieux, volage,  
 Il sert le téméraire et se refuse au sage.  
 En vain de l'avenir l'esprit est occupé:  
 Quel homme à son destin jamais est échappé ?  
 Il est bien des malheurs qu'un insensé s'attire ;  
 Bornons - nous aux revers qu'on ne sauroit pré-  
 dire.

Marlborough que l'Anglois a si bien désigné,

Qui livrant des combats les avoit tous gagnés,  
 Qui n'assiégea jamais de place sans la prendre,  
 Libérateur du Rhin, conquérant de la Flandre,  
 Marlborough, le héros, l'ame du parlement,  
 S'est vu précipiter par Madame Massan,  
 Qui, d'Anne, jusqu'alors suivante peu connue,  
 Anima contre lui la Reine prévenue ;  
 Cette intrigue de cour pour un frivole objet  
 De vingt rois alliés déranger le projet.

Vous parlerai-je encor de la flotte invincible  
 De ce grand armement, formidable et terrible,  
 Dont l'immense appareil couvrant le sein des  
 mers

Aux Bretons d'un tyran alloit porter des fers ?  
 L'Angleterre frémit et parut confondue :  
 Un grain de vent s'élève et la flotte est perdue.



Cromvel de tous côtés ayant tendu ses pièges ,  
 Dans le sang de son Roi teint ses bras sacri-  
 lèges ,

Et Charle souffre enfin pour comble d'attentats  
 Un supplice inouï, digne des scélérats.

Ainsi finit ce prince, exemple mémorable ,  
 Que la grandeur mondaine , un rang si ré-  
 spectable

Ne garantissent point contre un dur ascendant.  
 Bientôt Jacques second , plus foible et moins  
 prudent,

Tremblant, déconcerté par sa fille et son gendre,  
 De ce trône sanglant fut contraint de  
 descendre.

Et ce jeune Édouard que nous avons tous  
 vu ,

Au rang de ses aïeux à demi parvenu ,  
 En héros vagabond courir à sa ruine ,  
 Prouve par ses destins sa funeste origine.

Sans aller parcourir l'histoire du levant ,  
 Que ne dirai - je pas du sort du jeune Iwan ,  
 D'un monarque déjà poursuivi dès l'enfance ?  
 Une nuit renversa son trône et sa puissance ;  
 Une femme tremblante, ivre de voluptés ,  
 Rassemble des soldats à la hâte ameutés ,

Enchaîne le monarque au sein de sa patrie,  
Et le fait transporter captif en Sibérie.

Quel faits humilians pour l'orgueil des humains!  
Que de vils instrumens ont d'étonnans destins!

J'ai souvent reconnu par mon expérience  
Combien peu sert le fil de la vaine prudence.  
Quand j'entrai dans le monde en ma jeune  
saison,

Je dus tout au hasard et rien à la raison.  
Ardent, présomptueux, je m'en souviens en-  
core,

Je brûlois d'imiter des héros que j'honore :  
Du centre des plaisirs et des bras du repos  
Sur les traces de Mars je volois aux travaux.

Un vieux Sertorius de l'école d'Eugène  
Pour traverser mes vœux fut envoyé de Vienne.  
Tout ce que peut fournir l'expérience et l'art,  
Fut employé par lui pour fixer le hasard.

Dans ma sécurité Neuperg m'alloit sur-  
prendre.

J'ignorois ce qu'un sage étoit près d'entre-  
prendre ;

J'ignorois jusqu'aux lieux où s'assembloient  
ses corps,

Son approche, et surtout ses desseins, ses efforts.

Un transfuge arrivé découvrit le mystère.

On se prépare; on marche, on joint son adver-  
saire,

La victoire pour nous décida des combats.

La Fortune en ces temps accompagnoit  
mes pas;

Sous sa protection mon esprit devint sage;

Depuis, par son penchant inconstant et volage,  
Désertant nos drapeaux, prompte à m'aban-  
donner,

Chez Daun et sur ses camps nous la vîmes  
planer.

La perfide, en marquant sa barbare allégresse,

Persécute à présent ma prochaine vieillesse;

Les dangers, les écueils remplissent mes che-  
mins,

Et la plume et l'épée échappent de mes mains.

Vous avez vu, ma sœur, dans des jours que  
j'abhorre,

De l'audace et du crime insensément éclore

Ce monstre politique, insolent, égaré,

De rapines, de sang, de meurtres altéré,

Qui réunit en lui tant d'intérêts contraires,

Qui rassemble en ses flancs d'éternels adver-  
saires,

Caresse avec fureur ses dangereux serpens,  
Prêt à se déchirer tient sa rage en suspens,  
Pour assurer ma chute et presser ma ruine.

Apprenez à présent quelle est son origine,  
Par combien de forfaits des peuples ignorés  
L'enfer de tant de rois a fait des conjurés.

Quel mystère odieux faut-il que je dé-  
couvre !

De Vienne à Pétersbourg, et de Stockholm au  
Louvre,

La fraude, l'imposture, et l'intrigue de cour,  
Font servir à leur but et la haine et l'amour.

L'Autrichien répand l'or et la calomnie :

Ce tyran, pour dompter la libre Germanie,  
Flatte, éblouit, corrompt des rois mal conseillés,  
De ses vrais ennemis se fait des alliés.

Sa fière ambition, sa vengeance infernale,  
Au fond de leur palais introduit la cabale.

D'un paisible automate on aigrit les esprits ;  
Là pleure une princesse, ici des favoris.

Il communique ainsi ses fureurs politiques  
Aux dociles esprits des princes pacifiques,

Qui sans s'apercevoir de leur égarement,  
Vienne, de ta grandeur deviennent l'instru-  
ment.



Je ressens les effets du crime qui les lie ;  
 C'est moi qui suis puni de leur vague folie ;  
 Persécuté, vaincu, mon sort m'a fait la loi,  
 Ou de vivre en esclave, ou de mourir en roi.

C'est en vain que l'on pense éviter son nau-  
 frage.

L'homme a-t-il le pouvoir de conjurer l'orage,  
 Et comment détromper des princes aveuglés,  
 Par des fourbes chéris sans cesse ensorcelés ?  
 Pouvois-je enfin gagner des maîtresses perfidés,

Ou réchauffer le cœur de nos amis timides ?

Pouvoit-on présager que jamais les humains  
 Verroient marcher ensemble et François et Ger-  
 mains,

Et Russes et Suédois, tous étouffant leurs hai-  
 nes,

Réunis et d'accord pour me charger de chaî-  
 nes ?

Que l'Empire entraîné par ce fougueux torrent,  
 Contre son protecteur s'armât pour son tyran ?

Mais quittons ces faux Dieux qui font gé-  
 mir la terre.

Retournons aux hasards que j'éprouve à la  
 guerre.

De nos fleuves germains tous les bords  
sont couverts.

De peuples rassemblés des bouts de l'univers.  
A leur nombre accablant il faut que je m'op-  
pose.

Si je couvre un pays, c'est l'autre que j'ex-  
pose ;

Je vole à l'ennemi le plus audacieux ,  
Je l'atteins, une voix m'appelle en d'autres  
lieux.

Luttant de tous côtés contre une hydre de  
princes,  
Mon bras seul ne peut plus garantir nos pro-  
vinces.

Tandis que mon État par eux est envahi,  
Mes propres alliés m'ont lâchement trahi.  
Ai-je pu raffermir la vertu dans leurs ames ?  
Ai-je pu déchirer tant de pactes, de trames,  
Qui les rendront un jour, loin d'accomplir  
leurs vœux,  
L'opprobre et le mépris de nos derniers ne-  
veux ?

Lorsque de tant de maux mon ame est op-  
pressée ,  
Un Démon des soldats dérange la pensée ;

Ce qui me paroît blanc à leurs yeux paroît noir.  
Leurs chefs aussi troublés n'ont plus des yeux  
pour voir ;

Un brouillard triste et sombre offusque leurs  
idées.

Je suis environné d'ames intimidées ,  
J'attise les lueurs de leur foible raison ;  
J'oppose , mais en vain , l'antidote au poison.  
Le nombre d'ennemis , le danger qui s'aug-  
mente,

Des revers tout récents accroissent l'épouvante.

Cependant l'ennemi remuant , inquiet ,  
Roule dans son esprit un dangereux projet.  
Il faut ou le combattre, ou succomber sur l'heure ;  
Il faut que d'un héros l'ame supérieure  
Donne l'exemple en tout, du dernier au premier.

Ainsi près de l'Euphrate un antique palmier  
Elève les rameaux de sa superbe tête ,  
Brave , sans s'ébranler , l'assaut de la tempête ,  
Tandis que l'aquilon au bord des vives eaux  
Courbe les tendres joncs et brise les roseaux.

Mais ces roseaux, ma sœur, de nos combats  
décident ,  
Et que peut l'officier quand leurs cœurs s'inti-  
mident ?

Ainsi dans les palais, ou dans les champs  
de Mars,

En ce monde maudit il n'est que des hasards.

Malgré tous les calculs qui règlent sa con-  
duite,

L'orgueilleuse raison se trouve enfin réduite

A confesser ici que l'homme en tout borné

Suit le torrent du sort dont il est entraîné.

Mais à quoi, dira-t-on, peut servir la pru-  
dence,

Si ses secours sont vains, ses efforts sans puis-  
sance?

Autant nous vaudroit-il dans nos jours mal  
ourdis

En secouant son joug agir en étourdis.

La prudence n'est point, il est vrai, pa-  
nacée

Qui chasse tous les maux dont l'ame est op-  
pressée ;

Son art ne s'étend pas à rendre l'homme heu-  
reux,

Mais à calmer nos maux, à modérer nos vœux.

Elle cède aux rigueurs du sort qui se soulève ;

C'est un fil qui conduit, mais ce n'est pas un  
glaive

Propre à trancher les nœuds de la difficulté.

De tant d'écueils où l'homme auroit été  
jeté,

Des maux qu'on aperçoit son secours nous  
préserve ;

Sa circonspection qui veille, et nous conserve

A travers les dangers d'un pas prémédité,

Nous guide, entre la crainte et la témérité,

Par une route étroite aux humains peu com-  
mune.

Souvent sa patience a lassé la fortune.

Elle attend tout du temps, mais sans le pré-  
venir,

Et jamais son orgueil ne régla l'avenir.

Laissons donc le Destin dans ses demeures  
sombres

Nous voiler ses arrêts d'impénétrables ombres ;

En souffrant les revers, sans en être abattu,

Il faut s'envelopper, ma sœur, dans sa vertu.

A. O. Pretschendorf, le 7 Janvier 1760.

---

---

*É P I T R E*

à

M A S O E U R D E B A R E U T H.

---

**E**nfin chère sœur, je respire,  
Et ne respire que pour vous ;  
Le sort est las de son courroux,  
La Fortune vient de me rire.

Ces fiers Autrichiens de nos destins jaloux,  
Dans les champs de Lissa dissous,  
D'un triomphe idéal ont perdu le délire,  
Et vont dans la Bohême oublier leurs dégoûts.  
Recevez de mon cœur cette offrande futile,  
La seule qu'à vos pieds je puis mettre aujourd'hui.

O mon support, ô mon asile !  
Ma divinité, mon appui !

C'est vous dont l'amitié si ferme et si durable  
Me tendit un bras secourable,  
Lorsque nos combattans paroissoient terrassés,  
Et

Et d'un empire formidable

Les fondemens bouleversés.

Mes parens, mes amis, timides et glacés,  
M'abandonnoient déjà dans ce péril extrême;  
Le seul qui me resta, ma sœur, ce fut vous-  
même.

Fort de cet appui précieux,

Je ne redoutois plus le sort injurieux.

O céleste amitié! divine et pure flamme!

Suprême bien d'une belle ame,

Dont'la main avare des Dieux

Daigne si rarement favoriser la terre!

Faut-il la voir livrée en proie aux envieux,  
Aux fureurs de la haine, aux flambeaux de la  
guerre?

Ah! faut-il voir d'ingrats un corps associé,  
Monarques arrogans du bruit de leur tonnerre.  
Fermer leur cœur d'airain aux cris de la pi-  
tié,

Et l'intérêt avide, étincelant de rage,

Convertir l'univers, à lui sacrifié,

En théâtre sanglant de meurtre et de carnage,

Où la destruction naît de l'inimitié?

Dans l'exécrable cours de ces mœurs infernales,

Parmi ces horribles scandales,

Votre cœur conserva, quoiqu'il fût épié,  
 Le feu sacré de l'amitié,  
 Ce feu cent fois plus pur que celui des Vestales.  
 En vain les mortels corrompus  
 De l'infidélité vous ont tracé l'exemple;  
 Leurs perfides regards, honteux et confondus,  
 Sont forcés d'avouer que votre ame est le  
 temple,  
 Le refuge sacré des antiques vertus.

C'est vous qui rendez véritable  
 Tout ce qu'a rapporté la Fable  
 D'Oreste, de Pylade, et du tendre Nisus.

Si j'avois le pinceau d'Apelle,  
 Je peindrois votre cœur fidelle,  
 Et la constance et la ferveur  
 Dont, ô mon adorable sœur!

Vous avez combattu ma fortune cruelle.

Voyez, parens ingrats, quelle est votre noir-  
 ceur.

Comparez-vous à ce modèle,  
 Vous tous qui pour votre malheur  
 Ne sentîtes jamais si vous aviez un cœur.  
 Que cet exemple vous rappelle  
 Tout le sublime et la grandeur  
 De la tendresse fraternelle.



Ah! mon auguste sœur, pour chanter votre  
nom,

Je laisse aux eaux de l'Hippocrène  
Les soins de ranimer une vulgaire veine,  
Et les Muses de l'Hélicon  
Ne sont pas les dieux que j'invoque.  
Plein d'une amitié réciproque,  
Mon cœur me tient lieu d'Apollon;  
Pour exprimer comme il vous aime,  
Pour s'ouvrir ou se dévoiler,  
Le sentiment suffit; il se peint de lui-même,  
Et c'est à lui seul de parler.

Eclatez, doux transports de ma reconnoissance;  
Portez au bout de l'univers  
Le récit des complots de tant de rois pervers  
Qui préparoient ma décadence,  
Et le récit de la constance

D'une sœur qui pendant mes plus affreux re-  
vers

De tous mes ennemis a bravé la puissance,  
Et voulut par persévérance  
Partager avec moi le triomphe, ou les fers.  
Publiez ses vertus au delà des déserts  
Où le Guèbre à genoux adore  
Les rayons naissans de l'aurore,

Les portant au delà des mers  
 Où Neptune étend son empire,  
 Jusqu'aux lointains climats où le soleil expire;  
 Et que d'un pôle à l'autre on entende en  
   tous lieux  
 Qu'un mérite aussi grand, si digne qu'on  
   l'admire,  
       L'élève jusqu'au rang des Dieux.  
 Ces sentimens, ma sœur, avec des traits de  
   flamme  
       Sont gravés au fond de mon ame.  
 Vainqueurs de l'absence et du temps  
       Ils seront fermes et constans,  
 Jusqu'au terme fatal, où vers la triste rive,  
 Caron transportera mon ame fugitive  
 Dans le sombre séjour où l'univers s'enfouit,  
 Où nos projets, nos vœux, l'amitié la plus  
   vive,  
 Nos peines, nos plaisirs, où tout s'évanouit.

A Striegau, le 28 Décembre 1757.

---

## C O N G É

de l'armée impériale et du Maréchal Daun ,  
après la bataille de Lissa.

---

**P**artez, l'occasion est bonne,  
Grand général de l'empereur ;  
Pour prouver que je vous pardonne,  
Je vous fais mon ambassadeur  
Chez les robins de Ratisbonne.  
Pressez-vous donc, et portez-leur  
Ma réponse en propre personne ;  
Et rendez à ce tribunal,  
Attesté sur l'original,  
Au président, à chaque membre,  
Sans qu'aucun puisse être déçu,  
Tout ce que vous avez reçu  
A Lissa le cinq de Décembre.  
Quel beau jour pour le sieur Anis  
Fiscal du germanique empire !  
(Lui qui sous l'ombre de Thémis  
Se pavanoit de me proscrire )

Lorsque vous aurez pu l'instruire  
De ce qu'à vos soins j'ai commis.

Ensuite, de vos pas le maître,  
Courez à Vienne et faites naître  
Grand nombre de nouveaux projets  
Pour conquérir la Silésie,  
Et pour ruiner mes sujets.  
Vous pouvez sur tous ces objets  
Contenter votre fantaisie,  
Étudier tout cet hiver,  
Dirigé par le vieux Neuper.

Mais quand la saison radoucie  
Des frimats purifiera l'air,  
Que des champs la superficie  
Se couvrira d'un duvet vert;  
Alors, comme un nouvel Achille,  
Retournez dans mon domicile,  
Tout aussi vain, tout aussi fier,  
Avec tout cet amas agile  
De canons dont on compte mille,  
Avec vos princes du bel air,  
Et vos pandours armés de fer.  
Ce canton en combats fertile  
Vous restera toujours ouvert.  
Étudiez bien votre thème.

N'oubliez pas, pour le retour,  
Des chemins qui vont en Bohême  
De vous ménager le plus court.

A ce prix, après le carême,  
Revenez, à condition  
Qu'en obtenant permission,  
Nous prenions congé tout de même.

A Durgau, le 8 Decembre 1757.

A U

S I E U R G E L L E R T.

**L**e Ciel en dispensant ses dons  
Ne les prodigua point d'une main libérale,  
Il nous refuse plus que nous ne recevons.  
Pour tout peuple à peu près sa faveur est égale.  
Les François sont gentils, les Anglois sont profonds;  
Mais s'il dénie à l'un ce qu'il accorde à l'autre,  
Notre orgueil sait changer en roses nos char-  
dons:  
Au talent du voisin nous préférons le nôtre.

A Sparte régnoit la valeur ;  
 Mars se plut d'y former de fameux capitaines,  
 Tandis que la molle douceur  
 Des beaux arts enchanteurs respiroit dans  
 Athènes.

De Sparte nos vaillans Germains  
 Ont hérité l'antique gloire.  
 Combien de grands exploits ont rempli leur  
 histoire !

Mais s'ils ont trouvé les chemins  
 Qui vont au temple de Mémoire,  
 Les fleurs se fanent en leurs mains  
 Dont ils couronnent la Victoire.  
 C'est à toi , Cygne des Saxons,  
 D'arracher ce secret à la Nature avare ;  
 D'adoucir dans tes chants d'une langue barbare  
 Les durs et détestables sons.

Ajoute par les vers que ta muse prépare ,  
 ( Sur les pas du divin Maron , )  
 Aux palmes des vainqueurs dont le Germain  
 se pare ,  
 Les plus beaux lauriers d'Apollon.

---

## E P I T R E à P H Y L L I S.

*Faitë pour l'usage d'un Suisse.*

---

U n certain dieu qu'on adore à Cythère  
M'avoit, Phyllis, engagé sous vos lois.  
Je soupirois, je me flattois de plaire,  
Et mon bonheur passoit celui des rois,  
Lorsqu'un démon au regard sanguinaire,  
Démon cruel qui sème le trépas,  
Au sein affreux des fureurs de la guerre,  
M'entraîna loin de vos divins appas.

Hélas ! Phyllis, quelle est la différence  
Du sort heureux et de la jouissance  
Qu'un tendre amour m'offroit entre vos bras,  
Au sort affreux qu'à présent votre absence  
Me fait trouver ici dans la licence  
D'un camp où Mars remplit tout de fracas.

Je vois ici la brillante Victoire  
Mener gaiement dans l'horreur des combats  
Cent jeunes fous que Mars de ces climats  
S'en va dans peu plonger dans la nuit noire.

Hélàs! Phyllis, tout ce peuple d'ingrats  
 Au tendre amour a préféré la gloire.

Que vois-je encor? de rapides repas,  
 Remplis d'ennui, sans qu'un mot d'allégresse  
 Ose égayer le front de la sagesse.  
 Pour s'escrimer on engloutit les plats.  
 Tels sont mes jours, mes ennuis, ma détresse;  
 Ah! qu'ils sont loin de la délicatesse,  
 Et des plaisirs qui naissent sur les pas  
 De mon aimable et charmante maîtresse!  
 Quand même ici parmi tous ces soldats  
 On donneroit des banquets d'Épicure,  
 Où, prodiguant les dons de la Nature,  
 On serviroit des piles d'ananas;  
 Sans ma Phyllis, dont je fais tant de cas,  
 Ce luxe exquis et tout ce qu'il procure,  
 Non, par l'Amour, ne me toucheroit pas.

Pour achever cette noble peinture,  
 Sachez qu'ici l'on couche sur la dure;  
 Point de repos, l'on trotte nuit et jour.

Au lieu de voir ces beaux yeux d'où  
 l'Amour

Lance le trait dont je sens la blessure,  
 Je vois des yeux avides de capture,  
 Au regard dur, et dont le maintien fier



Paroît peu fait à supporter l'injure,  
Mais bien plutôt selon la conjoncture  
A défier et Thérèse et l'enfer.

Quand tout ému mon cœur se représente  
Le beau corail d'une lèvre charmante  
Qui m'invitoit à des baisers ardents,  
Voila - t - il pas, dans un gros d'insolens,  
De vieux soudards retroussant leur moustache,  
Dont le petun tient lieu d'odeur, d'encens.  
Tout aussitôt de ces lieux je m'arrache,  
Et dépité, plein d'horreur pour les camps,  
De mon amour la blessure rouverte  
Me renouvelle à chaque instant la perte  
De vos appas et de vos agrémens.

Ainsi Vénus punit un cœur volage,  
Qui sans raison imprudemment s'engage  
Chez la Fortune, au camp, dans les hasards,  
Fuit de Cythère, et porte son hommage  
Malgré l'Amour à l'homicide Mars.

Ainsi souvent, sans qu'il se le propose,  
Suivant l'instinct d'une inconstante ardeur,  
Le papillon s'envole de la rose,  
Et voltigeant sans fin de fleur en fleur,  
Sur un muguet l'insensé se repose,  
Et par dépit en suce la liqueur.

Je crois, Phyllis, à la métempsycose ;  
 Et votre amant trop léger et mutin,  
 En s'éloignant de vos attraits sans cause,  
 Du papillon a subi le destin.

Si toutefois un repentir sincère  
 Pouvoit, Phyllis, fléchir votre colère ;  
 Si j'espérois qu'un être tout divin  
 Ne souffrît pas qu'on l'implorât en vain ;  
 Je jurerois que fidelle et plus tendre,  
 Et dégoûté de Bellone et de Mars,  
 A tout jamais je renonce à prétendre  
 Aux lauriers d'Eugène ou d'Alexandre,  
 Pour mériter un seul de vos regards.

A U

M A R Q U I S. D' A R G E N S,

*que la peur des ennemis avoit déterminé à  
 quitter Berlin.*

**R**estez, Marquis, dans cet asile  
 Où mes Pénates et mes Dieux

Protégent le séjour tranquille  
Que j'héritai de mes aïeux,  
Sans crainte que dans d'autres lieux  
Le Russe insolent vous exile.  
Envoyez pour vous à Paris  
De Mons affronter la chicane,  
Y recueillir tous les débris  
De ces biens qu'un père en soutane  
Vous ôta, pour plaire à Fleuris ;  
Dont votre jeunesse profane,  
Livrée au tendre amour, aux ris,  
Jadis ne connut pas le prix.  
Puisse toute la pharmacie  
Vous fournir de puissans secours,  
Pour allonger de votre vie  
L'agréable et fortuné cours!

Mais, cher Marquis, sans vous déplaire,  
Je crois, en dépit du docteur,  
Que ce n'est point l'apothicaire  
Qui peut nous vendre le bonheur.

Un esprit, libre de frayeur,  
Que la philosophie éclaire,  
Peut nonobstant son mésentère,  
Et foie, et rate, avec tumeur,  
Un squire, un cancer, un cautère,

Triompher des maux qu'il resserre,  
Par le fonds de sa belle humeur.

Quoi! dans ces lieux remplis d'alarmes  
Le guerrier boit, s'amuse et rit;  
Ni la mort, ni le bruit des armes  
Ne sauroit émousser les charmes  
Du plaisir qui se reproduit:  
Et vous pourriez vous en défendre,  
Vous, qui libre de tous les soins,  
N'avez point de remparts à prendre?  
Vous, qui sans travaux, sans besoins,  
Chaque nuit pouvez vous entendre  
Avec Babet, et sans témoins?

Ah! tandis que moi misérable,  
En Don Quichotte véritable,  
Je cours les grands événemens,  
En donnant chaque jour au diable  
Les triumvirs impertinens;  
De votre sort plus favorable  
Puissiez-vous jouir fort long-temps.

En 1758, vers le temps de la bataille de Zorndorf, au  
siège d'Olmütz, à Klein Laten.

---

## E P I T R E

à

*MA SOEUR DE BAREUTH**sur sa maladie*

---

C hère sœur, de tout temps l'homme peu  
raisonnable

Languit stupidement sous le joug de ses sens.

Le tonnerre gronda, la crainte formidable

Érigea les autels, alluma son encens.

Le grand, le merveilleux lui parut adorable.

Sa peur lui fit des Dieux de tous les élémens :

L'on consacra des bois au culte des Furies,

Sous le nom d'Amphitrite on adora les mers,

L'éther devint Saturne, et tant d'idolâtries

Durent leur origine aux terreurs des enfers.

Ceux que l'ambition embrasa de sa rage,

Heureux triomphateurs, tyrans de leurs égaux,

Brillans par leurs exploits, brillans par leur

courage,

Jouirent des honneurs destinés aux héros.

Dès - lors l'apothéose eut des routes aisées :  
Le ciel tout étonné de ces cultes nouveaux  
Fut peuplé de mortels, de plantes , d'animaux,  
Et si quelques vertus furent divinisées ,  
Les vices à leur tour trouvèrent leurs dévots.

Mais parmi tant de Dieux que s'étoit for-  
gés l'homme,  
Auxquels sa folle erreur avoit sacrifié,  
L'encens ne fuma point dans Athènes, ni Rome,  
Pour le premier de tous, le Dieu de l'amitié ,  
Seul être, s'il en fut, qui méritât des temples.  
Tant le vulgaire foible, et fait pour s'égarer,  
Confond ce qu'il doit craindre où qu'il doit  
adorer.

Sans doute l'univers manquoit de grands  
exemples :  
Le fidelle Euryale et le tendre Nisus ,  
Et Thésée et Pirithois ,  
Leurs héroïques faits, leurs fastes respectables,  
N'étoient que d'anciennes fables.  
Pour donner du lustre aux vertus,  
Il faut des héros véritables ,  
Et des exemples plus connus.

Vous, ma divine sœur, que j'honore et révère,  
Dont mon orgueil séduit se vante d'être frère,

Si

Si Delphes, si Colchos, en des temps fortunés,  
 Avoient pu rencontrer dans leurs murs étouffés  
 Un cœur comme le vôtre, une vertu si rare,  
 Les temples, les autels de festons couronnés,  
 Le peuple, le pontife, à vos pieds prosternés,  
 La victime tombant sous un glaive barbare,  
 Tout vous eût assuré l'hommage des mortels.

Leur amour, leur reconnoissance,  
 Du prix de l'Amitié connoissant l'excellence,  
 Vous auroient sous son nom consacré des  
 autels.

Qui sentit mieux que moi sa bénigne in-  
 fluence ?

Dans mes jours fortunés et dans ma décadence  
 Vous goûtiez mon bonheur, vous pleuriez mes  
 revers.

Ah ! pourrai-je oublier cette amitié constante,  
 Sensible, courageuse, et toujours agissante,  
 Qui a su compenser les maux que j'ai soufferts ?

Lorsque ma fortune expirante  
 Offroit ma dépouille sanglante

Aux tigres de carnage et de sang affamés ;  
 Lorsque mon propre sang, rebelle à la nature,  
 Dans ces jours désastreux et de malheurs semés,  
 Joignit les triumvirs, pour aigrir ma blessure ;

Lorsque j'étois enfin, proscrit, infortuné,  
De tout secours abandonné,  
O vous, mon seul refuge! ô mon port, mon  
asile!

Votre amitié calmoit ma douleur indocile,  
J'oublois dans vos bras mes oppresseurs altiers,  
Mon cœur dans votre sein épanchoit ses com-  
plaintes;

Votre tendre pitié partageant mes revers,  
Dissipoit par un mot mes mortelles atteintes,  
Et, fort de vos vertus, je bravois l'univers.

A combien de dangers votre ame généreuse

S'exposa pour me secourir,

Moi, qui préférois de périr

A l'image trop douloureuse

Des maux que je craignois de vous faire souffrir!

Jamais on ne vit de modèle

D'une tendresse aussi fidelle

Que celle que vous m'accordez.

Si la vertu rend immortelle,

Ses lauriers vous sont destinés.

Qu'un cœur pétri de boue, ame vile et com-  
mune,

Fermée au sentiment, insensible à l'honneur,

Place le souverain bonheur



A posséder ces biens, jouets de la Fortune,  
Recherchés, poursuivis avec trop de chaleur,  
Et dont la jouissance est toujours importune;

Pour qui possède votre cœur,  
Espoir sur lequel je me fonde,  
Le doit préférer, chère sœur,  
A tous les trésors de ce monde.

Si ces ambitieux, ces superbes esprits  
Qui trament ma ruine et poursuivent ma vie,  
Pouvoient de ce grand cœur connoître tout  
le prix,

Mon trône cesseroit d'attirer leur envie,  
Ils ne combattoient plus, ils ne seroient jaloux  
Que du bonheur que j'ai d'être cheri de vous.

Mais quel trouble soudain me coupe la  
parole ?

Tandis qu'une image frivole  
Me rappelle mes jours sereins,  
Quand, pour adoucir mes chagrins,  
Votre souvenir me console,  
Des cris lugubres et perçans

Me font frémir d'effroi, me glaçant tous les  
sens.

Mes yeux chargés de pleurs se couvrent de  
ténèbres ;

Les Grâces, les Vertus, sous des voiles funébres,  
 Font retentir ces lieux de longs gémissemens;  
 L'œil éploré, baissé, négligeant tous leurs char-  
 mes ,

Elles vont publier, se baignant dans leurs larmes,  
 Et vos dangers et mes tourmens.

La Mort, l'affreuse Mort menace votre vie;  
 Les Dieux jaloux de leurs bienfaits  
 A mon bonheur portent envie,  
 Et le Trépas, d'un bras impie,  
 S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits.  
 Les vertueux liens de deux amis parfaits.

Non, jamais la nature avare  
 N'avoit de ses fécondes mains

Vu sortir un présent plus parfait, ni plus rare,  
 Que celui qu'elle fit, vous donnant aux  
 humains.

Peut - être le séjour où l'audace et le crime  
 Ne cessent de se déborder,  
 Est indigne de posséder

Un cœur si généreux, une ame si sublime.  
 Hélas! quand je voyois l'univers infecté  
 De perfides complots, de trahisons atroces,  
 Malgré de sages lois des mœurs toujours féroces,  
 Je m'étois cent fois révolté  
 Contre tant de scélératesse,

Et souvent, de l'austérité  
Poussant à l'excès la rudesse,  
Ma haine confondoit sans cesse  
Le crime avec l'humanité ;  
Mais par un retour de sagesse  
Mon esprit rappeloit, pour sortir de l'ivresse,  
De vos rares vertus la divine splendeur,  
Et pardonnoit en leur faveur  
A tous les vices de l'espèce.  
Dieux protecteurs des malheureux,  
Dieux sensibles et pitoyables,  
Qui recevez les pleurs des humains misérables,  
Toi, qui de l'amitié formas les premiers nœuds,  
Mes Dieux, soyez-moi favorables,  
Entendez mes cris douloureux,  
Et ne permettez pas qu'en vain je vous im-  
ploie.

Derobez au Trépas une sœur que j'adore ;  
Agréez mon encens, mes larmes, mes soupirs.  
Si jusque dans les cieux ma voix se fait en-  
tendre,  
Exaucez les vœux d'un cœur tendre,  
Et daignez accorder à mes ardents désirs  
Le seul bien qu'à jamais de vous j'ose pré-  
tendre.

Conservez les précieux jours  
 De votre plus parfait ouvrage ;  
 Que la santé brillante accompagne leur cours ,  
 Et qu'un bonheur égal soit toujours leur par-  
 tage.

Si l'inflexible Sort qui nous donne la loi  
 Demande un sanglant sacrifice ,  
 Daignez éclairer sa justice ;  
 Que son choix rigoureux ne tombe que sur  
 moi.

J'attends sans murmurer, victime obéissante,  
 Que l'inexorable Trépas ,  
 De ma sœur détournant ses pas ,  
 Veuille émousser sur moi sa faux étincelante.  
 Mais si tant de faveurs que j'ose demander  
 Sur un foible mortel ne peuvent se répandre,  
 O mes Dieux ! daignez m'accorder  
 Que nous puissions tous deux au même jour  
 descendre  
 Dans ces champs ombragés de myrthes, de  
 cyprès ,  
 Séjour d'une éternelle paix ,  
 Et qu'un même tombeau renferme notre  
 cendre.

A

M I L O R D M A R E C H A L.

sur

*la mort de son frère.*

**V**ous pleurez, cher Milord? votre douleur  
amère

Redemande un héros, un ami tendre, un  
frère.

La gloire qui l'ombrage aux portes du Trépas,  
Quoiqu'illustrant son nom, ne vous console pas.

Cette noble union que le Sort a détruite,  
Fut moins l'effet du sang que l'effet du mérite.  
J'ai vu de ses beaux jours éteindre le flambeau  
Et j'ai de ses lauriers couronné son tombeau.  
Dans ce combat affreux, s'il eût encor pu vivre,  
Son bras auroit forcé la Victoire à le suivre ;  
Mais de l'airain tonnant les foudres en cour-  
roux

Prêt à triompher d'eux l'abattent sous leurs  
coups.

Fatale Ambition, que d'illustres victimes,  
 Que d'amis, de héros moissonnés par tes crimes!  
 Nos hameaux, nos cités, tous nos États sont  
 pleins

De parens éplorés, de veuves, d'orphelins,  
 Qui réclament en vain par leurs cris, par  
 leurs larmes,

Nos vengeurs moissonnés par le tranchant des  
 armes.

Ah! la gloire s'achette au prix de trop d'hor-  
 reurs;

Mes lauriers teints de sang sont baignés de  
 mes pleurs.

Dans ces calamités, dans ces douleurs pu-  
 bliques,

Je me vois accablé de malheurs domestiques;  
 En moins de deux hivers, tel est mon triste sort,  
 Sur tout ce que j'aimois j'ai vu fondre la Mort:  
 Elle enleva ma mère, et son fils et sa fille.

O jours de désespoir! Quel coup pour ma  
 famille!

Une mère, l'espoir, l'honneur de notre sang,  
 Un frère jeune encor, l'héritier de mon rang,  
 Une sœur, vrai héros, vaste et puissant génie,  
 A laquelle à jamais mon ame étoit unie.

Pour ne point succomber sous de pareils tour-  
mens ,

Il faut un cœur d'airain, privé de sentimens,  
Aux cris de la nature obstinément rebelle,

Qui ne connut jamais d'amitié mutuelle.

Dans l'abyme des maux où le Sort m'a plongé,  
Le cœur rongé d'ennuis et l'œil de pleurs  
chargé ,

D'une réflexion mille fois repoussée

La ténébreuse horreur occupe ma pensée.

On nous dit que ce Dieu qu'au ciel nous  
adorons

Est doux, juste et clément: et, Milord, nous  
souffrons !

Comment concilier ses entrailles de père

Avec l'homme accablé du poids de sa misère?

Jeune, foible, imprudent, éperdu, sans repos,

Dès ma première aurore en butte à tous les  
maux,

Les vices, la douleur, et le péril m'assiége.

J'ignore mon destin: d'où viens-je? où suis-je?  
où vais-je?

J'éprouve en parcourant ce cercle étroit des ans

De souffrance et de maux les douloureux tour-  
mens ;

Quand je touche à la fin de ma triste carrière,  
La fille d'Atropos vient clore ma paupière,  
Et la vertu divine et le crime infernal  
Dans ce monde maudit ont un destin égal.

Rien ne fléchit ce Dieu, ni le prix des of-  
frandes,

Ni l'odeur des parfums; il est sourd aux de-  
mandes

Des mortels écrasés par ses cruels décrets.

Les voilà révélés, ces importans secrets.  
Milord, qu'importe donc la triste connoissance  
De ce bras qui m'accable et cause ma souf-  
france,

Si la Mort de mes maux peut seule me sauver?

Il est, il est des maux qu'un mortel doit  
braver;

La stoïque raison dont le flambeau m'éclaire  
M'apprend à me roidir contre un malheur  
vulgaire,

A calmer le chagrin, à dissiper l'effroi  
D'un désastre qui peut n'influer que sur moi.

On a vu des mortels dont l'ame peu com-  
mune

Foule aux pieds la grandeur, méprise la for-  
tune,





Prêt à perdre cent fois la vie et mes provin-  
ces ,

Le Sort qui contre moi réunit tant de princes,  
N'a pu me rendre encor un objet de pitié.

Mais s'il touche aux saints nœuds que forme  
l'Amitié

Par cet endroit cruel, cher Milord, il m'ac-  
cable.

Achille au talon près étoit invulnérable.  
A tout autre malheur on trouve des secours;  
Le temps après l'orage amène de beaux jours.

Mais qui peut réparer des pertes éternelles ?  
Quand la Mort a blessé de ses flèches cruelles  
Ces parens, ces amis, objets de nos souhaits,  
On s'en voit séparé, cher Milord, pour jamais :  
Réclamez les aux Cieux, évoquez l'Enfer même,  
L'Achéron ne rend plus ceux qu'on pleure et  
qu'on aime ;

L'irrévocable loi de la Fatalité

A ce terme arrêta notre témérité.

Pour toujours, chère sœur, je vous ai donc  
perdue !

Le bras d'un Dieu cruel sur ma tête étendu,  
Par des coups redoublés à me perdre occupé,  
Au plus sensible endroit à la fin m'a frappé.

Avec mille regrets, ô manes que j'adore!  
Je rappelle les jours de ma première aurore,  
Où, sitôt que mon cœur a paru s'animer,  
Mes premiers sentimens furent de vous aimer.  
De l'amour des vertus l'heureuse sympathie  
Forma notre union par l'estime nourrie,  
Et bientôt la raison développée en nous  
Consacra pour jamais des sentimens si doux.  
De notre attachement telle étoit l'origine :  
Dès notre berceau même il a poussé racine ;  
Nous croissions ainsi sous l'auguste pouvoir  
De parens dont les mœurs dictoient notre de-  
voir ;  
Nous n'avions entre nous ni secret ni mystère,  
Et la sœur ne faisoit qu'une ame avec le frère.  
Dès - lors combien de fois, sensible à mes  
douleurs,  
Ses généreuses mains ont essuyé mes pleurs ?  
Comme dans les jardins on voit de jeunes  
plantes  
S'entre - prêter l'appui de leurs tiges naissantes,  
Pour éluder les coups des vents impétueux ;  
Nous nous prêtions ainsi des secours vertueux.  
Depuis, dans les dangers d'un plus terrible  
orage ,  
Son héroïque exemple affermit mon courage.

Combien de fois enfin , facile à m'égarer ;  
 Du piège où je tombois elle sut me tirer ?  
 Le vice à son aspect n'osoit jamais paroître ;  
 De mes sens mutinés elle m'a rendu maître :  
 C'étoit par la vertu qu'on plaisoit à ses yeux.

Une aussi sage amie est un bienfait des  
 Cieux.

Les avis , les secours s'y rencontrent en foule,  
 Tandis qu'au premier choc se dissipe et s'écoule  
 L'hypocrite ramas d'amis sans probité,  
 Parasites rampans de la prospérité.

Quand au bruit d'un revers leur troupe m'a  
 abandonné ,

Je sens le prix d'un cœur qui chérit ma per-  
 sonne ,

Qui dans l'adversité redouble de ferveur ,  
 Console , agit , s'empresse , affronte mon mal-  
 heur.

Rare félicité , trop courte et peu goûtée ,  
 Que le Destin barbare a trop peu respectée !

O jour rempli d'loireurs ! ô souvenir af-  
 freux !

Sur mon front pâlisant se dressent mes cheveux.  
 Je crois le voir encor l'exécrable ministre ,  
 Organe et messenger de ce trépas sinistre ,

Quand en perçant mon cœur il pensa m'immoler.

La force me manqua, je ne pus lui parler.  
Stupide, inanimé, sans voix et sans pensée,  
Tout d'un coup éclata ma douleur oppressée.  
La mort n'égale point tout ce que j'ai souffert ;

C'est un pire tourment que celui de l'enfer.  
Je détestois le jour, je fuyois la lumière,  
Et j'aurois de ma main abrégé ma carrière,  
Quand pour comble de maux la voix de  
mon devoir  
Me força d'arrêter le cours du désespoir.

Vains songes de l'orgueil, ô majesté suprême!

Un roi moins que le peuple est maître de lui-même.

L'État presque abattu, colosse chancelant,  
Ne conservoit d'appui que mon bras languissant:  
Il falloit s'opposer à l'Europe en furie ;  
Il fallut m'immoler au bien de la patrie,  
Voler dans les combats, vivre pour la venger.

Je respirois la mort, j'appelois le danger.  
Mais quel cruel emploi pour une ame égarée,  
Dans un chagrin mortel au désespoir livrée,

De porter dans l'horreur qui dévorait mes jours  
 Aux places en danger de rapides secours,  
 D'opposer aux essaims que vomissoit la terre,  
 De peuples ramassés dévoués à la guerre,  
 En cent endroits lointains les mêmes défen-  
 seurs,

De prévoir, calculer, conjurer les malheurs?  
 Je sens que ce fardeau m'accable et m'importune.

Heureux qui dégagé du joug de la Fortune,  
 Inconnu, mais tranquille en son obscurité,  
 S'afflige sans témoins et pleure en liberté.

Quand pourrai-je briser mes entraves dorées,  
 Quand pourrai-je quitter ces funestés contrées,  
 Et hâter ce moment, à mes chagrins si doux,  
 Qui me réunira, divine sœur, à vous?

Nos ombres, dès ce jour des Dieux favorisées,  
 Parmi le peuple heureux des plaines élysées,  
 Sans craindre le Destin qui ne peut les trou-  
 bler,

De tant de maux soufferts pourroient se con-  
 soler;

Et nos deux cœurs brûlant de flammes éter-  
 nelles,

Aux respectables lois de l'amitié fidelles,

Cultiveroient en paix cette tendre union.

Quoi ! ma raison s'égaré , ah ! quelle illusion  
Me dépeint de ces lieux l'image mensongère ?

D'un songe séduisant la vapeur passagère  
Sur nos sens engourdis règne dans le sommeil ;  
L'austère vérité le dissipe au réveil.

Oui , la raison détruit par sa clarté réelle  
Le fantôme chéri d'une vie immortelle.

Tout ce qu'on se promet du ciseau d'Atropos ,  
C'est un oubli profond , un durable repos.

L'irrévocable loi met nos cendres éteintes  
Hors du pouvoir des Dieux , à l'abri des atteintes  
Là nous ne craignons plus ces troubles ora-  
geux ,

D'un aveugle destin enfans impétueux.

De cent rois conjurés les armes triomphantes  
Contre des corps détruits deviennent impuis-  
santes.

Le chagrin dévorant qui nous ronge le cœur ,  
Et l'abreuve à longs traits d'une amère dou-  
leur ,

En de froids ossemens ne trouve plus sa proie ;  
Du ciel en vain sur eux le courroux se déploie ;  
On ne viole point l'asile de la mort ;  
Elle est des malheureux le refuge et le port.

C'est donc un bien réel que de cesser de vivre.  
 Ce moment fortuné de nos maux nous délivre :  
 Dès que nous avons bu des sources du Léthé,  
 Tout ce qui fut est tel que s'il n'eût point été.

Tant d'illustres romains , dans des revers  
 extrêmes ,

Ont su par le trépas s'en délivrer eux-mêmes.  
 Que d'exemples fameux, soutenus de grands  
 noms ,

Les Catons , les Curius , les Brutus , les Othons !  
 On les imite à Londres , et l'Anglois libre  
 et ferme

Aux rigueurs du destin prescrit lui-même un  
 terme.

Qu'un misérable esclave , encor flétri des fers,  
 Redoute plus la mort que des affronts soufferts,  
 Il peut vivre en infame et mourir comme un  
 lâche ;

Sa basse ignominie à nos regards se cache ;  
 Par la honte avili , par l'opprobre écrasé ,  
 Son exemple odieux est partout méprisé.

L'école des héros fournit d'autres maximes ;  
 La gloire en recueille les sentences sublimes :  
 Son crayon nous traça les chemins de l'honneur,  
 Nous apprit à dompter la foiblesse et la peur,



Et nous dit que souffrir que le sort nous ou-  
trage,

C'est moins humilité que défaut de courage.

Les Dieux, par un accord conforme à nos  
souhaits,

Promirent à nos jours d'attacher leurs bienfaits.

Si ce bien corrompu un bien ne peut plus être,

On doit y renoncer, tout homme en est le  
maître :

Rompant le fil fatal de ses jours désastreux,

On leur rend tout le bien que l'on a reçu d'eux.

Voilà, dans les horreurs du destin qui m'ac-  
cable,

Les sentimens secrets d'un cœur inébranlable,

Qui sans importuner le ciel par son encens,

Sans mendier de lui ni faveurs, ni présens,

De son joug dégoûté, désabusé du monde,

Vit par l'unique espoir sur lequel il se fonde,

Que s'il sauve l'État, quitte de son emploi,

Il pourra disposer en liberté de soi.

De Breslau, en Decembre 1753

---

## É P I T R E

A U

M A R Q U I S D' A R G E N S.

---

**N**on, Marquis, ton espoir s'abuse,  
Si tu crois qu'auprès d'Apollon  
Jamais une folâtre Muse  
Me ramène au sacré vallon.

Détrompé de l'erreur d'un nom,  
Et de l'ouïseau de la gloire,  
Je laisse au temple de mémoire  
Courir qui voudra s'y placer,  
Sans que dans la glissante route  
Aucun postulant me redoute,  
Ou que j'y puisse embarrasser.

Mon corps s'use, mon esprit tombe.  
Des soins, des chagrins dévorans  
Creusent sous mes pas chancelans  
Imperceptiblement ma tombe.  
Chargé de fardeaux accablans,  
Et glacé par le froid des ans,  
Irai-je d'une voix tremblante  
Chevroter des hymnes divins,

Et de Calliope expirante  
Ranimer les feux presque éteints ?

Au sein de l'horreur, des alarmes,  
Dans le tumulte et les hasards,  
Crois-tu que sous nos étendards,  
Parmi le carnage et les armes,  
Et l'énorme fracas des camps,  
Les Grâces prodiguent leurs charmes,  
Et daignent m'inspirer leurs chants ?

Je vois ces nymphes fugitives,  
Timides, errantes, craintives,  
Chercher des asiles plus doux :  
Leurs pas se détournent de nous,  
Pour se fixer sur cette rive  
Où la paix habite avec vous.

Vois ici, de meurtres avides,  
L'œil enflammé, de rang en rang,  
Les implacables Euménides  
Se baigner dans des flots de sang.

Comment à cette race impie  
Le ciel uniroit-il jamais  
Ces tendres filles du génie,  
Des beaux arts et de l'harmonie,  
De l'opulence et de la paix ?  
Qui voudroit joindre à la fanfare

La flûte ou la douce guitare ,  
Feroit un mélange odieux.  
Il faut qu'en ce monde bizarre  
Chaque chose soit en son lieu ;  
C'est pourquoi la Nature sage  
Aux êtres , par un juste choix ,  
De dons divers fit le partage.  
L'instinct qui leur prescrit des lois ,  
Astreint chacun à son usage.

Une agréable et tendre voix  
Échut à ces chantres des bois  
Qui nous charment par leur ramage.  
L'aigle , le vautour dévorant ,  
Armés d'un cœur plein de courage ,  
De serres et d'un bec tranchant ,  
Des airs apercevant leur proie ,  
Poussent des cris aigus de joie ,  
Et la déchirent en volant.

Le sort de notre foible espèce  
Est ( n'en déplaise à ta sagesse , )  
Comme celui des animaux.  
Chacun reçut dès sa jeunesse  
Certains talens , certains défauts.  
L'homme que la raison éclaire ,  
Sait se limiter dans sa sphère ,

Ou s'il en sort mal à propos ,  
Il devient le jouet des sots.

Hercule , dont la main fatale  
Acheva tant de grands travaux ,  
Lorqu'il floit aux pieds d'Omphale ,  
Mettoit en pièces ses fuseaux.

Moi , qu'un aveugle destin guide  
Sur les pas du fameux Alcide ,  
Moi donc , qui m'oppose aujourd'hui  
A des brigands aussi perfides ,  
A des monstres plus homicides  
Que ceux qu'il écrasa sous lui ,  
Prétends - tu que ma main dégue ,  
Fait à manier sa massue ,  
Déchire du premier début  
Les cordes de l'aimable luth  
De Tibulle et de la Chapelle ,  
Ou la lyre à mes doigts rebelle  
Sur laquelle Homère chanta ,  
Et rendit la fable immortelle  
Que son beau génie inventa ?

Ah ! laisse ma Muse grossière ,  
Avec son harnois martial ,  
Couvert de sang et de poussière ,  
S'escrimer comme un Annibal ,

Comme Amadis , ou Diomède ,  
 Don Quichotte , Ajax ou Tancrède ,  
 Et de la guerre qui m'excède  
 Abréger le cours infernal.

Bientôt la gazette fidelle  
 T'apprendra la grande nouvelle  
 Que nos preux chevaliers errans ,  
 Marchant en pompe solennelle ,  
 Ont attaqué , remplis de zèle ,  
 Des moulins qu'agite le vent ,  
 Dont ils emporteront une aile ,

La très-sainte religion ,  
 Ainsi qu'un sublime héroïsme ,  
 Ont inspiré le fanatisme.  
 Bien des héros , grands de renom ,  
 Poussant la gloire à l'optimisme ,  
 Sont Don - Quichottes dans le fond.

Mais , sans acharner ma critique  
 Sur cette démenche héroïque ,  
 Je sens , ô Marquis ! mon appui ,  
 Combien ma verve germanique  
 Sur ta cervelle académique  
 Répand un sombre et froid ennui.  
 Crois - m'en , il est dur pour moi-même  
 D'ennuyer un ami que j'aime ,

Par des vers tracés au hasard ;  
 Mais je veux , si je ne t'amuse ,  
 T'instruire comme à leur égard  
 Il faut que ta sagesse en use.

Au crépuscule , quand la Nuit  
 T'apparoît sur son char d'ébène ,  
 Quand ton esprit , las de la gêne  
 Où le travail l'avoit réduit ,  
 Quitte Euripide et Démosthène ,  
 Pour chercher le duvet du lit ,  
 Prends alors ce soporifique :  
 Je te vois au premier distique  
 En commençant de t'assoupir ,  
 Soupirer , bâiller et dormir.

Puissent ces vers peu supportables ,  
 A ton repos plus favorables ,  
 De ton asile ténébreux  
 Bannir ces fantômes hideux ,  
 Enfans de rêves effroyables ,  
 Et t'amener selon mes vœux  
 Toujours des songes agréables !

A Landshut , le 29 d'Avril 1752.

---

## L E T T R E à V O L T A I R E.

N on , si ma Muse vous pardonne  
Vos sarcasmes injurieux ,  
Jamais elle n'unit Pétrone  
Aux écrivains ingénieux  
Qui m'accompagnent en tous lieux ;  
Et partagent avec Bellone  
Des momens courts et précieux  
Qu'un loisir fugitif me donne.

Je déteste l'impur borbier  
Où ce bel esprit trop cynique  
A trempé sa plume impudique.  
Je n'eus point le front de souiller  
Les Grâces dans ce vil fumier.

La mémoire est un réceptacle ;  
Il faut qu'un jugement exquis  
Ne remplisse ce tabernacle  
Que d'œuvres qui se sont acquis  
Autant de crédit qu'eut l'oracle  
Qu'à Delphe adoroient les Gentils.



C'est pourquoi , lorsque sans obstacle  
 J'ai l'esprit libre de soucis ,  
 Je vous lis et je vous relis ;  
 J'allaité ma muse françoise  
 Aux tetons tendres et polis  
 Que Racine m'offre à mon aise.  
 Quelquefois , ne vous en déplaise ;  
 Je m'entretiens avec Rousseau.  
 Horace , Lucrèce , et Boileau ,  
 Font en tout temps ma compagnie ;  
 Sur eux j'exerce mon pinceau ,  
 Et dans ma fantasque manie  
 J'aurois enfin produit du beau ,  
 S'il ne manquoit à mon cerveau  
 Le feu de leur divin génie.

Vous en usez envers la religion comme envers moi et envers tout le monde : vous la caressez d'une main et l'égratignez de l'autre.

Vous avez , je le présume ,  
 Pour chaque genre une plume,  
 L'une confite en douceur ,  
 Charme par son ton flatteur  
 L'amour propre qu'elle allume,  
 L'autre est un glaive vengeur ,  
 Que Tisiphone et sa sœur

Ont plongé dans le bitume  
De l'infemale noirceur ;  
Il blesse , et son amertume  
Perce les os et le cœur.

Si Maupertuis meurt du rhume ,  
Si dans Bâle on vous l'inhume ,  
L'akakia qui le consume ,  
De sa mort est seul l'auteur.

Pour moi , nourrisson d'Horace ,  
Je ne veux point du bonheur  
Qu'offre l'éclat d'une place  
Sur le sommet du Parnasse  
Chez le peuple rimailleur.

Cette dangereuse race ,  
Si folle et pleine d'aigreur ,  
Se déchire et se tracasse  
Sans raison et par humeur.

De ce tripot enchanteur  
Vous êtes le coryphée.  
Accordez-moi donc , Orphée ,  
Cette légère faveur.  
Je vous demande pour grâce ,  
Si jamais mon nom s'enchâsse  
Par hasard en vos écrits ,

Qu'en faveur de saint Denis  
La bonne plume l'y trace.

Fait à Wilsdruf 1759.

A U T R E L E T T R E

à

V O L T A I R È ,

*qui conjuroit le Roi de faire la paix.*

Votre Muse se rit de moi,  
Quand pour la paix elle m'implore ;  
Je désire de bonne foi  
Dès ce jour qu'on la voye éclore ;  
Mais je n'impose point la loi  
Au très-Chrétien , ce puissant Roi,  
A la Hongroise qu'il adore ,  
A cette Russe que j'abhorre ,  
A ce tripot d'ambitieux  
Dont les remèdes merveilleux  
Que Tronchin sait et que j'ignore ,  
Ne guériront jamais les cerveaux vicieux ,  
Qu'en leur donnant de l'ellébore.

Mais vous , pour la paix tant enclin ,  
 Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être  
 Le Vice - Chambellan de Louis du moulin ,  
 A la paix , s'il se peut , disposez votre maître.

A Wilsdruf 1756.

## LETTRE à VOLTAIRE.

Grand merci de la tragédie de Socrate : elle  
 devrait confondre l'absurde fanatisme de vos  
 évêques et de vos moines. Ces gens ne pou-  
 vant exercer leur despotisme ambitieux sur des  
 sujets de politique , s'acharnent sur les ouvrages  
 que les apôtres du bon sens publient.

Les fronts tondus , mitrés , et couverts d'é-  
 carlate .

Liront en frémissant le drame de Socrate :  
 Je vois se soulever ces docteurs , ces cagots ,  
 Des rayons du bon sens implacables rivaux.

Quand pour vous dilater la rate ,  
 En leur donnant un coup de patte ,  
 Du peuple athénien vous empruntez le dos ,  
 Ils le sentiront trop , ces malheureux bigots.

Voyez-vous leur cabale accrue  
 Des Mérites de vos barreaux ,  
 Déplorer qu'en ces temps nouveaux  
 La bonne mode s'est perdue  
 D'employer à leur gré le fer et la ciguë.  
 Leur vengeance restreinte à de moindres tra-  
 vaux ,

Ne peut entasser des fagots  
 A l'honneur de la troupe élue ;  
 On les élève , et l'on y fait  
 Un ennemi de Dieu pour le bien de son ame :  
 Dejoie en ce moment la Sorbonne se pâme ,  
 Et pour vous mieux servir de fagots ren-  
 chérit.

Le feu prend , il s'élève un tourbillon de flamme  
 Qu'allume la main de l'infame ,  
 Pour consumer ce bel-esprit  
 Qui la persiffle et nous éclaire ;  
 Mais au lieu de rôtir Voltaire ,  
 Elle ne peut brûler que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cepen-  
 dant , tout bien examiné , il vaut infiniment  
 mieux qu'on brûle l'ouvrage que l'auteur. Je  
 ne sais sur quel fondement vous m'accusez de  
 vous mordre : c'en seroit bien le temps ! envi-

ronné comme je le suis d'ennemis, pressé partout. L'un me pique, l'autre m'éclabousse ; gare qu'un troisième ne me renverse. Il est pardonnable en cas pareil d'avoir de l'humeur et l'esprit aigri. Je suis à présent

Comme un sanglier écumant,  
 Qui sans s'ébranler se défend  
 Contre les durs assauts d'une meute aguerrie,  
 Qui sur lui s'élançe en furie :  
 Il attaque, il blesse, il pourfend ;  
 Il donne à propos de sa dent  
 Des coups à la race ennemie.  
 Plus il en met hors de combat,  
 Et plus cette engeance aboyante  
 Par un nombreux concours s'augmente.  
 Il soutient ce cruel débat ;

Mais la fureur l'emporte, et fougueux dans  
 son ire,

Il ne voit ni connoît la grandeur du danger,  
 Et s'enfonce sans y songer

L'homicide épieu sur lequel il expire.

Laissez - moi donc ronger mon frein tant  
 que durera cette pénible guerre. Votre ima-  
 gination poétique me promène flatteusement  
 jusqu'à Vienne. Vous m'introduisez au cou-  
 seil

seil de chasteté : sachez que je n'ai pas besoin de ce conseil, et que l'expérience m'a suffisamment appris ce qu'on doit craindre quand on se flotte à de méchantes femmes.

Helas ! pensez - vous qu'à mon âge  
L'on cherche d'amour agité,  
Le corps en feu, l'esprit volage,  
De Vénus le doux badinage,  
Les plaisirs et la volupté ?

Ce temps heureux, c'est bien dom-  
mage !

Loin de moi s'est précipité,  
Et les eaux du fleuve Léthé  
En ont même effacé l'image.

La tendre fleur du pucelage,  
Ni l'empire de la beauté,  
Sur un vieillard courbé, voûté,  
N'ont plus de prise et d'avantage.  
Le conseil de la chasteté  
Devient par force mon partage,  
Contenance est nécessité ;

A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu cette campagne de vision  
béatifique. Malheureusement les Tartares, Rus-

ses et Cosaques n'ont pas voulu me montrer le derrière : en revanche, ils ont brûlé, ravagé et pillé des contrées, et dévasté beaucoup de pays.

La Fortune inconstante et fière  
 Ne traite pas ses courtisans  
 Chaque jour d'égale manière,  
 Et nous n'avons pas tous les ans  
 La faveur de voir le derrière  
 De cette vaste fourmilière,  
 Moitié héros, moitié brigands,  
 Qui viennent désoler nos champs.

Le hasard très-souvent décide une bataille.

Si je lui dois plus d'un beau jour,  
 À l'ennemi par représaille  
 Il m'a fait montrer à mon tour  
 Tout le revers de la médaille.

Cependant cet homme béni  
 Par l'antechrist siégeant à Rome,  
 Ce Fabius, ce plaisant homme,  
 Lui qui naguère se munit  
 D'une toque, brillant symbole  
 De gloire et de vanité folle,  
 Commence à décamper de nuit.



Je ne vous dis pas qu'il nous fuit ;  
Mais si le ciel nous fait la grâce  
Qu'il nous montre au plutôt l'opposé de sa  
face ,  
Alors un certain Duc s'illustrant à jamais ,  
Armé de son trident comme on nous peint  
Neptune ,  
Apaisera d'un mot la tempête importune ;  
C'est lui qui sauvera votre empire fran-  
çois ,  
Sans capitaine , sans finance ,  
Sans Canada , sans prévoyance ,  
Jusqu'en ses fondemens sapé par les An-  
glois :  
Il leur dira , plein de décence :  
Par Saint George et par sa croyance ;  
Bonnes gens d'Albion , accordez - nous la  
paix.

Quand cette nouvelle échappée  
Sortira des antres secrets  
Des politiques cabinets ,  
Je quitte et le casque et l'épée ,  
Et m'envolant soudain d'ici ,  
J'irai , confortant ma vieillesse

Par l'étude de la sagesse ;  
M'ensevelir à Sans - Souci.

En attendant jouissez en paix de votre solitude. Ne troublez plus les cendres de grands hommes. Que la mort mette fin à votre injuste haine, et que Maupertuis trouve au moins un asile dans le tombeau. Songez que les rois, après s'être long-temps battus, font la paix. Je crois que vous descendriez aux enfers comme Orphée, non pas pour en ramener l'immortelle Emilie, mais pour persécuter dans ce séjour, (supposé qu'il existe) un homme que votre rancune a poursuivi violemment dans ce monde-ci. Immolez cette haine qui vous flétrit, et fait tort à votre réputation. Que le plus beau génie de la France soit le plus généreux des hommes : c'est la vertu, c'est le devoir qui vous parlent par ma bouche ; ne soyez pas insensible à cette voix. Pratiquez les beaux sentimens que vous exprimez en vers avec tant d'élégance et de force. Croyez-moi, un exemple de magnanimité persuade plus que tous les beaux préceptes qu'étale la tragédie. Que le Dieu des

philosophes vous inspire des sentimens plus doux et plus modérés, et que le Dieu de la santé vous conserve pour l'ornement des belles lettres et du Parnasse!

A Wilsdorf 1759.

---

A U

M A R Q U I S D' A R G E N S.

---

**M**arquis, quel changement! moi chétif,  
 moi profane,  
 Qui fréquente peu le saint lieu;  
 Moi sans toque et brevet dont la faveur émane  
 Du sacré serviteur des serviteurs de Dieu,  
 Qui m'anathématise et damne;  
 Moi dont l'attachement au culte naturel  
 Ne reconnut jamais que la pure doctrine,  
 Empreinte dans nos cœurs par une main di-  
 vine,  
 Ne servis ni Baal, ni le Dieu d'Israël;

Moi que l'adversité nourrit à son école,  
     Qu'à Vienne un frauduleux écrit  
     A dépeint errant et proscrit;  
 Moi que plus d'un ministre en son cerveau fri-  
     vole,  
 Plus d'un cafard tondu, décoré d'une étole,  
 Sur le vague récit d'un téméraire bruit  
     Avoit cru de long-temps détruit;  
 Par un coup imprévu l'inconstante Fortune,  
 Qui me sacrifia pour plaire à mes rivaux,  
     Contre eux a tourné sa rancune  
     Et me relève sur les flots:  
 Et cet homme bénit, ce dévot personnage,  
 Qui dévore son Dieu cinquante fois par an,  
     Qui, pour triompher de Satan  
 De Vienne à Closter - Zell trotte en péleri-  
     nage,  
 Héros qui par brevet eut le titre de sage,  
     Sans avoir été terrassé,  
 Recule chaque nuit de village en village,  
 Comme un barbet meurtri qui fuit le voisi-  
     nage  
     Du cuisinier qui l'a fessé.  
 O fantasque Fortune! enfin en est-ce assez?

Comme de notre sort ta cruauté se joue!  
 Celui-ci sous un dais est par ta main placé,  
 Et celui-là du trône est jeté dans la boue.

Mais le souvenir du passé  
 Sur l'avenir enfin m'éclaire;  
 Toi-même tu m'appris le cas  
 Que d'une coquette on doit faire:  
 Nonobstant tes divins appas,  
 Ni ta tendresse mensongère,

Ni ton brillant retour ne me séduiront pas.

Mais dis-moi par quelle sottise  
 Vas-tu te frotter à l'Eglise?  
 Contre un saint qu'elle canonise,  
 Tu prends l'intérêt d'un damné;  
 Dis-moi quel pouvoir t'autorise  
 A poursuivre un prédestiné?

Que diront dans les cieus et la \* \* et Bel-  
 lone

Dé la farce que tu leur donnes,  
 Et que dira sa Sainteté?  
 Ne pense pas qu'on te pardonne  
 Ce tour de ta déloyauté.

Crains, qu'outré de ta manie,  
 A Rome on ne t'excommunie.

En ce cas l'univers en tressaillant d'effroi,  
 Frappé de cette dure et terrible sentence,  
 (Tandis que tout mortel au fond du cœur  
   t'encense)

Par crainte de l'enfer s'ensuira loin de toi;  
 Et ton temple désert et vide  
 Nous fera la même pitié  
 Que le sacré temple où réside  
 La Déesse de l'amitié.

Depuis, en ruminant sur cette am plematière,  
 Marquis, j'ai trouvé la raison  
 Pourquoi cet homme orné de toque et de  
   toison

D'une écrevisse a pris la démarche en arrière.  
 Le vieux Satan, esprit malin,  
 A nous nuire toujours enclin,  
 Naguère l'induisit d'une étrange manière;  
 Par des travaux nombreux il occupa son temps,  
 Si bien que deux jours du printemps  
 Le guerrier fatigué ne dit point son bréviaire,  
 Et, quoique son grand nom à Vienne soit prôné,  
 Par saint Népomucène il se vit condamné  
 A faire un bout de pénitence;  
 Et la Fortune exécuta

D'un tour de main cette sentence ;  
 Voilà comment il recula. \*)  
 Après quoi de toute œuvre pie  
 Tout bon chrétien présomptueux,  
 Scrutant son zèle fastueux,  
 Des ruses de Satan et de soi se méfie.

\*) Le Maréchal Daun avoit reculé de Torgau jusqu'à  
 Dresde.

*E P I T R E à V O L T A I R E,*  
*qui vouloit négocier la paix.*

**C**'est donc vous qui croyez m'exhorter à la  
 paix.  
 Elle a fait de tout temps le but de mes sou-  
 haits ;  
 J'espère vainement d'en célébrer la fête.  
 Neptune, et non pas moi, peut calmer la  
 tempête ;  
 C'est aux antiques Dieux, de l'Olympe habi-  
 tans,  
 A réprimer les mers, à renfermer les vents.

Pour moi, nouveau sevré dans la troupe céleste,  
 Je dois borner mes soins à quelque avis modeste;  
 Mais je connois des Dieux, doux, sages, bien-  
 faisans ,  
 Qui toujours modérés , toujours concilians ,  
 Déplorant dans leur cœur les souffrances pu-  
 bliques ,  
 Occupent leur vertu de projets pacifiques.

Pour l'altière Junon, Virgile vous l'a dit,  
 De nos cruels débats son orgueil s'applaudit ;  
 Souvent dans l'univers répandant les alarmes,  
 Des Dieux trop aveuglés pour elle ont pris  
 les armes.

C'est elle que l'on vit sur les bords phrygiens  
 Persécuter Hector , Priam et les Troyens ;  
 Et sur des fugitifs sa colère acharnée  
 Poursuivit par les mers Anchysé avec Énée.

L'Europe assez long - temps trop docile à  
 ses lois ,  
 Ouvre un œil fasciné , pour la première fois ,  
 Et d'un regard hardi confond son imposture.  
 On s'élève , on s'indigne , on éclate , on mur-  
 mure :

„ Faut-il , dit-on , flexible à ses impressions,  
 „ Fomenter nos malheurs et nos dissensions ?





Votre dieu de la Seine et vos rois plébéïens,  
 Depuis que la fortune échappe à leurs liens,  
 Répriment en secret cette fougue effrénée  
 Qui prétendoit des rois dicter la destinée:  
 L'abattement succède à ces bruyans transports.

Voyez votre patrie en proie à ses remords;  
 Elle sort à la fin d'un rêve fantastique,  
 Et, libre des ardeurs d'un accès frénétique,  
 Recouvrant ses esprits, le jour et la santé,  
 La France ouvre les yeux et revoit la clarté;  
 D'un rayon de bon sens l'éclatante lumière  
 Abat les préjugés qui couvroient sa paupière.  
 Ces fantômes qu'un songe engendre avec  
 l'erreur,

Dont un sang bouillonnant nourrissoit la va-  
 peur,

Se dissipent soudain, et la vérité nue  
 Par cent objets fâcheux vient occuper sa vue.  
 A ses regards surpris quel odieux coup d'œil!

Elle voit le faux Dieu \*) créé par son orgueil,  
 Ce monstre qu'engendra sa haine dévorante  
 Au sacrilège sein de la discorde ardente,  
 Dont les membres divers sont autant de tyrans  
 Prêts à se déchirer pour leurs vains différens,

\*) Le triumvirat.

Qui, prompts à la servir, prompts à tomber  
sur elle,

Sont l'appui dangereux de sa triste querelle.

Elle-même s'étonne en trouvant en tous  
lieux

Les effets qu'ont produits ses transports odieux,  
Terribles monumens de cruauté, de rage,  
D'un orgueil insensé trop déplorable ouvrage;  
De la Vistule au Rhin cent pays désolés,  
Leurs murs encor fumans, leurs peuples im-  
molés,

Toute l'horreur qui suit une infernale guerre.

C'est elle enfin qui ravagea la terre.

Hélas! on ne sent point dans son égare-  
ment

Jusqu'où peut entraîner un fougueux senti-  
ment;

Elle-même en rougit, elle a peine à le croire:

Voltaire effacera ce trait de son histoire,

Et son Roi dégoûté d'inutiles forfaits,

Las de tant d'embarras, respirera la paix.

Cette paix lui devient utile et nécessaire:

Ses peuples opprimés périssent de misère,

Ses trésors par l'Autriche ont été épuisés,

Ses héros par l'Anglois vaincus ou dispersés,



Qu'étouffant la discorde ainsi que la vengeance ,  
Son bonheur et la paix lui viendront de la France.

Mais ce peuple imbécille est dupé par les grands ,  
Oppresseurs des États, du monde sous - tyrans,  
Qui, sans cesse absorbés dans des projets sinistres ,

Des attentats fameux sont les cruels ministres :  
Que de leurs sons flatteurs la douce impression

Ne vous détrompe point de leur ambition ;  
Leur dehors est couvert du fard de la justice,  
Leur cœur impénétrable est rempli d'artifice.  
Vainement sous un masque ils pensent se cacher ;

D'une main assurée il le faut arracher ,  
Il faut , en découvrant leurs passions iniques ;  
Exposer au grand jour ces démons politiques,  
Ces farouches mortels si durs et si hautains.  
Tendres pour l'intérêt, pour nous pleins de dédains ,

Si souvent arrosés des pleurs des misérables ;  
N'ont jamais amolli leurs cœurs impitoyables.

Trop hauts dans le succès, trop bas dans le  
malheur,

Le destin règle seul leur haine et leur faveur,

S'ils sont compâtissans, c'est qu'ils sont sans  
ressource,

Et l'amour de la paix n'est qu'au fond de leur  
bourse.

Non, le Sphinx qui dans Thèbe exerçoit  
sa fureur,

Ces monstres qui d'Hercule éprouvoient la  
valeur,

Les maux contagieux, les famines, les pestes,  
Sont moins à redouter, sont cent fois moins  
funestes,

Que tous ces scélerats dont les complots per-  
vers

Jusqu'en ses fondemens ébranlent l'univers.

Craignez l'infection et le poison que verse  
Dans un cœur simple et pur leur dangereux  
commerce.

D'abord on les observe, on craint d'être trompé,  
Tôt ou tard dans leur piège on est enve-  
loppé;

Il faut joûter contre eux; l'artifice a ses charmes,  
Et l'on se sert enfin de leurs perfides armes.

Ah!

Ah! passons dans le sein du repos et des  
arts

La fin d'un jour obscur troublé par les ha-  
sards ;

Et bornant nos désirs au charme d'être juste,  
Fuyons Tigellius, et Néron, et Locuste.

A Freyberg, ce 13 Décembre 1759.

---

A U

M A R Q U I S D' A R G E N S,

sur

*ce qu'il avoit écrit qu'un homme s'érigeoit en  
prophète à Berlin, et qu'il avoit déjà des  
sectateurs.*

---

**O**n rechercha toujours des sciences secrètes,  
Et dans les siècles ténébreux  
Le peuple stupide et peureux  
Supposa que ses Dieux avoient des interprètes.  
Et s'empressoit en foule aux oracles fameux;  
Tant on aimoit le merveilleux.  
En nos jours éclairés, dans les lieux où vous  
êtes,

Le vulgaire ne vaut pas mieux.  
 Des astrologues, des prophètes,  
 Empiriques, devins, imposteurs, charlatans,  
 Fabricateurs d'événemens,  
 Vous lisent dans le cours des astres, des comètes,

Du livre des Destins les décrets éternels,  
 Et vous débitent leurs sornettes,  
 Aux esprits superficiels  
 Des douairières en cornettes,  
 Des imbécilles à lunettes,  
 Des idiots anachorètes,  
 Fanatiques matériels,  
 Dont les talens essentiels  
 Sont de croire à toute imposture,  
 Rêve, fantôme, oracle, augure,  
 Surtout aux plus surnaturels.

Tous ceux qui comme vous connoissent la nature,

Les disciples de Lock, de Bayle, et d'Épicure,  
 Des visions qu'enfante un cerveau né mal-sain  
 Regardent en pitié la rêverie obscure.

Pour votre insensé de Berlin,  
 C'est dans l'apocalypse, où Newton ne vit  
 goutte,



Qu'il a trouvé notre destin ;  
 Du vieux Démon l'esprit malin  
 Jamais ne l'inspira sans doute ;  
 Et s'il falloit l'apprécier ,  
 Je parôis , quoi qu'il en coûte ,  
 Que certes il n'est pas sorcier.  
 Abandonnons dans son délire  
 Le peuple à ses préventions :

Qu'il aime le clinquant par où l'erreur l'attire  
 En mille superstitions.

Du brillant merveilleux le chimérique empire  
 Le réduit en sujétion ;  
 Il ne sait point ce qu'il admire ,  
 Le préjugé fait sa raison.  
 Il craint les maux qu'il envisage :

Si par trop de foiblesse il se livre à l'erreur,  
 S'il croit légèrement au fortuné présage  
 Que lui débite un imposteur ,

C'est qu'il sent ne pouvoir résister au malheur.  
 Non, non, sage Marquis, quand même notre  
 course

Nous offriroit encor d'autres calamités ,  
 Contre les traits cruels des destins irrités  
 Cherchons dans la vertu notre unique res-  
 source ;

Opposons la raison à nos sens révoltés :  
 Contre une âpre et longue souffrance  
 Une inébranlable constance  
 Triomphera du sort et des adversités.  
 Un homme courageux , dont le mâle génie  
 S'élance hardiment par un sublime effort  
 Des fanges de la terre aux palais d'Uranie ,  
 Des hautes régions de la philosophie  
 Jette un coup d'œil égal sur la vie et la mort :  
 Son ame , inaltérable aux secousses du sort,  
 Contemple le néant du monde ,  
 La vanité , l'orgueil , l'erreur dont il abonde,  
 Et voit que tout commence et que tout doit  
 finir.

Ainsi lorsque l'orage gronde ,  
 Le sage dans son cœur garde une paix pro-  
 fonde ,  
 Et sans s'inquiéter d'un funeste avenir  
 Il l'attend sans le prévenir.  
 Il s'arme contre l'infortune ,  
 Quel qu'en soit le décret cruel,  
 Puisque, sans se soustraire à cette loi com-  
 mune,  
 Mortel, il doit subir le destin d'un mortel.

A Pretschendorf, le 5 Janvier 1760.

---

*Sur la lecture du Salomon*  
de  
V O L T A I R E.

---

Eh bien! j'ai vu dans Salomon  
Que l'enchantement de ce monde,  
La gloire, l'intérêt, l'amour, l'ambition,  
Le charme éducteur où mon bonheur se fonde,  
Qu'enfin tout, est illusion.  
Si l'homme est malheureux, c'est par réflexion.  
Dans son égarement par pitié qu'on le laisse.  
Quand Salomon sur moi s'affaisse,  
Quoique sans doute il ait raison,  
Il me remplit de sa tristesse,  
Il exagère encor le destin qui m'opresse:  
Cet impitoyable docteur  
Même en la réveillant irrite ma douleur.  
Non, son hypocondre sagesse  
Ne vaut point l'agréable ivresse  
Ou me plonge une douce erreur;  
Et si la vérité n'est faite pour personne,

S'il faut être trompé, qu'ainsi le ciel l'ordonne,  
 J'aime mieux, puisqu'il faut choisir,  
 (Que Salomon me le pardonne)  
 Ne l'être que par le plaisir.

A

V O L T A I R E

**D**e combien de lauriers vous vous êtes cou-  
 vert!  
 Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire,  
 Amant des filles de mémoire,  
 Leurs immenses trésors vous sont toujours ou-  
 verts ;  
 Vous y puisez la double gloire  
 D'exceller par la prose ainsi que par les vers.  
 Doué de la grâce efficace  
 Du Dieu du goût et du Parnasse  
 Il vous a de plus départi  
 L'art heureux d'instruire et de plaire  
 Que tous les peuples ont senti  
 Dans ces écrits divins dont vous êtes le père.

Un laurier manque encor sur le front de Vol-  
taire :

Malgré tant d'ouvrages bien faits ,  
Avec l'Europe je croirois ,  
Si par une habile manœuvre  
Vos soins nous ramenoient la paix ,  
Que ce seroit votre chef-d'œuvre.

## ÉPITRE à D'ALEMBERT,

sur

*ce qu'on avoit défendu l'Encyclopédie et brûlé ses  
ouvrages en France.*

**U**n sénat de Midas, en étole, en soutane,  
A proscrit, nous dit-on, vos immortels écrits ?

Son imbécillité condamne

Les sages et les beaux esprits.

La superstition, l'erreur et l'ignorance,

Les juges du bon sens seroient-ils à Paris ?

Avec quelle fureur, avec quelle impudence,

Ces prêtres de Baal que l'enfer a vomis,

Ont exercé leur violence  
 Sur l'art de raisonner à leurs arrêts soumis!  
 Telle parut jadis dans ce jour de ravage  
 De leurs cruels aïeux la sanguinaire rage,  
 Quand Paris s'égorgeoit, la Saint Barthelemi.  
 Barbares visigoths, qu'osez-vous entreprendre?  
 Opprobre de nos jours, votre férocité  
 Vous empêche donc de comprendre,  
 Que, malgré les complots de votre iniquité,  
 La raison et la vérité  
 Sont comme le phénix qui renâit de sa cendre?  
 Nonobstant les brouillards qu'exhaloient les  
 erreurs  
 De vos conciles et synodes,  
 Galilée eut raison; et vos inquisiteurs  
 N'ont pu par les bûchers, ni les cris des  
 docteurs,  
 Anéantir les antipodes.  
 Mais qui vous rend persécuteurs?  
 Pourquoi votre rage insensée,  
 Par les convulsions de sa fureur pressée,  
 S'offense-t-elle enfin que de savans auteurs,

Organes du bon sens , nous peignent leur pen-  
sée ?

O comble de forfaits ! ô siècle ! ô temps ! ô  
mœurs !

Je laisse en paix l'amas de vos songes trompeurs,

De votre système apocryphe :

Le crime vous décèle , indignes imposteurs :

Le vicaire de Dieu , votre premier pontife ,

Protège des conspirateurs ,

Des monstres portugais dont les complots per-  
fides

Armoient contre leur Roi des sujets parricides ;

L'événement l'atteste , et l'Europe en frémit :

Le sage qui l'apprend , en silence gémit.

Quoi ! Rome en ce siècle servile

Devient le refuge et l'asile

Du crime qui s'y raffermi !

Un ordre qui d'Ignace a reçu sa doctrine ,

Complote dans son sein le meurtre et la ruine

Des États et des citoyens.

Osez-vous , féroces Chrétiens ,

Qui, jusqu'au sanctuaire, au milieu de vos tem-  
ples , \*)

\*) L'Hostie empoisonnée qu'ils donnèrent à un empereur ;  
je crois Henri VII.

D'attentats inhumains fournissez des`exemples,  
Calomnier encor la vertu des Païens ?

Si vous les accusez de crimes ,  
Furent-ils comme vous barbares et cruels ?

Songez au nombre de victimes  
Dont l'inquisition a rougi les autels.

Votre Dieu, des ames sublimes  
Exige des vertus, non le sang des mortels.  
Platon diroit voyant vos fêtes triomphales,  
Ces innocens menés aux bûchers solennels,  
Que vous sacrifiez ces victimes fatales

A des Dées infernales.

Ah ! jusqu'à quand les nations  
Souffriront elles ces scandales  
Et l'abus des religions ?

Voilà , voilà pourquoi ces monstres à tonsure,

Ces charlatans de l'imposture ,  
Défenseurs criminels des intérêts du ciel ,  
Sont pleins d'acharnement, de fureur et d'envie  
Et contre la raison et la philosophie.

Voilà pourquoi des flots d'amertume et de fiel  
Sont répandus sur votre vie.

Ces fourbes , en tremblant dans leur obscurité,  
Craignoient que la raison d'une vive lumière,  
N'éclairant de trop près leur coupable carrière,



Nous décelât la vérité.

Laissez ramper dans la poussière

Ces fléaux de l'humanité.

Qu'ils insultent le sage en disant le bréviaire ,

Qu'ils confondent l'orgueil avec l'humilité ;

De leur croassement la clameur passagère ,

O sage d'Alembert ! pour votre esprit austère ,

N'est qu'un son frivole, un vain bruit ,

Qui sur l'aile des vents se dissipe et s'enfuit.

Amant de vérités solides, éternelles ,

Sans vous embarrasser en d'absurdes querelles ,

Du haut du firmament à vos calculs soumis

Méprisez tous vos ennemis.

Continuez en paix, loin de leurs cris rebelles ,

Vos découvertes immortelles ;

Tandis que leur audace ameute des pervers ,

Et qu'à son tribunal l'idiot vous assigne ,

Par un sort plus noble et plus digne

Vous éclairerez l'univers.

---

A U  
M A R Q U I S D' A R G E N S,

S U R

*des louanges qu'il donnoit au Roi.*

**N**on, jamais courtisan au langage flatteur,  
N'a d'un encens plus fin su nourrir son idole,  
Que vous qui prodiguez à votre serviteur  
Un parfum qui pour lui ne vaut pas une obole.

Je ne suis plus, Marquis, frais de l'école,  
Ni dans ce bel âge enchanteur  
Où notre ame ingénue, encor novice et folle,  
Avale avidement un poison séducteur.

La louange est une vapeur  
Qui devant le bon sens se dissipe et s'envole;  
La vérité sévère, à l'œil plein de rigueur,  
Se montre à mes regards, et poursuit de l'er-  
reur

Un fantôme aimable et frivole,  
Que l'amour propre allaite et forme dans mon  
cœur.

Elle m'offre un miroir où, lorsque je m'y mire,  
Je puis de mes défauts composer la satire ;

J'y vois avec étonnement

Ce bonnet redouté que sur ma tête grise

Avec ses deux mains lourdement

A fait enfoncer la sottise.

Quel que soit mon penchant enclin à m'ad-  
mirer ,

Marquis , dans cet état je ne puis m'y livrer :

Ah ! qu'il est différent, au sein de la victoire,

Tout couvert de lauriers moissonnés par la  
gloire ,

D'avoir dompté, soumis des peuples belliqueux,

Ou d'être maltraité, chassé, battu par eux.

Ce n'est pas le chemin du temple de mémoire,

Mais bien de l'hôpital, ou d'un destin affreux.

A mes foibles talens je sais rendre justice ,

Et dans ces jours de sang, dans ces temps  
orageux ,

Sans cesse au bord du précipice ,

Mes malheurs me servent d'indice

De mon peu de capacité ,

Et me font étouffer ma folle vanité.

Non, mon ame n'est pas assez fière, assez  
haute ,

Pour ne point avouer que souvent par ma  
faute

J'essuyai de cruels revers.

Sous mes pas incertains mes ennemis pervers  
Ont à loisir creusé des gouffres , des abymes.

J'eus l'art d'en éviter que je vis entr'ouverts ;  
Mais l'honneur, dont je suis les altières maxi-  
mes ,

M'a peut-être entraîné dans des pièges cou-  
verts.

Trop peu fait pour goûter un remède timide,  
J'ai su lui préférer un conseil généreux :

En le prenant toujours pour guide

Il me sembloit moins odieux ,

S'il falloit être malheureux

Sous le bras qui me persécute ,

Qu'une audace intrépide eût signalé ma chute,

Que de brûler à petit feu.

Rien de parfait en notre espèce :

Certain démon qui nous oppresse ,

Par un assemblage fatal

En nous a réuni le bien avec le mal ,

Le vice à la vertu, l'orgueil à la foiblesse ,

Et la folie à la sagesse.

De ce bizarre composé

Je suis pétri , je le confesse ;  
 Mais je n'ai point la petitesse  
 De m'en sentir désabusé.  
 Contentons - nous de ce mélange  
 Auquel notre destin , Marquis , nous a  
 réduits.

L'homme tient de la brute et tant soit peu  
 de l'ange ,  
 De la clarté du jour et de l'ombre des nuits.  
 Par charité pour mes ennuis  
 Épargnez - moi toute louange ,  
 Et prenez - moi tel que je suis.

De Freyberg , ce 20 de Mars 1760.

A

V O L T A I R E .

*Toujours sur la paix.*

**P**euple charmant ! aimables fous !  
 Qui parlez de la paix sans songer à la faire ;  
 Ala fin donc réso lyez - vous ;

Avec la Prusse et l'Angleterre

Voulez-vous la paix ou la guerre ?

Si Neptune sur mer vous a porté des coups ;  
L'esprit plein de vengeance et le cœur en  
courroux ,

Vous formez le projet de subjuguier la terre :  
Votre bras s'arme du tonnerre.

Hélas ! tout , je le vois , est à craindre pour  
nous.

Votre milice est invincible ;

De vos héros fameux le dieu Mars est jaloux :

La fougue françoise est terrible ,

Et je crois déjà voir , car la chose est plau-  
sible ,

Vos ennemis vaincus tremblant à vos genoux.

Mais je crains beaucoup plus votre rare pru-  
dence ,

Qui , par un fortuné destin ,

A du souffle d'Éole , utile à la finance ,

Abondamment enflé les outres de Bertin.

Vous parlez à votre aise de cette cruelle  
guerre. Sans doute les contributions que vo-  
tre seigneurie de Ferney donne à la France  
nourrissent la constance des ministres à la pro-  
longer. Refusez vos subsides au très-Chrétien

et

et la paix s'ensuivra. Quant aux propositions de paix dont vous parlez, je les trouve si extravagantes, que je les assigne aux habitans des petites maisons, qui seront dignes d'y répondre. Que dirai-je de vos ministres?

Ou ces géans sont fous, ou ces géans sont dieux.

Ils peuvent s'attendre de ma part que je me défendrai en désespéré; le hasard décidera du reste.

De cette affreuse tragédie

Vous jugez en repos parmi les spectateurs,  
Et sillez en secret la pièce et les acteurs;  
Mais de vos beaux esprits la cervelle étourdie  
En a joué la parodie.

Vous imitez les rois, car vos fameux auteurs  
De se persécuter ont tous la maladie.

Nos funestes débats font répandre des pleurs,  
Quand vos poétiques fureurs  
Au public né moqueur donnent la comédie.

Si Minerve de nos exploits  
Et des vôtres un jour faisoit un juste choix,  
Elle préféreroit, et j'ose le prédire,  
Aux fous qui font pleurer les peuples et les rois  
Les insensés qui les font rire.

Je vous ferai payer jusqu'au dernier sou , pour que Louis du moulin ait de quoi me faire la guerre. Ajoutez dixième au vingtième , mettez des capitations nouvelles , créez des charges pour avoir de l'argent ; faites en un mot tout ce que vous voudrez. Nonobstant tous vos efforts, vous n'aurez la paix signée de mes mains qu'à des conditions honorables à ma nation. Vos gens bouffis de vanité et de sottise peuvent compter sur ces paroles sacramentales.

Cet oracle est plus sûr que celui de  
Chalcas.

Adieu, vivez heureux. Et tandis que vous faites tous vos efforts pour détruire la Prusse, pensez que personne ne l'a jamais moins mérité que moi, ni de vous, ni de vos François.

De Freyberg, ce 20 de Mars 1760.

---



A U

M A R Q U I S D' A R G E N S ,

S U R

*l'édition qu'il envoya au Roi des Poésies  
de Sans-Souci.*

**G**RAND merci, Marquis, de mon drame,  
Que malgré Néaulme \*) et sa femme  
Vous vous pressez de publier.  
Et si la calomnie infame  
Se complaît à me décrier,  
Si chez le Russe on me diffame,  
Voss \*\*) pourra me justifier.

Croyez que moi tout le premier  
En père courroucé je blâme  
Ces vers qui me font sommeiller.  
Le curieux qui les réclame,  
Pestera dans le fond de l'ame  
Du prix qu'il en faudra payer.

\*) Libraire.

\*\*) Libraire qui imprima l'ouvrage.

J'entends des censeurs aboyer,  
Et d'une mordante épigramme  
Cruellement m'humilier.

Ah ! ma disgracieuse veine,  
Voilà comme ils payent la peine  
Que tu pris de les ennuyer !

Un rimeur qui semble avoir l'asthme,  
Et ployant toujours sous le faix,  
Sans vigueur, sans enthousiasme,  
Glacé dans ses plus forts accès  
Expire aux cris de l'ironie,  
Et le public qui le dénie,  
Enterre son nom pour jamais.

A son convoi sous des cyprès,  
Des brocards la cacophonie  
Vient se joindre à la compagnie  
Des trop tardifs et vains regrets.

Alors ses malheureux ouvrages,  
Étalés au coin des marchés,  
Ont à souffrir tous les outrages  
A ceux de Pradon reprochés.

Élevez donc un cénotaphe  
A mes écrits infortunés,  
Véridique historiographe.

Tracez-y ces mots mieux tournés  
 Qu'ils ne sont dans cette épitaphe :  
 „ Ci-gisent , ( d'Argens le parafe )  
 „ Ces vers morts le jour qu'ils sont nés. „

De 1760.

A U

## MARQUIS D'ARGENS.

*Après que les Autrichiens eurent pris  
 Schweidnitz.*

**L**ES biens et les maux confondus,  
 Dont le ciel a semé le cours de nos années,  
 Par leur flux et par leur reflux  
 Bouleversent sans fin nos frêles destinées.  
 L'avenir est caché, les dieux seuls l'ont  
 connu :  
 L'homme à le pénétrer s'abuse et perd ses  
 peines;  
 Ses calculs sont fautifs, ses efforts superflus,  
 Il se trouve écrasé par des coups imprévus.  
 Ah ! Marquis, les choses humaines  
 Sont toutes frivoles et vaines !

Lorsqu'un malheur subit vient de nous arriver,  
Nous commençons par l'aggraver :

Il est désespérant , insupportable , extrême :

Bientôt ne pensant plus de même ,

Nous finissons par le braver.

Pourquoi nourrir en nous autant d'inquié-  
tudes ?

L'empire des vicissitudes

Est le lieu que nous habitons.

Au sein des maux que nous souffrons ,

Dans les épreuves les plus rudes ,

Ainsi que le sage pensons.

Aujourd'hui des revers le poids nous impor-  
tune ,

Demain l'inconstante fortune

Nous favorisera , Marquis , et nous rirons.

Ne murmurons donc plus et cessons de nous  
plaindre

D'un mal qui ne sauroit durer ;

Le sage ne doit pas trop craindre ,

Et moins encor trop espérer.

A Nossen , ce 3 d'Octobre 1761.

---

A

## LA PRINCESSE AMÉLIE ,

*sur une négociation de paix qui  
échoua.*

---

V OLEZ , mes vers , à Magdebourg ,  
Allez chez ma soeur pour lui dire  
Que de sa troisième Hégire \*)  
Nous atteignons le dernier jour.

Ce fier triumvirat qui vouloit me proscrire ,  
Paroît agonisant , et sa fureur expire.

Du très-Chrétien battu les guerriers affoiblis ,  
Revenus d'un profond délire ,  
Ne feront plus flotter les lis  
Parmi les aigles de l'Empire.

Mais après leur défection ,  
L'orgueil , l'acharnement , l'extrême ambition  
Dont brûle l'implacable Reine ,  
Le formidable apprêt joint au puissant effort

\*) Fuite de Mahomet de la Mecque. Pendant la guerre la cour se retira trois fois de Berlin à Magdebourg.

De la souveraine du nord ,  
Feront encor rougir l'arène  
D'un sang dont leur rage inhumaine  
Voudroit désaltérer l'insatiable Mort.

Ainsi nos vœux fervens ont adouci le  
sort.

Jouet des aquilons et des fureurs de l'onde ,  
Dans peu notre nef vagabonde  
Sur les flots apaisés pourra voguer au port.

Mais qu'il en coûtera de travaux cette  
année ,

Avant d'avoir atteint cette heureuse journée ,  
Où la paix amenant la joie et les plaisirs ,  
Arrêtera le cours des pleurs et des soupirs !

Courez, volez, heures trop lentes ,  
Surpassez, s'il se peut, mes rapides désirs ;  
Conduisez sur nos bords ces déités char-  
mantes ,

Les Muses, Minerve et Thémis.

Que Mars au front d'airain de ses flèches  
sanglantes

N'atteigne que nos ennemis ,

Et que nos demeures riantes

Dans leurs retraites innocentes

Nous rassemblent enfin avec tous nos amis !

Alors loin de ces champs que Bellone désolé,  
Au bout de mon pénible rôle,  
Détestant ce théâtre où souvent j'ai monté,  
Et souvent mal représenté  
D'un tragique héros le fastueux symbole,  
Je pourrai vivre en liberté,  
Sacrifiant avec gaieté  
Au bonheur d'un peuple frivole  
L'ambition cruelle et folle  
Et l'ennuyeuse gravité.

De Meissen 1760.

---

## LETTRE à VOLTAIRE.

---

QUELLE rage vous anime encore contre Maupertuis? Vous l'accusez de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre ses vers bien cachetés après sa mort, et qu'il étoit incapable de me manquer par une pareille indiscretion.

Laissez en paix la froide cendre  
Et les mânes de Maupertuis ;

La vérité va le défendre ;  
Elle s'arme déjà pour lui.  
Son ame étoit noble et fidelle ;  
Qu'elle vous serve de modèle.  
Maupertuis sut vous pardonner  
Ce noir écrit, ce vil libelle  
Que votre fureur criminelle  
Prit soin chez moi de grifonner.

Voyez quelle est votre manie.

Quoi ! ce beau, quoi ! ce grand génie,  
Que j'admirois avec transport,  
Se souille par la calomnie ;  
Même il s'acharne sur un mort ;

Ainsi jetant des cris de joie,  
Planant en l'air, de vils corbeaux  
S'assemblent autour des tombeaux,  
Et des cadavres font leur proie.

Non, dans ces coupables excès  
Je ne reconnois plus les traits  
De l'auteur de la Henriade ;  
Ces vertus dont il fait parade,  
Toutes je les lui supposois.

Hélas ! si votre ame est sensible,  
Rougissez-en pour votre honneur,



Et gémissiez de la noirceur  
De votre coeur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions ! Certainement les gens qui la proposent , n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur ! Céder le pays de Clèves , parce qu'il est habité par des bêtes ! Que diroient ces ministres , si on demandoit la Champagne , parce que le proverbe dit : nonante-neuf moutons et un champenois font cent bêtes. Ah ! laissons tous ces projets ridicules. A moins que le ministère françois ne soit possédé de dix légions de démons autrichiens , il faut qu'il fasse la paix. Vous m'avez mis en colère ; votre repentir obtiendra votre pardon, En attendant je vous abandonne à vos remords et aux furies vengeresses qui poursuivent les calomniateurs , jusqu'à ce que cette religion naturelle que vous dites innée , renouvelle les traces qu'elle avoit autrefois imprimées dans votre ame. *Vale.*

A Freyberg, ce 3 d'Avril 1760.

---

---

**É P I T R E**

A U

**M A R Q U I S D' A R G E N S.**

*En lui envoyant les lettres de Phiphihu que le Roi avoit composées : elles contiennent une satire du Pape, qui avoit envoyé au maréchal Daun une toque et une épée bénites.*

---

**M**ARQUIS, je vais sur vos brisées ;  
Tantôt suisse, \*) tantôt chinois,  
Je reste incognito sous ces formes usées,  
Et débite mes billevesées  
Contre ces potentats sournois,  
Gens durs et de mauvais aloi.  
Je révèle au public, me cachant sous un  
masque,  
La honte d'un pontife et les crimes des rois  
Que ma plume en jouant, par un travers  
fantasque,  
Avec ménagement persifle quelquefois.

\*) Il avoit paru des lettres d'un Suisse, dans lesquelles le Roi développoit la politique de la cour de Vienne.

Je fais flèche de tous les bois.  
Puisque mon fer s'émousse, il faut bien que  
ma plume  
Me venge des affronts dont l'ennui me con-  
sume,  
Et verse selon son pouvoir  
Les flots de la plaisanterie,  
Et d'une modeste ironie,  
Sur le Saint Père, unique espoir  
De l'auguste et fière héroïne  
Qui respire le sang et trame ma ruine;  
Sur la cour ennemie, et le coeur traître et noir  
D'une princesse à haute mine,  
Que dans le fond du nord où sa grandeur  
domine,  
Jadis Algarotti fut voir;  
Sur ce prêtre insensé qui contre moi fulmine  
L'anathème matin et soir,  
Ayant au \*\* la cristalline,  
En main le sceptre et l'encensoir.  
Je l'avoûrai, ma conscience  
Voudroit qu'avec plus d'indulgence  
Je pardonnasse en bon chrétien  
De tant d'affronts reçus l'irréparable offense.  
Non, je n'en vois pas le moyen;

On nous dit, et chacun le pense,  
Que le plaisir de la vengeance  
Est un plaisir des dieux, et pour le goûter  
bien

Je suis en ce moment païen.  
Comment ! par respect pour le trône  
Nous faut-il laisser outrager,  
Et flatteurs rampans ménager  
Ces avortons de Tisiphone,  
Ces rois qui n'épargnent personne,  
Lorsque la force en main ils peuvent se  
venger ?

Si j'avois du brillant génie  
Reçu le rare don du ciel,  
J'aurois plus finement su draper la manie  
De ce tas d'écoliers qui de Machiavel  
Ont fait leçon de perfidie,  
Qui prêts à se canoniser,  
Avec un air de modestie,  
Ne parlent que de m'écraser.  
Mais après les Lettres persannes,  
Et les écrits d'un certain juif,  
Le lecteur fort rébarbatif  
Rira de mes oeuvres profanes,  
Et d'un regard un peu trop vif.

Aux ongles connoissant la bête ,  
 J'ai trouvé , dira-t-il , dans l'écrit que l'on  
   fête ,

Au lieu d'un maître un apprentif.

Ah ! pauvre chantre d'Arcadie ,

Ainsi tu te peinas en vain ,

Pour imiter la mélodie

Du rossignol ou du serin :

Tes airs en font la parodie.

*La princesse Amélie avoit écrit au Roi  
 qu'elle craignoit bien que la paix ne  
 se fit pas sitôt ; et le Roi lui répondit :  
 par vers :*

**L**ORSQU'UN fils d'Apollon que son démon  
   lutine ,

Dans le fort du travail embrouille étourdiment

Un sujet compliqué qu'au théâtre il destine ,

Son esprit, fatigué dans cet épuisement ,

Emprunte pour son dénoûment

Le secours d'un Dieu de machines.



La jeune, la charmante Flore,  
Profitant de ses jours sereins,  
Incessamment va faire éclore  
Ses fleurs, l'ornement des jardins.

Les doux parfums de l'air, la chaleur, tout  
conspire

A ranimer l'essor de nos sens morfondus,  
A nous réunir aux élus,  
Sous le voluptueux empire  
Qu'étend sur tout ce qui respire

Le prestige enchanteur des charmes de Vénus.  
Déjà son feu divin inspire

L'amour qu'en gazouillant expriment les oi-  
seaux ;

Elle échauffe l'instinct des habitans des eaux ;  
Par elle le berger pour sa Phyllis soupire,  
Tandis qu'un même amour enflamme ses trou-  
peaux ;

Reine de la nature, elle amollit et touche  
Le coeur sanguinaire et farouche

Des tigres, des lions, des cruels léopards ;  
Les accens de sa belle bouche  
Ont su fléchir jusqu'au Dieu Mars,  
Mais lorsque toute la nature

S'abandonne à l'instinct d'une volupté pure,

Que l'amour de ses feux paroît tout ranimer,  
Que l'air retentit du murmure  
Des amans qui sous la verdure  
Chantent le doux plaisir d'aimer;  
Un austère devoir m'ordonne de m'exclure  
Des charmes enchanteurs que je viens de nom-  
mer.

L'honneur parle; la gloire altière  
Va m'entraîner dans la carrière,  
Où l'implacable Mars, au regard inhumain,  
Parmi des tourbillons de flamme et de pous-  
sière  
Fait dans des flots de sang rouler son char d'ai-  
rain.

L'esprit est occupé par des exploits ra-  
pides;  
Il n'est plus là d'Amour, de Cinyre, ou d'Iris;  
On ne voit que des Euménides,  
Parmi le meurtre et les débris,  
Exciter, animer, par l'éclat de leurs cris,  
Dans l'effort du combat ces guerriers homi-  
cides,  
Du vif désir de vaincre et de la gloire épris;  
Et l'on n'apperçoit d'autre image  
Que rapt, violence et carnage.



Tandis que l'univers ne paroît aspirer  
Qu'au noble emploi de réparer  
L'immense et mémorable perte  
Que l'espèce humaine a soufferte,  
Quand la nature enfin va partout s'occuper  
Du doux plaisir de reproduire,  
Une fatale loi nous condamne à détruire  
Tous ceux que Mars a tardé d'extirper.  
Eh quoi ! la nature féconde  
Dans sa profusion n'a pu nous départir  
Qu'un moyen pour entrer au monde !  
Il en est cent pour en sortir.  
Ne devrions-nous pas diminuer le nombre  
De ces chemins semés de douleurs et de maux ?  
Mais l'homme atrabilaire et sombre  
En invente avec soin chaque jour de nouveaux.  
Ah ! quelle fureur nous enivre,  
Pour t'immoler, ô Mars, nos plus tendres désirs !  
Qu'il en coûte, ô gloire, à te suivre !  
Nous avons deux momens à vivre,  
Qu'il en soit un pour les plaisirs.

De Freyberg. Avril 1763.

## C O N T E.

*Les amours d'une Hollandoise et d'un Suisse ,  
par correspondance.*

---

**D**ANS ces beaux jours où renaît la nature,  
Où l'air pesant de ses frimats s'épure,  
On voit éclore et fleurs et papillons;  
Il naît aussi des amours par millions.  
Les uns sont gais, libertins et volages,  
Les autres sont rêveurs et sérieux,  
Ceux-ci hautains et tant soit peu sauvages,  
Ceux-là plus vifs, ardens, impétueux,  
Tracassiers, changeans, capricieux.  
Mais en faisant ces divers personnages,  
Dans leurs esprits ils ont mêmes travers.  
Défiez-vous de leurs doux gazouillages,  
De leurs transports, de leurs sermens légers,  
Que les zéphirs emportent dans les airs;  
Retenez bien, si vous m'en voulez croire,  
Ce conte-ci, recueilli de mon temps,  
Dans les replis secrets de ma mémoire.

Or cet Amour dont je vous fais l'histoire,  
toire,

Vers le début de ce présent printemps,  
Reçut le jour de grotesques parens ;  
Il naquit donc chez une Hollandoise,  
Folle d'orgueil, et qui se pâmoit d'aise,  
Lorsque l'espoir de titres éclatans  
Enfloit son coeur tout pétri de fadaise.

Couchée un jour mollement sur sa chaise,  
Soit vanité, soit par amusement,  
Elle voulut se donner un amant ;  
Quoique son coeur, selon la voix publique,  
Fût réputé dans les pays flamands  
Pour des plus froids, pour flegmatique.  
Donc il avint que l'Amour qu'elle fit,  
Très-ressemblant à sa mère naquit  
Plein d'intérêt, le coeur paralytique,  
Digne par-là, si l'on y réfléchit,  
De devenir un jour grand politique.

Ce gros Amour néanmoins prétendit  
De devenir le concurrent pudique  
De Cupidon nommé le Cythérique.

Voici comment notre balourd s'y prit :  
Il jeta l'oeil sur un honnête Suisse ;  
Il se flatta, sans trop se fatiguer,

Qu'il pourroit bien au gré de son caprice  
Prendre d'assaut ce coeur encor novice.

Il le falloit de fort loin subjuguier ;  
Il ne pouvoit présenter à sa vue  
De deux tetons les gentils boutonneaux  
Toujours flottans, tantôt bas, tantôt hauts,  
Sur le satin d'une gorge charnue.

Il recourt donc alors très-à-propos  
A ce bel art, qui peignant nos idées,  
Les fait passer par des mains affidées  
Aux doux amans, ou bergers, ou héros.

La lettre vient, on la lit, que d'alarmes !  
Elle disoit en style gracieux :

„ J'ai des trésors, ce sont-là de vrais char-  
mes ;

„ Ça, que l'on m'aime, et qu'on rende les ar-  
mes „

Huit fois par mois ces aimables poulets  
Venoient d'Utrecht à Freyberg par exprès,  
Pour rendre un Suisse amoureux et fidelle.  
Le pauvre Suisse assez mal en sequins,  
Pour ce métal se sentant quelque zèle,  
Auroit voulu soupirer pour la belle ;  
Mais comme on sait qu'ici-bas les destins  
De toute chose ont disposé la course,

Notre bon Suisse, imbu de projets vains,  
Ne se sentit épris que de la bourse;  
Pour elle enfin s'allumoit son brasier.

L'amour d'Utrecht, balourd et non sorcier,  
Ne savoit point le code de Cythère;  
Il ignoroit que le grand art de plaire  
A Cupidon valut plus d'un laurier.

Qu'arriva-t-il de l'affaire entamée ?  
Le voici net, et le monde saura,  
Ainsi par moi que par la renommée,  
Que notre Suisse assez froid demeura;  
Le feu languit, la cendre s'affaisa,  
Tout s'éteignit, et parmi la fumée  
L'Amour d'Utrecht dans les airs s'envola.

A tout Amour de pareil caractère,  
Intéressé, froid et sans passion,  
Du petit Dieu très-difforme avorton,  
Vénus dicta, pour l'honneur de Cythère,  
Cette sentence équitable et sévère :

„ Quiconque aura lésé de Cupidon  
„ La majesté, pour sa punition,  
„ En qualité de fourbe et de faussaire,  
„ N'atteindra pas à l'image légère  
„ Du vrai bonheur dont jouit à foison  
„ Quiconque sert et l'Amour et sa Mère.

„ Si cependant par ruse le félon  
 „ Entrelassoit les noeuds du mariage ,  
 „ Le jour d'hymen sera pour le fripon  
 „ Le premier jour d'éternel cocuage.

A Freyberg. Avril 1760.

A

V O L T A I R E ,

*qui avoit fait un compliment flatteur au roi  
 sur des vers qu'il lui avoit envoyés.*

**D**E l'art de César et du vôtre  
 J'étois trop amoureux dans ma jeune saison ;  
 Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison  
 Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans  
 l'autre.

Depuis ce grand Romain qu'on osa massacrer,  
 Dans les noms que l'histoire eut soin de con-  
 sacrer ,

Il n'en est presque aucun, en exceptant Tu-  
 renne ,

Condé, Gustave Adolphe, Eugène,  
Que l'on ose lui comparer.

Sur le Parnasse après Virgile

Je trouve sur dix-sept cents ans

Que le génie humain sterile

Fut dépourvu de grands talens.

Si le Tasse depuis réussit à nous plaire

Par les beaux détails de ses chants,

Sa fable mal ourdie altère

Tout l'éclat de ses traits brillans.

Enfin le seul digne adversaire

Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'op-  
poser,

On va le deviner, je me le persuade,

C'est l'auteur que la Henriade

Mérita d'immortaliser.

Pour moi je me renferme en mes justes limites,

Et loin de me flatter d'atteindre en mon che-  
min

Au talent du poëte et du héros romain,

Je borne mes foibles mérites

Aux soins de secourir la veuve et l'orphelin.

---

*L E T T R E*

A U

M A R Q U I S D' A R G E N S.

---

**D**E notre camp de porcelaine,  
Au fidelle et bon citadin  
Des murs antiques de Berlin,  
Salut et santé souveraine  
Paix et tranquillité prochaine.

Or dites-nous mon cher Marquis,  
Que faites-vous et la Marquise,  
Séquestrés dans votre taudis ?  
Tous deux vivans ensevelis,  
Redoutez-vous toujours la bise,  
Et le perfide vent coulis,  
Qui perce rideaux, et méprise  
L'épais tissu de vos habits ?  
Passez-vous les jours et les nuits,  
Selon vos us et votre guise,  
Sans sortir tous deux de vos lits ?  
Ou bien commentez-vous ensemble  
Quelque vieux philosophe grec,



Ouvrage charmant quoique sec,  
Devant lequel l'imprimeur tremble  
Et s'agenouille par respect ?

Mais non, mon esprit imagine,  
Ou pour mieux dire, je devine  
Le train de vos jours usité.  
Je crois vous voir en votre chambre,  
Où n'entra jamais odeur d'ambre,  
Dans la flanelle empaqueté,  
De pelisses emmaillotté,  
Les pieds sur votre chaufferette,  
Le bonnet de nuit sur les yeux,  
Dissenter avec le prophète  
Sur le destin que nous apprête  
L'obscur volonté des cieux.

Moi, dont l'âme matérielle  
N'a pas le don de s'exalter,  
Je puis, sans vouloir empiéter  
Sur votre diseur de nouvelle,  
Vous en révéler aujourd'hui  
D'aussi vraisemblables que lui.

Je les tire de ce grimoire  
Que me donna ce vieux Dessau,  
A l'oeil fier, à moustache noire  
Magicien dès le berceau.

Voici ce que dit ce bon livre  
 Sur l'histoire de l'avenir ;  
 Gardez-vous bien de le honnir,  
 Ou bien malheur pourroit s'ensuivre :  
 De croyance il faut vous munir.

„ Dès que l'ardente canicule  
 „ Aura porté dans les cerveaux  
 „ Ce feu pénétrant qui les brûle,  
 „ Alors les princes, les héros,  
 „ Empressés sur les pas d'Hercule  
 „ Aux combats iront à grands flots.  
 „ Notez que d'iceux les plus sots,  
 „ De Prusse, d'Autriche et Russie  
 „ Acharnes sur la Silésie,  
 „ Aux autres tourneront le dos. „

Si cependant je vous dois dire  
 Ce qui se passe dans mon coeur,  
 Tandis qu'en ce moment flatteur  
 Avec vous je m'efforce à rire,  
 Tout en badinant je soupire,  
 Et sens le poids de mon malheur.

Plein de chagrin et de fureur  
 Je donne à tous les mille diables  
 Les cercles et leur empereur,  
 Les Oursomanes exécrales,

Vos François, quoique plus aimables,  
Avec leur Louis du moulin,  
Ses ministres et sa catin,  
Madame et Monsieur le Dauphin,  
Et la guerre et la politique.

Je confesse sincèrement  
Que ce petit emportement  
N'est point dans le goût du portique,  
Et n'a point eu pour élément  
L'impassibilité stoïque.

Mais j'aurois voulu voir Zénon,  
Socrate et le divin Platon,  
Contre trois femmes enragées  
De hauteur, d'orgueil rengorgées,  
Se débattre dans ce canton,  
Et dans ces plaines ravagées  
Essuyer sur leur triste front  
Chaque jour un nouvel affront;  
Leur sang froid et leur patience,  
Dans cette épreuve d'insolence,  
N'auroit pas long-temps tenu bon.

Et quand ç'auroit été Caton,  
Dans son coeur rempli de souffrance  
Il auroit senti, j'en répons,  
Les aiguillons de la vengeance.

Et que peut la froide raison  
Contre le cri de la nature ?  
On s'aigrit à force d'injure,  
Et selon mon opinion  
On verra toute créature  
Penser de même que Timon.

Voilà, Marquis, comme raisonne  
L'esprit, ce sophiste éloquent.  
Puis-je cacher par ce clinquant  
La passion qui m'empoisonne ?

Quoi qu'il en soit, en ce moment  
Je puis espérer fermement  
Que tout bon chrétien me pardonne,  
Et que Dieu, si doux, si clément,  
En fera par clémence autant.

Vous surtout dont j'ambitionne,  
Soit dans mon camp soit sur le trône,  
Les suffrages et l'agrément,  
Vous m'absoudrez tout doucement  
De ce péché que la sorbonne,  
Même l'archange Gabriel,  
S'il argumentoit en personne,  
Trouveroit un péché véniel.

## É P I T R E

A U

MARQUIS D'ARGENS,

*comme les Russes et Autrichiens bloquoient le  
camp du Roi.*

LE philosophe des marquis,  
Le Provençal le plus fidelle,  
Ne m'a de deux grands mois transmis  
Ni mot, ni billet, ni nouvelle.  
Ce n'est pas lui que je querelle,  
Mais ce vil ramas de brigands,  
Ces barbares qui tous les ans  
Viennent au milieu de l'automne,  
Des riches faveurs de Pomone  
Dépouiller nos fertiles champs.  
Comme un vaste et sombre nuage  
Renferme en ses flancs ténébreux  
La grêle, la flamme et l'orage,  
Est devancé par le ravage  
Des aquilons impétueux ;

Ainsi cet essaim de barbares ;  
De nos troupeaux, de nos trésors,  
Pilleurs et ravisseurs avarés,  
En inondant ces tristes bords,  
Ont été précédés des corps  
De leurs Cosaques et Tartares,  
Artisans de destruction,  
D'horreur, de dévastation.  
Ils ont enlevé pour prélude  
Vos lettres et mon postillon.

Bientôt leur vaste multitude,  
Jointe à l'Autrichien Laudon,  
Nous entoure avec promptitude ;  
Tous leurs guerriers font un cordon.

Voilà notre camp qu'on assiège ;  
L'Autrichien veut batailler,  
Tout orgueilleux de son cortège.  
Le Russe craint de ferrailer.

Mais le Dieu de l'intelligence ;  
Qui n'entre point dans les conseils  
De ces gens à Thrason \*) pareils,  
Nous fit trouver dans la constance  
Notre rempart, notre assurance  
Et non dans de grands appareils.

(\*) Brave de Térence.

La méfiante vigilance,  
Tous les matins, au trait vermeil  
Que dardoit la naissante aurore,  
De nos yeux tout prêts à se clore,  
Chassoit les pavots du sommeil.

Et Mars qui selon sa coutume  
Se rit d'un catarre ou d'un rhume,  
Gagné dans ses champs périlleux,  
Au lieu de la douillette plume,  
Nous fournit des lits plus pompeux  
Que n'ont les courtisans oiseux,  
Qui dans la mollesse, à Versailles,  
En étourdis de nos batailles  
Se font les juges sourcilleux.

Une colline en batterie,  
Monument de notre industrie,  
Fut notre somptueux palais,  
Et des javelles que sans frais  
Amassoit une main guerrière,  
Nous offroient leur douce litière :  
La terre portoit notre faix,  
Et des cieux l'immense carrière  
De notre lit formoit le dais.

Là quinze jours, et plus encore,  
Nous vîmes la naissante aurore

A sa toilette le matin  
De vermillon hausser son teint ,  
Se parer de ses émeraudes ,  
De ses rubis, montés aux modes ,  
Qui de Paris vont à Berlin.

De même vers le crépuscule ,  
Tant que dura la canicule ,  
On nous vit , sans nous relâcher ,  
Assister au petit coucher  
De Phébus, qui chez Amphitrite  
Toutes les nuits fait sa visite.

Enfin par un heureux hasard ,  
Ou bien quel qu'en soit le principe ,  
Des bataillons l'épais brouillard  
En moins d'un clin d'oeil se dissipe.

Où sont ces hommes qu'ont vomis  
Les bords glacés du Tanaïs ,  
Les marais empestés du Phase ,  
Ou les cavernes du Caucase ?  
Je n'apperçois plus d'ennemis.

Non, non , ils n'ont point de scrupule ;  
Ils vont fuyant vers la Vistule ,  
Pour cacher la honte et l'affront  
Dont on a fait rougir leur front.  
Qu'ils retournent dans leur repaire



Chez les farouches animaux,  
Et qu'ils déchargent leur colère  
Sur cette engeance sanguinaire,  
De tigres, d'ours, de lionceaux.

Pour Laudon, ce vaillant Achille,  
Qui traite à présent d'imbécille  
Ce Daun qu'il méprise et honnit,  
Quoique du Saint Père béni,  
Laudon et sa troupe dorée,  
Et ses guerriers et ses archers,  
Se sont, une belle soirée,  
Blottis derrière un rocher,  
Où nous n'irons pas les chercher.

Tels sont les gestes véridiques,  
Les faits, les exploits héroïques  
Qu'ont vus les champs silésiens  
Des Russes et des Prussiens.

Mais tandis que ma Muse accorte  
Très-succintement vous rapporte  
Les prouesses de nos soldats,  
Subitement devant ma porte  
Arrive, avec un grand fracas,  
Cette bavarde \*) à l'aile prompte  
Qui sans respirer vous raconte

\*) Fausse nouvelle.

Ce qu'elle sait ou ne sait pas,  
Et qui répand à chaque pas  
La gloire tout comme la honte  
Des belles et des potentats.

Cette rapide renommée  
Dont l'homme le plus éventé,  
Et le sage par vanité,  
Convoitent tous deux la fumée,  
Nous apprend par des bruits confus  
Que Daun et Broglio sont battus. \*)

C'est ainsi que le ciel se joue  
De ce que l'homme croit prévoir ;  
Ce plan où se fendoit l'espoir  
Que la grande alliance avoue,  
Et que Laudon, sans s'arrêter,  
Contre nous dut exécuter,  
Ce plan dans un moment échoue.

Ceci me rappelle, Marquis,  
La montagne de la Fontaine,  
Qui, hurlant et jetant des cris,  
Du travail d'enfanter en peine,  
N'accoucha que d'une souris.

\*) Cela étoit faux.

*Gazette militaire.*

---

Dans ce moment, de grand matin,  
Nous apprenons par le Sarmate,  
Qu'un de nos héros, nommé Plate,  
Vient de donner un coup de patte  
Au moscovite Butturlin.

Il a pris un gros magasin  
Et deux mille hommes à Koblin;  
Mais, ce qui passe la croyance,  
Et fâche la russe Excellence,  
Ce sont cinq mille chariots,  
Tous bien chargés par prévoyance  
Du butin que fit ce héros.

Oh, que la guerre est impolie !

De plus, voici ce qu'on apprend :

Qu'une cité très-bien munie,  
Capitale de Posnanie,  
Par un bonheur tout aussi grand,  
Signale le bras triomphant  
Du vainqueur du peuple oursoman.  
Neuf bataillons portent nos chaînes,  
Et ce Butturlin si rétif,  
Cet ardent dévasteur de plaines

Chez le Sarmate fugitif  
Se cache pour pleurer ses peines.

Ainsi, bonnes gens de Berlin,  
Ne craignez plus pour cette automne  
Les maux que vous feroit Bellone  
Sous la forme de Butturlin.

Pour éviter votre ruine,  
Nous avons eu l'art de traiter  
D'une alliance à la sourdine  
Avec madame la Famine;  
Lorsque sur elle on peut compter,  
Jusqu'aux ours tout peut se dompter.

Ah! puissent-ils dans la mer noire,  
Tous ces fâcheux, tout d'un plein saut,  
La tête en bas, le cul en haut,  
S'abymer eux et leur mémoire!

Du camp de Bunzelwitz 1761.

---

## E P I T R E

A U

M A R Q U I S D' A R G E N S.

O R G U E I L L E U S E raison ! ce trait doit te  
confondre :

Que de maux inouis sur nous viennent de  
fondre !

L'oeil n'a pu les prévoir, ni l'art les prévenir.

Un voile impénétrable a caché l'avenir :

Nos regards curieux sans fin sur lui s'exercent ;

Leurs efforts sont perdus, jamais ils ne le  
percent.

La campagne , Marquis , approchoit de sa  
fin ,

On osoit se flatter d'un plus heureux destin ;

Déjà disparoissoit l'immense multitude

De ce peuple cruel, né dans la servitude ,

Qui tel qu'aux Appennins les orageux tor-  
rens ,

Ravageoit nos cités et dévastoit nos champs.

Ils avoient fui, l'espoir commençoit à renaître,

Qu'ayant moins d'ennemis on les vaincroit  
peut-être.

Ce calme inespéré ne dura qu'un moment :  
La foudre avec l'éclair partit au même instant.  
L'Autrichien caché, tapi dans ses montagnes,  
Prémédite son coup, descend dans les cam-  
pagnes.

Ces travaux dont Vauban, le digne fils de  
Mars,  
Par des fossés profonds défendoit les remparts,  
Dont Schweidnitz assuroit sa redoutable  
enceinte,  
N'ont pu contre un assaut la préserver d'at-  
teinte.

Sous un bras téméraire autant qu'audacieux,  
Elle tombe une nuit, presque à nos propres  
yeux.

Dès-lors les embarras de tout côté nous  
pressent :

Depuis ce coup fatal tous les troubles renais-  
sent.

De l'Oder jusqu'au Rhin, de Cosel à Col-  
berg,

On voit l'airain tonnante, et la flamme et le fer,  
Déployer leur horreur sur toutes mes pro-  
vinces,

N'épargner ni les grands, ni les peuples, ni  
princes;

Tout l'État est en butte à ce commun danger.

Je ne puis me défendre, et je dois me venger?

Les projets des Césars, des Condés, des  
Eugènes,

Dans cette extrémité sont des sciences vaines.

Il faudroit que le ciel, favorable à nos vœux,

Daignât manifester son bras miraculeux.

Nos moyens sont à bout, l'adresse et la  
vaillance

Succombent sous le nombre et sous la violence

De l'univers entier conjuré contre nous.

Le sage doit prévoir; il le peut, direz-vous:

Des faits bien combinés lui tiennent lieu  
d'augures,

Il se prépare ainsi d'heureuses conjonctures.

La prudence, Marquis, est un fil incertain:

Il guide, égare, et cède au pouvoir du destin.

L'apparence souvent dément ce qu'elle indi-  
que;

Ce qui paroît probable au fond est chiméri-  
que.

Tel est ce labyrinthe où l'homme sans flam-  
beau

Se perd , en tâtonnant , l'oeil chargé d'un  
bandeau.

Le perfide métier que celui qui m'occupe !  
En calculant mes pas je n'en suis pas moins  
dupe

Des caprices du sort et des événemens.

Je perds en vains projets de précieux mo-  
mens.

Ma constance aux abois du fardeau qui  
m'excède ,

D'un soin opiniâtre y veut porter remède ;  
Mais quel esprit perçant pourra me conseiller  
Par quel art ce chaos pourra se débrouiller ?

Ah ! quelque fermeté qu'ait l'ame la plus  
forte ,

Un torrent de malheurs sur elle enfin l'em-  
porte ;

Quand on n'a plus d'espoir le courage tarit ,  
Et l'esprit révolté contre ses fers s'aigrit.

Le fatal ascendant du sort qui m'enveloppe ,  
Infecte mes esprits d'un poison misantrope ;  
J'ai pris ma vie en haine et le jour en horreur :

Et lorsque la raison adoucit cette aigreur ,  
Qu'un intervalle heureux permet que je  
respire ,



D'un désastre nouveau l'on s'empresse à m'in-  
struire.

Pour nourrir ma douleur, hélas! que d'alimens!  
J'épanche en votre sein mes secrets senti-  
mens.

Jamais l'ambition ni l'intérêt infame,  
N'ont pu tenter mes sens, ni subjuguier mon  
ame;

Un sentiment plus grand, plus noble et  
généreux,

Au sortir du berceau m'embrasa de ses feux.

Mon coeur vous est connu; vous savez qu'il  
dédaigne

Les symboles pompeux d'un despote qui  
régne,

Que souvent entouré d'un appareil si vain,

Vous m'avez toujours vu moins roi que  
citoyen.

Mais ma philosophie et mon indifférence

Ne vont point à souffrir l'injuste violence

De ce complot de rois, qui sans se rebuter,

D'un trône chancelant veut me précipiter.

Qui foule aux pieds l'orgueil, déteste la  
foiblesse;

Endurer un affront, cher Marquis, c'est  
bassesse :

De ce trône envié, tout prêt à succomber,  
Je descendrois sans peine, et n'en veux pas  
tomber.

Peut-être qu'autrefois enchanté par l'histoire  
J'ai sacrifié trop à l'amour de la gloire :  
L'exemple séduisant de tant d'hommes fameux  
Me remplit du désir de m'élever comme eux.

Mais bientôt redressé par la philosophie,  
J'appris par ses conseils à réformer ma vie,  
A rejeter l'erreur, chérir la vérité,  
Et mon esprit alors, par ce charme emporté,  
Connut que pour atteindre à la gloire mon-  
daine,

Il avoit poursuivi sans fruit une ombre vaine,  
Qu'il n'est qu'illusions, que tout s'évanouit.

Revenu de l'objet qui long-temps m'é-  
blouit,

Je me disois : Je vois la fin de ma carrière,  
Bientôt le froid trépas va clore ma paupière ;  
Faut-il par tant de soins, de chagrins et  
d'ennuis,

De jours si douloureux, de plus cruelles nuits,  
Arriver à ce gîte où nous devons nous rendre,  
Où le temps détruira nos noms et notre  
cendre?

Ah ! s'il faut tout quitter au moment du  
trépas ,

A des soins superflus pourquoi perdre nos  
pas ?

Terminons les travaux d'une vie importune :  
Est-ce à nous, vils mortels, à dompter la  
fortune ?

Non, non, il faut choisir pour aller à sa fin  
Une voie applanie, et le plus doux chemin :  
Laissons aux conquérans entourés de ruines  
Ces sentiers hérissés de ronces et d'épines.

Vaines illusions ! songe vague et flatteur !  
Cessons de nous tromper pour vaincre la  
douleur.

Esclave scrupuleux du devoir qui me lie,  
Un joug superbe et dur m'attache à ma patrie.  
Je vois en gémissant ses honneurs abolis,  
Tant d'États inondés d'avidés ennemis,  
Du danger renaissant l'interminable source,  
L'ennemi triomphant, le peuple sans ressource,  
Et par tout le ravage et la destruction.

Patrie ! ô nom chéri ! dans ton affliction .  
Mon cœur , mon triste cœur te voue et  
sacrifie

Les restes languissans de ma funeste vie.



Ah! vous verrez plutôt et le ciel et les flots  
Confondus à l'instant rétablir le chaos.

Non , non , sans désirer dans cet heureux  
asile

Ces honneurs , ces grandeurs , cette gloire  
stérile ,

Au sein de la vertu , moins craint , moins  
envié ,

J'élèverois un temple au Dieu de l'amitié ;  
Et saurois conserver l'unique bien du monde ,  
L'innocence du coeur , dans une paix profonde.

Là , soit que le destin dût prolonger mes  
jours ,

Ou qu'il eût résolu d'en abrégér le cours ,  
D'un oeil indifférent que la raison éclaire ,  
Je verrois dans la mort la fin de ma misère ;  
Certain que de ce corps par les maux accablé  
Le souffle qui l'anime à peine est exhalé ,  
Que cet instant rapide , en détruisant mon être ,  
Rend l'homme tel qu'il fut avant qu'on le vît  
naître.

Ainsi ceux que ce jour a vus mettre au  
tombeau ,

Et tous ceux dont la mort éteindra le flam-  
beau ,

Seront également par une loi durable  
Absorbés à jamais par l'âge irrévocable.

A Strehlen , le 8 Novembre 1761.

## É P I T R E

*sur la méchanceté des hommes.*

J E pensois autrefois , encor jeune et novice ,  
Étranger dans le monde , étranger dans le vice ,  
Que l'homme est le meilleur de tous les  
animaux.

Il est bon , me disois-je , il a peu de défauts ,  
Il n'est point furieux , cruel , ingrat , ou traître ,  
Je le prenois enfin pour ce qu'il devoit être ;  
Et dans le fond du coeur j'étois bien convaincu  
Qu'on rencontroit par tout l'honneur et la  
vertu.

Cette charmante erreur qu'enfantoit l'igno-  
rance ,  
Se dissipa trop tôt ; dans peu l'expérience ,  
Dans le tumulte affreux où je me vis jeté ,  
Fit briller à mes yeux la triste vérité.

Je cherchois des vertus et je trouvois des crimes.

Que de tours odieux, que d'infâmes maximes!

Menteurs, fourbes, fripons, fous, perfides, ingrats,

La foule d'envieux environna mes pas,  
Et mon ame étonnée, interdite, éperdue,  
S'en fioit avec peine au rapport de ma vue.  
Je confessois enfin, frappé de tant de maux,  
Que malgré sa raison de tous les animaux  
L'homme est le plus cruel, de tous le plus  
féroce.

Non, l'animal n'a point ce caractère atroce:  
La faim le rend avide et non dissimulé;  
Son courroux, s'il s'enflamme, est bientôt  
exhalé;  
Mais l'homme étant vengé conserve encor sa  
haine.

Cependant cette race envers elle inhumaine,  
Perverse, et si portée à la méchanceté,  
Au milieu des horreurs et de l'iniquité,  
Produisit quelquefois de ces ames divines,  
Qui sans doute des cieus tirent leurs origines;

Esprits consolateurs des maux que nous souffrons,  
 Qui paroissent des dieux au milieu des démons.

Mais d'un présent si beau, si précieux, si rare,  
 La main de la nature en tout temps fut avare.

Le mal assurément domine ici partout,  
 Il est dans l'univers de l'un à l'autre bout,  
 On le trouve en autrui, trop souvent en soi-même.

Eh quoi ! l'Être parfait, ce Dieu grand et suprême,

Fait-il également de sa divine main  
 Cet ange que j'honore et ce monstre inhumain ?

Je m'arrête interdit, au bord de cet abyme,  
 Où se perd en sondant l'esprit le plus sublime.

Mes yeux respectueux de ces profonds secrets

Détournent aussitôt leurs regards indiscrets.

Il nous suffit ici, malheureux que nous sommes,

Tous les jours exposés aux trahisons des hommes,



D'apprendre en contemplant ce spectacle tou-  
chant,  
Combien le coeur humain est perfide et mé-  
chant.

Il le paroît surtout quand libre de con-  
trainte,  
Du frein sacré des lois il étouffe la crainte,  
Ou quand impunément il ose les braver,  
Du rang où la fortune a daigné l'élever.  
De ces lieux éminens, à l'abri du tonnerre,  
Enivré d'amour propre il écrase la terre.

C'est de là que des rois les folles passions  
Percent malgré leur voile aux yeux des nations.  
Ennemi déclaré de leur culte idolâtre,  
Je parus malgré moi sur le même théâtre:  
Le hasard qui nous place ici-bas à son choix,  
Voulut qu'un philosophe eût le sceptre des  
rois.

Mais le trône aussitôt me fit des adversaires;  
Je les crus des héros, et c'étoient des corsaires.  
Que ce récit apprenne aux peuples ignorans  
Pour quels indignes Dieux a fumé leur encens.

Le bonheur autrefois, compagnon de ma  
vie,  
Excita contre moi la fureur et l'envie

Des rois ambitieux dont les sanglans complots  
De mes voisins jaloux ont soulevé les flots ;  
De leurs bras réunis l'effort me persécute,  
Leur haine a préparé leur triomphe et ma  
chute.

Dans la brûlante soif qu'ils ont de dominer  
Il n'est rien de sacré qu'ils n'osent profaner,  
Ni rien que n'ait atteint leur foudre venge-  
resse ;

L'orgueil qui les possède augmentant leur  
ivresse,

Leur dépeint leurs forfaits sous les traits éclatans

Des dieux qui de l'Olympe écrasent les Titans.

Mais mon coeur en ce trouble, atteint d'un  
coup plus rude,

Éprouve de mon sang la noire ingratitude ;

Des princes élevés et nourris dans mon sein

Ont tâché d'y plonger le poignard assassin.

Un lustre entier, témoin de ce sanglant ravage,

A vu renouveler le crime et mon outrage,

Et malgré tant d'assauts mon bras foible et  
tréblant

Soutenir sans secours ce trône chancelant.

Le seul peuple en Europe auquel la foi  
nous lie,  
Triomphateur des mers nous plaint et nous  
oublie.

Noeuds sacrés, mais noeuds vains entre les na-  
tions,

De l'amitié des rois douces illusions,  
Nés de la politique et de la conjoncture,  
Vous gardez le limon de cette source impure;  
Vous éblouissez l'oeil qui ne sait pas prévoir,  
Et trompez qui sur vous croit fonder son espoir.

Ces nobles sentimens et cette grandeur  
d'ame

Que la vertu nourrit et que l'honneur em-  
flamme,

À l'esprit des traités n'ont pu s'associer;  
L'intérêt y domine, et marche le premier.

Ses perfides conseils, son funeste artifice  
Au coeur des souverains altèrent la justice;  
Sous le nom de Minerve il fait connoître au  
roi

Comment en conscience il peut manquer de  
foi,

En mettant sa parole, au cas qu'il la révoque,  
Sous le frivole abri d'une phrase équivoque.

Dans cette affreuse école instruit à s'avilir,  
 On apprend à tromper, on finit par trahir.  
 Les traités chez les grands sont le sceau des  
 parjures.

Voilà d'autres amis témoins de nos injures,  
 Indécis, incertains, pleins de crainte et glacés,  
 Foibles consolateurs de nos malheurs passés;  
 Ils ont dressé d'avance un pompeux céno-  
 taphe,

Décoré de nos noms, chargé d'une épitaphe,  
 Satisfaits de laisser au monde consterné  
 Un léger souvenir d'un peuple exterminé.

En souffrirons-nous moins ? Pour guérir nos  
 atteintes

Il faut de vrais secours, non de vaines com-  
 plaintes,

Une mâle assistance, un vigoureux soutien,  
 Un ami qui partage et le mal et le bien.

Quittez le nom d'amis, vous que la crainte  
 arrête,

Qui tranquilles du port contemplez la tempête,  
 Qui sans tendre la main à ceux qui vont périr  
 Par les flots courroucés les laissez engloutir.

Vos coeurs à la pitié toujours inaccessibles,  
 Aux malheurs étrangers demeurent insensibles.

Le nom de l'amitié , pour moi saint et sacré,  
Ne décorera point qui l'a déshonoré.

Je le refuse à vous , placés au rang suprême,  
Dont l'amour concentré n'a d'objet que lui-même ;

Je le refuse à toi barbare souverain,  
Dont le cœur est de fer , les entrailles d'airain.

Mais qu'on m'apprenne ou bien qu'un de  
ces rois m'explique ,

Sur quel principe absurde agit sa politique,  
Et comment de sang froid il a pu regarder  
Ce torrent orageux courant tout inonder,  
Dévaster les États, en effacer la trace,  
Qui s'approchant de lui d'assez près le menace  
D'un sort non moins funeste et plus injurieux.

Ce n'étoit pas ainsi que pensoient nos  
aïeux,

Lorsque de Charles-Quint le sanglant héritage  
A Philippe ou Joseph retomboit en partage;  
A peine la discorde armoit ces héritiers,  
A peine couvroient-ils les champs de leurs  
guerriers,

Que l'Europe agitée, attentive aux alarmes,  
Par un effort soudain parut d'abord en ar-  
mes,

Mesura ses secours, et par un juste choix  
Rétablit l'équilibre et protégea les rois :  
Si de la liberté sa main prit la défense,  
Si sa prudence alors redressa la balance  
Qu'un monarque puissant fait pencher à son  
gré,

Le mal étoit moins proche et moins désespéré  
Que le danger présent dont l'aspect la menace.

Rien ne peut égaler la criminelle audace  
De ce complot de rois monarques conjurés  
Contre la liberté des Germains atterrés.  
Le François à poids d'or achetant des com-  
plices,

Du nord et du couchant les deux Impératrices,  
Cruels perturbateurs de ce triste univers,  
Le partagent entre eux et préparent ses fers.  
De ce corps monstrueux l'esprit est despotique;  
Uni par l'artifice et par la politique.

C'est un feu dévorant qui veut tout consumer.

Si libre en ses efforts, on lui laisse op-  
primer

Un prince magnanime, ardent à se défendre,  
Alors sans résistance osant tout entreprendre,  
Gouvernant l'univers au gré de ses projets,  
Il réduira les rois au rang de ses sujets.

Voilà dans l'avenir ce que tout oeil peut lire.  
Qui peut vous empêcher, Princes, de vous  
instruire ?

Peuples trop amoureux de votre oisiveté \*),  
Assoupis dans les bras de la sécurité,  
De votre inaction goûtez long-temps les char-  
mes ,

Laissez verser le sang et répandre des larmes  
A ceux dont les efforts ont au moins com-  
battu ;

Et puisqu'enfin l'Europe est stérile en vertu,  
Puisque dans mes revers en vain je vous im-  
plores ,

Puisque votre tendresse en regrets s'évapore ;  
En dédaignant l'effet de vos secours dou-  
teux ,

Je fonde désormais mon espoir et mes vœux  
Sur l'orient rempli d'enfans de la victoire,  
Réservoir de héros, d'esprits nés pour la  
gloire.

J'y découvre de loin un peuple plein d'hon-  
neur ,

Ami de l'oppressé, fléau de l'oppresser :  
Votre infidélité, ce détestable crime,

\*) La Hollande.

N'a jamais pénétré dans les murs de Solime.\*)  
 Voyez vers l'Hellespont ces puissans armemens;  
 Ces guerriers vont voler et remplir leur ser-  
 ment.

Qu'importe à ma raison et le rite et le  
 culte

D'un ami généreux qui venge mon insulte?  
 Qu'on l'apprenne en dépit de tous mes en-  
 vieux :

Qui daigne m'assister est chrétien à mes yeux,  
 Et cent fois plus chrétien qu'un ennemi bar-  
 bare,

De trésors et d'États usurpateur avare.

De la religion et l'esprit et la loi  
 Consiste dans les mœurs et non pas dans la foi,  
 Celui qui veut ma perte est le seul infidèle.

Ah! laissons tonner Rome et frémir le faux  
 zèle;

Qu'importe qu'un docteur imbécille, indis-  
 cret,

Maudisse absurdement Platon ou Mahomet?  
 Jadis le fanatisme, en allumant la guerre,  
 Pour de vains argumens a saccagé la terre:

\* ) On espéroit le secours des Turcs : ils avoient fait avancer des troupes à Belgrad; mais la mort de l'Impératrice de Russie rendit vaines ces démonstrations.



De nos jours ce prétexte aux regards pénétrants  
N'est plus qu'un masque usé des fureurs des  
tyrans.

Vous, rapides vainqueurs, vous braves jan-  
nissaires,

Accourez, combattez, frappez nos adversaires:  
Aux champs de la victoire allez vous signaler;  
Vos pâles ennemis commencent à trembler.  
Puissent-ils à vos pieds expier leurs parjures,  
Puisse notre triomphe effacer nos injures,  
Puisse un noble dessein, d'un bon succès suivi,  
Rendre aux lois du croissant le Danube asservi!  
Accourez immoler d'une main enhardie  
Les crimes de l'Europe aux vertus de l'Asie.

De ces climats lointains va sortir le ven-  
geur,

De la Prusse aux abois heureux libérateur;  
Le trône des Sultans, aux ennemis terrible,  
A produit un héros dont le coeur est sensible:  
Digne de ses aïeux et du sang ottoman,  
Je vois revivre en lui l'esprit de Soliman;  
Il va, noble héritier de ce puissant génie,  
D'un innombrable camp couvrir la Pannonie,  
Et du nord consterné presser en même temps  
Des bords du Tanais les cruels habitans.

Mais vers ces grands travaux qu'il est près  
 d'entreprendre,  
 Ces combats que pour nous son courage va  
 rendre,  
 N'est-ce que l'amitié qui dirige ses pas?  
 Comment peut-on s'aimer ne se connoissant  
 pas?

Scrutateurs indiscrets d'une vertu bornée,  
 Respectons d'un héros la course fortunée,  
 Dont les secours réels donnés comme promis  
 Traverseront les vœux de tous nos ennemis.

Si d'un oeil pénétrant il a prévu les suites  
 Qu'aura l'ambition sans frein et sans limites  
 De deux puissans voisins accrus par nos débris,  
 Si pour tant de hasards il se propose un prix,  
 En cueillerons-nous moins, forts de son assistance,  
 Les fruits de ses secours et ceux de sa vaillance?

Ah! soyons dans ces temps si souillés d'attentats  
 Reconnoissans outrés, plutôt qu'amis ingrats.

Voilà le sort des grands qui gouvernent  
 le monde:  
 Des chagrins, des revers, une douleur profonde,

Des pièges, des dangers, des ennemis cruels,  
Des soins pour des ingrats, des soucis éternels;  
Et si se consumant en des travaux utiles,  
Le destin les traverse, on les croit malhabiles.

Aux malheurs, aux hasards plus que d'autres  
soumis,

Ils ont des envieux et point de vrais amis.

Si je m'en étois cru, j'aurois cent fois moi-même

Arraché de mon front ce fatal diadème.

Le trône est un objet qui ne m'a point tenté,

L'éclat qui l'environne est faste et vanité;

L'honneur et le devoir forcent à le défendre.

S'il est de la grandeur de savoir en descendre,

C'est un opprobre affreux de s'en laisser chasser;

Et puisque le destin a daigné m'y placer,

Je ne veux, quels que soient les malheurs  
que je brave,

Ni régner en tyran, ni mourir en esclave.

Le bonheur au pouvoir ne fut point attaché,

Le vulgaire le croit sous la pourpre caché;

Mais le vulgaire enfin juge sans connoissance,

Prend pour réalité ce qui n'est qu'apparence.

Pour moi qui dans le monde ai de tout  
éprouvé,  
Dans ces divers états mon coeur vide a trouvé  
Qu'au milieu de ces maux le seul bien vé-  
ritable,  
Aux grandeurs, à la gloire, aux plaisirs pré-  
férable,  
Seul bien étroitement à la vertu lié,  
C'est de pouvoir en paix jouir de l'amitié.  
Ah ! je l'ai possédée une fois en ma vie  
Dans le sein d'une soeur que la mort m'a ravie.  
Amitié, don du ciel, seul et souverain bien,  
Tu n'es plus qu'un vain nom, son tombeau  
fut le tien.

A Strehlen le 11 Novembre 1761.

---

## L E S T O Ï C I E N .

---

**O** MORTELS mécontents ! ô raisonneurs cou-  
pables !  
De vous-mêmes, des dieux ennemis impla-  
cables,

Des

Des moindres accidens consternés, accablés,  
Toujours séditieux, incertains et troublés,  
Sous vos palais dorés, ou sous vos toîts de  
chaume,

Du bonheur fugitif embrassant le fantôme,  
De son image en vain vous occupant toujours,  
En soins infructueux vous consommez vos jours :  
Écartez ces brouillards et laissez vous instruire.

La nature ici-bas vous plaça sous l'empire  
Des songes, des erreurs et des illusions :  
Votre bonheur dépend de vos opinions.  
Vos désirs insensés, guidés par l'ignorance,  
Ont pris pour le vrai bien sa trompeuse ap-  
parence ;

Étrangers en vos coeurs vous ne sûtes jamais  
Ce qui vous faisoit craindre, ou former des  
souhaits.

Le fol enchantement, l'ivresse de la vie  
Retient vos yeux distraits sur sa superficie.  
Ah ! pouvez-vous, mortels, toujours vous  
ignorer ?

Dans l'abyme de l'homme il faut vous éclairer.

Vous êtes composés d'esprit et de matière :  
L'un pense et vous conduit, l'autre n'est que  
poussière.

Cette ame, souveraine et maîtresse du corps,  
 Fait à sa volonté mouvoir tous ses ressorts :  
 Des présens que du ciel a reçus l'homme in-  
   juste ,

Sans en excepter un , l'ame est le plus au-  
   guste ;

Elle doit occuper chez vous le premier rang.  
 Sacrifiez-lui donc cette chair et ce sang ;  
 Cela ne suffit point , tâchez de la connoître ,  
 Voyez à quelle fin le ciel lui donna l'être.

L'homme est-il pour lui seul dans l'univers  
   jeté ?

Ou tient-il aux liens de la société ?

Nos désastres égaux, nos communes misères  
 Hélas ! prouvent assez que nous sommes des  
   frères ,

Et que par nos secours adoucissant nos maux,  
 Il faut nous entr'aider à porter nos fardeaux.  
 D'un si noble désir entretenez la flamme.

Placez dans la vertu le bonheur de votre ame :  
 C'est le souverain bien, vous pouvez le trouver ;  
 Mais en le possédant , il le faut conserver.

Lorsqu'un esprit docile aux lois de la na-  
   ture

A la vertu qu'il aime obéit sans murmure,

Il trouve , chaque fois qu'il rentre dans son  
coeur,

Au temple des vertus l'asile du bonheur.

L'ame en faisant le bien peut donc se rendre  
heureuse :

La moins intéressée est la plus vertueuse ;  
Elle immole au public sans peine et sans regret  
Ses travaux et sa vie et son propre intérêt,  
Et sur tous ses défauts rigide et vigilante,  
Dompte des passions la révolte naissante.

Le sage est doux , humain , sensible et gé-  
néreux ;

Il connoît des mortels l'égarement affreux ;  
Pour eux juge indulgent , il est pour lui sévère.

L'absinthe à votre goût est âpre et trop  
amère ;

Vos cris sont vains , son suc n'en est point  
radouci :

Tolérez les méchants, puisqu'ils sont faits ainsi.

Qu'importe si la main d'un ingrat , d'un  
perfide

Ose attenter sur vous, le prendrez-vous pour  
guide ?

Son crime et sa noirceur vous le font détester ;  
Mais votre emportement est près de l'imiter.

Songez qu'en votre coeur le ciel mit la clémence ,

Pour surmonter la haine et pardonner l'offense.

Cette aimable vertu , sans fruit pour vos amis ,

Ne peut briller en vous qu'envers vos ennemis ,

Qu'envers des scélérats , des traîtres , des parjures.

Certain passant , dit-on , éclatant en injures ,

Étendu sur le bord du plus clair des ruisseaux ,

De fange et de limon voulut souiller ses eaux ;

Mais son paisible cours en poursuivant sa pente ,

Augmenta la clarté de son eau transparente.

Varus au désespoir paroît s'abandonner :

D'où provient sa douleur ? il faut l'examiner :

La gloire le possède , il s'emporte , il s'enflamme

De ce qu'un inconnu dans ses discours le blâme.

Ami , sois en repos , écoute la raison ;

Sois docile à sa voix et souple à sa leçon.

Quel est l'objet fâcheux dont l'aspect te dérange ?

Quels sont ces vains propos de blâme ou de louange ?



J'entends de quelques sons l'ébranlement  
léger ,

Des mots articulés , et dissipés dans l'air.

Quelle immortalité te peut donner la gloire ?

Tu veux de nos neveux étourdir la mémoire ;

Et voir tout l'avenir de tes hauts faits frappé ;

De ton nom, de toi seul , à jamais occupé.

Approche , et ton erreur va d'abord disparaître.

Pendant l'éternité qui précéda ton être ,

Dis-moi , fus-tu sensible à ce qu'on dît de toi ;

Ménippe ou l'Arétin t'ont-ils rempli d'effroi ?

Si de tous leurs discours tu n'eus aucune idée ,

De quelle rage enfin ton ame possédée ,

Peut-elle s'agiter de ce qu'après ta mort

Le monde, en te jugeant, aura raison ou tort ?

Lorsque la froide mort étend sur nous ses  
ailes ,

Du feu qui nous anime éteint les étincelles ,

Nous couche dans la tombe à jamais étendus ,

Dès ce moment pour nous tout l'univers n'est

plus :

Dans cette sombre nuit que le vulgaire ab-

horre ,

Aucun ne sentira le ver qui le dévore.

Les plus grands ennemis, les plus ambi-  
tieux,  
Qui pensoient se placer sur le trône des Dieux,  
Qui de tout l'univers se disputoient l'empire,  
Acharnés à se perdre, ardens à se détruire,  
Ces fiers compétiteurs, et Pompée et César,  
Lépide, Antoine, Auguste, enfin Charle et le  
Czar,  
De toutes leurs fureurs, leurs combats et leurs  
haines  
Ont à peine laissé quelques images vaines ;  
Leurs chagrins sont perdus, ainsi que leurs  
travaux,  
Et leur ambition se borne à leurs tombeaux.  
Leur exemple suffit, leur sort devoit nous dire  
Que le héros, la gloire, et qu'enfin tout  
expire.

O gloire, ambition, richesses, dignité !  
Images du bonheur, tout n'est que vanité :  
Entraîné par le cours d'un mouvement rapide,  
C'est un éclair qui passe, il n'a rien de solide.  
Ainsi qu'en dissolvant des êtres composés,  
Pour un but différent tous corps organisés,  
La nature s'en sert, et par eux renouvelle  
De ses productions l'abondance éternelle,

Et de la pourriture et du sein des tombeaux  
Produit, et rend la vie à des êtres nouveaux;  
Ainsi le temps qui fuit, ce torrent qui  
s'écoule,

Sans fin d'événemens pousse et produit la  
foule ;

Son cours impétueux, fécond en changemens,  
S'en sert même à fixer les saisons et les ans.

Il enfante, il détruit, il élève, il abaisse ;

A varier le monde il s'occupe sans cesse ;

Amenant le présent, effaçant le passé,

Il est toujours mobile et n'est jamais lassé.

Et je murmurerois, et je serois rebelle

A la loi générale, immuable, éternelle ?

Et je m'emporterois contre l'événement

Qui sourd à tous mes cris n'a point de senti-  
ment ?

Tes efforts sont perdus, ame dure et ré-  
tative :

Ce qui doit arriver également arrive ;

Et tel étant l'arrêt de la fatalité,

Apprens à te soumettre à la nécessité.

Notre course ici-bas est courte et passa-  
gère ;

Nous traversons en hâte une terre étrangère,

Où rien ne nous est propre , où tout a dû  
rester ;

Nous pouvons en jouir , mais il la faut quitter.  
Déjà nos successeurs demandent notre place,  
Nos pères l'occupoient , et le temps nous en  
chasse.

Ah ! ne pouvons-nous pas , modérés et discrets,  
Posséder sans orgueil et perdre sans regrets  
Les biens qu'on nous prêta dans cet instant  
de vie ?

Ces méprisables biens , objets de tant  
d'envie ,

De nos vœux insensés l'espoir et le fléau ,  
Ont la légèreté qu'a le vol d'un oiseau ;  
Tandis qu'on le contemple , il échappe à la  
vue ,

Et prend en fendant l'air une route inconnue.

Les désastres fameux peints dans l'antiquité  
Se répètent aux yeux de la postérité ;

Si le nom des acteurs , si la scène diffère,  
L'action est la même et frappe le vulgaire.

Lorsque la faction qui déchiroit les grands  
Mit Rome tour à tour aux fers de deux tyrans ,  
L'un Cajus Marius , par la guerre civile  
Forcé jusqu'en Afrique à chercher un asile ,

Par un préteur cruel rebuté de ces lieux,  
Sans trouver un abri contre ses envieux,  
Ressentant de Sylla la haine vengeresse,  
Courbé par les revers, mais rempli de noblese,

Répondit au préteur : appaise enfin tes cris,  
Viens repaître tes yeux, vois Marius assis  
Sur les débris fumans de Carthage détruite.

Les grands et les États ont des bornes prescrites,

Ils ont un temps pour croître et pour se maintenir;

Mais tout ce qui commence étoit fait pour finir.

J'ai connu Charlessept, j'ai vu le vieil Auguste,  
J'ai vu le fameux Czar, grand prince, mais injuste;

Ils se consumoient tous en projets superflus;  
Je n'ai fait que passer, ils n'étoient déjà plus.

Où sont les compagnons de mon adolescence ?

Où sont ces chers parens auteurs de ma naissance ?

Ce frère qui n'est plus, et vous, ô tendre soeur!  
Vous qui ne respirez que dans ce triste coeur ?

Que dis-je , où sont enfin ces familles entières ,  
Ces générations anciennes et dernières ?

Ah ! tout fut moissonné par la faux du trépas.

Examinez le sort des plus puissans États ,  
Les Perses et les Grecs , et Rome après Car-  
thage ;

Leur éclat un instant précéda leur naufrage ;  
Colosses redoutés , par l'âge ils ont péri ,  
Ne laissant qu'un vain nom couvert de leurs  
débris.

Et vous , toujours rebelle aux lois de la  
nature ,

A l'indocilité vous joignez le murmure ;  
Indifférent au bien et trop sensible au mal ,  
Vous voulez vous soustraire au destin général.  
Goûtez , goûtez plutôt , supprimant votre  
plainte ,

Un bonheur limité qu'étouffe votre crainte ;  
Il vous fut accordé , mais court , mais passager ,  
Et jamais pur ; le mal a dû s'y mélanger.

Mais vous me répondez : je vis ; je suis  
sensible ,

Mon corps à la douleur n'est point inaccessible ,  
Je sais qu'il faut souffrir le mal et le trépas ;  
Votre nécessité ne me console pas.

Quoi ! vous ne voyez point qu'ici-bas la  
souffrance

N'épargne ni vertu, ni pouvoir, ni naissance,  
Atteint un criminel ainsi qu'un innocent ?  
Chacun s'y voit sujet, et nul n'en est exempt.  
Tout ce que la vertu partage avec le crime,  
N'est un mal qu'à l'égard d'un coeur pusil-  
lanime.

A quoi sert la constance et l'intrépidité,  
Si ce n'est pour braver les coups d'adversité ?  
Dès que le mal est long, il devient suppor-  
table ;

S'il est court, il finit, il est plus tolérable.  
Votre corps en effet en peut être abattu,  
Mais il ne peut blesser l'honneur, ni la vertu.  
Si le temps vous guérit, si tandis qu'il s'en-  
vole,

En essuyant vos pleurs enfin il vous console,  
Il conviendrait au sage éclairé par Zénon  
Qu'il dût cet heureux calme aux fruits de sa  
raison.

Vos tourmens, vos soucis sont souvent des  
chimères,

Préjugés appuyés des erreurs populaires,  
Que de l'esprit d'un sage il faut déraciner.

Quel charme à l'univers a pu vous enchaîner ?

La terre à mes regards est un amas de boue  
Dont la vicissitude insolemment se joue,  
Le monde à peine un point du tout illimité,  
Et nos jours un clin-d'oeil envers l'éternité.  
L'instant présent s'enfuit, il vient de disparaître,  
Le passé n'est plus rien, et l'avenir doit naître ;  
Et dans ce tourbillon notre esprit inconstant,  
A peine sûr de vivre un court et prompt instant,  
D'un désir altéré d'heureuses destinées,  
Enchaîne dans ses vœux un nombreux cours d'années.

Quel mélange étonnant de gaieté, de soupirs,  
De transports, de regrets, de dégoûts, de désirs !  
Ce contraste éternel au désordre vous livre ;  
Détestant votre sort vous désirez de vivre.  
Décidez-vous enfin : fatigué de vos jours,  
Qui peut vous empêcher d'en abrégier le cours ?



Sortez de cette terre en maux inépuisable ,  
Et ne respirez plus sa vapeur exécrable.

Qu'est l'homme en ce séjour frivole et  
décevant ?

C'est une ame qui traîne un cadavre vivant ;  
Par ses distractions toujours hors d'elle-même,  
Et qui sans réfléchir végète sans système.

D'un regard intrépide envisagez la mort :  
C'est notre seul asile et notre dernier port ;  
Chaque jour nous la montre , et pourroit nous  
apprendre

Que tout homme lui doit le tribut de sa  
cendre.

Lorsque le doux sommeil nous couvrant de  
pavots ,

Rend le corps insensible aux biens ainsi qu'aux  
maux ,

Priyée entre ses bras des sens de la pensée ,  
L'ame éprouve la mort tant qu'elle est  
éclipsée ,

Et le corps se dissipe et s'accroît tous les jours :  
D'atomes étrangers le nombre et le concours  
Répare en alimens la force qui s'altère ;  
Mais ce n'est plus ce corps qu'allaita notre  
mère.

L'invisible progrès de tant de changemens  
Forme un être nouveau par le secours des ans;  
S'il subsiste et s'il vit par sa métamorphose,  
Du trépas dans son sein rien n'affoiblit la cause;  
La mort nous attend tous près de son étendard,

L'un y vole à la hâte et l'autre y va plus tard.

Ainsi que les ruisseaux et les grandes rivières,  
Par des canaux divers se creusant leurs carrières,

D'un cours égal au fleuve, au rapide torrent,  
Vont se précipiter au sein de l'océan;

De leurs flots confondus le tribut le ranime  
Dans son immensité leur nom et tout s'abyme.

Esprit séditieux! spectateur plein d'orgueil!  
Entouré de débris, assis sur un écueil,

Si tandis que tu vis tout ce que tu contemples  
De la destruction t'offrit les grands exemples,

Apprens à te soumettre, à respecter ton sort.

La vie étoit pour toi l'école de la mort.

Si ce souffle inconnu qui t'anime et qui pense,  
Souffre du changement et sent la décadence,

Si lorsque tu péris un même coup l'éteint,

Après cet attentat qu'est-ce donc que l'on  
craint?

La mort à la douleur te rend inaccessible ;  
Tes organes détruits, ton corps est insensible.

Mais si ce même esprit, par un bienfait des  
Dieux,

Triomphant du trépas te survit dans les cieux,  
Cesse de t'alarmer, ton coeur n'a rien à  
craindre :

Bénis plutôt le ciel et rougis de te plaindre.

Dieu, l'être seul parfait, est débonnaire et  
doux ;

Son immense bonté s'oppose à son courroux ;  
Nous, foibles vermisseaux, qui rampons sur  
la terre,

N'attirons point sur nous les éclats du ton-  
nerre.

L'homme ici-bas tremblant, de dangers  
effrayé,

Est à ses yeux divins un objet de pitié,  
Et devient par sa mort un objet de clémence.

En ce Dieu bienfaisant place ta confiance,  
Et sûr de son secours au jour de ton trépas,  
Va, plein d'un doux espoir, te jeter dans ses  
bras.





